

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

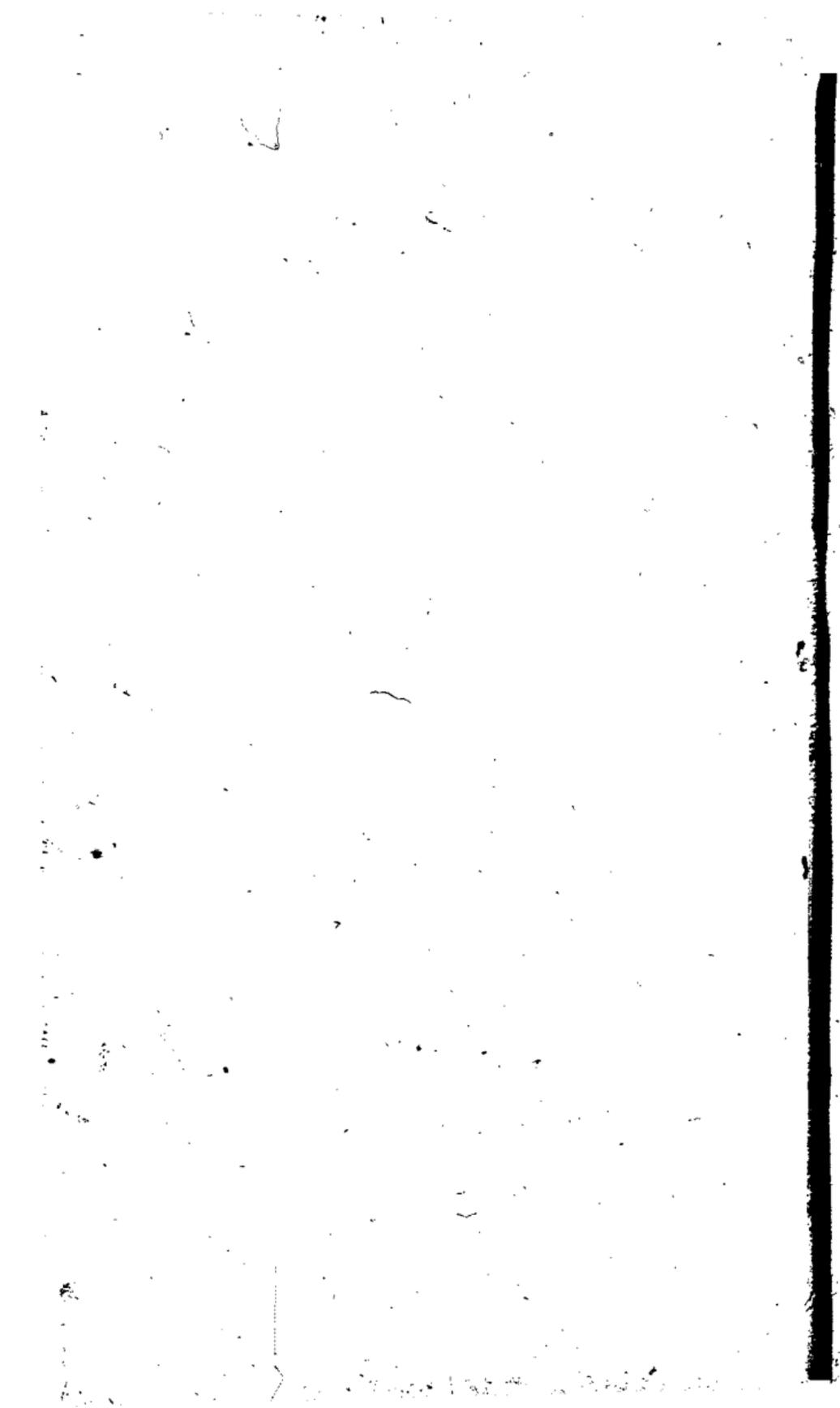
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



VOYAGE
DE
L'AMERIQUE:
CONTENANT

*Ce qui s'est passé de plus remarquable dans l'Amérique Septentrionale depuis 1534.
jusqu'à présent.*

Devisé en quatre Tomes,

Enrichi de Figures,

TOME TROISIÈME.



A AMSTERDAM,

Chez HENRY DES BORDES:

M. DCC. XXIII.

Gagnon 21

COMPTON

... ..
... ..
... ..

... ..



943719

... ..

... ..



ha
vet
for
diff
for
&
Sep
tem
dic
En
cois
ben
L
ect



P R E F A C E.

Quand on parle en France des Iroquois l'on s'imagine que ce sont des Barbares, toujours avides du sang humain : Erreur. Le caractere que je veux donner de cette Nation, si conforme à ce qu'elle est en éfet, est bien différent des préjugez que l'on s'en forme : c'est la Nation la plus fiere & la plus redoutable de l'Amérique Septentrionale ; Nation en même temps la plus politique & la plus judicieuse que l'on puisse connoître. En éfet, elle a affaire avec les François, les Anglois, & presque tous les peuples de ce vaste continent.

Les Anglois sont trop heureux de chercher leur amitié, les Iroquois

Tome III.

A

P R E F A C E.

en font convaincus par tous les présens que le General de la Nouvelle Angleterre envoie souvent aux grands Chefs de guerre de cette Nation pour entretenir une alliance constante ; ménagement qui seul les empêche de se separer d'eux lors que nous avons eû la guerre avec l'Angleterre , car ils sont également attentifs à ce que les François ne détruisent pas absolument les Anglois, & que les premiers ne soient pas détruits par ceux-ci.

A notre égard nous les estimons pour leur valeur , & ce sont des peuples veritablement braves, nos Alliez même se trouvent dans de terribles embarras lors que les Iroquoi cherchent à susciter des sujets de guerre.

On verra dans cet Ouvrage leurs Mœurs & leurs Maximes ; j'ai crû être obligé d'abord de faire connoître par là ce que c'étoit que ces cinq Nations Iroquoises. Je me suis servi de la méthode Epistolaire pour développer an-

P R E F A C E.

nées par années tous les mouvemens de la dernière guerre qu'il y a eû entre eux & nous, & nos Alliez. L'on n'y verra point ce qui s'est vû & se void dans l'Europe, des Batailles semblables de Flerus, de Stinkerque, de Nervinde, de Stafarde, de Malplaqueur & d'Henin, où tant de milliers d'hommes ont répandu leur sang sur un Champ de Bataille. Cette Nation est très-peu nombreuse, elle ne laisse pas ce neanmoins d'inquieter & de harceler toute l'Amérique Septentrionale.

Je rapporte généralement tous les faits de guerre de part & d'autre, j'y introduits tous nos Alliez, j'y faits connoître les interêts des uns & des autres, leur Genie, leur Caractere, & leur Politique. J'avouë que je suis un peu prolix dans cet Ouvrage, mais tous ces Pourparlers, ces Harangues, & ces Expressions métaphoriques, ont quelque chose de si singulier, qu'en matière de Sauvages

P R E F A C E.

mon but est de faire voir, en les rapportant, que toutes ces Nations ne sont point ce que l'on en juge en France.

J'ai crû d'ailleurs qu'en diminuant cet Ouvrage plusieurs Officiers du Canada auroient lieu de se plaindre de moi de les avoir mis en oubli. La guerre que nous avons eüe avec cette terrible Nation est trop cruelle pour ne pas citer jusques au dernier Subalterne & Habitant même qui y ont eü part. Il est juste de transmettre à la posterité ce qu'ils ont tous fait & soutenu pour la gloire du Roi. Je sçai qu'un Auteur qui m'a précédé a pensé & écrit autrement que moi sur le Canada, mais je n'ai rien ici à dire autre chose sur son chapitre, sinon que pour moi j'ai fait une espece de vœu de ne penser n'y de n'écrire que conformément à la vérité & à la justice, dûë au moindre des hommes.





TERMES ET EXPRESSIONS DES SAUVAGES.



A Hache est le simbole de la Guerre.

Lier la Hache de Guerre, c'est faire suspension d'armes.
Affiler la Hache, c'est vouloir commencer une Guerre.

Jetter la Hache dans le plus profond de la terre, c'est ne plus entendre parler de Guerre.

Repêcher la Hache d'une Riviere, c'est recommencer la Guerre.

Oter la Hache, c'est faire cesser les attaques & les hostilitéz de la Guerre.

Jetter la Hache au Ciel, c'est faire une Guerre ouverte.

Termes & Expressions

Baisser la Hache, c'est faire cessation d'armes.

Prendre la Hache, c'est recommencer la Guerre.

Attacher la Hache à la porte, c'est faire un défi.

Un mort qui couvre un mort, c'est la vengeance que l'on a faite pour le mort.

Laisser reposer un homme mort, c'est differer de venger sa mort.

Couvrir un mort, c'est lui rendre les derniers honneurs par l'éloge que l'on fait de ses belles actions.

Aller voir les os d'un homme mort, c'est chercher les occasions de venger sa mort.

Fumer paisiblement dans le même Calumet avec une Nation, c'est être dans une parfaite union.

Fumer le Soleil, c'est lui faire un Sacrifice.

Attacher le Soleil, c'est faire la Paix.

Rattacher le Soleil, c'est refaire une Paix solide.

des Sauvages.

Faire un même Feu, c'est être d'une même Nation.

Boucher le Chemin d'un lieu à un autre, c'est rompre les desseins & les mesures de quelqu'un.

Déboucher un Chemin, c'est donner un acheminement au succès d'une affaire.

Applanir le Chemin d'un lieu, c'est empêcher que l'on ne fasse des expéditions militaires.

Arriver sur la Natte de quelqu'un, c'est arriver chez lui.

Une Natte teinte de sang, c'est avoir eu des personnes tuées à la Guerre.

Nettoyer une Natte teinte de sang, c'est appaiser la douleur que l'on a des personnes tuées à la Guerre.

Préparer la Natte pour quelqu'un, c'est être prêt de le recevoir chez soi.

Fumer sur la Natte, c'est jouir d'une profonde Paix.

Placer le Feu de Paix & des bonnes affaires, c'est choisir un lieu

Termes & Expressions

pour parler d'accommodement ou de Paix.

Planter l'Arbre de Paix sur la plus haute montagne de la terre, c'est faire la Paix generale.

Redresser l'Arbre de Paix, c'est rétablir la Paix.

Délier quelqu'un par un Collier, c'est procurer la liberté à un Prisonnier de Guerre.

Envoyer un Collier sous terre, c'est traiter d'une affaire secrette, ou dans le secret.

Garder le Sac des Colliers sur la Natte, c'est attendre le moment favorable pour déliberer d'affaires.

Envoyer porter un Collier, c'est envoyer quelqu'un pour parler d'affaires, ou de Paix.

Ainsi :

Un Collier c'est un Porte-paroles, ou un Contract, qui a la même vertu que celui que l'on ferait par devant Notaire.

Proposer une Chaudiere, c'est proposer une entreprise militaire.

des Sauvages.

Mettre à la Chaudiere , c'est brûler un homme.

Faire Chaudiere , c'est vivre ensemble de bonne union.

Rompre la Chaudiere , c'est se broüiller tout à fait.

Tirer un homme de la Chaudiere , c'est lui donner la vie.

N'entendre pas l'affaire , c'est n'être pas au fait d'une affaire , ou ne pas comprendre ce que l'on dit , ou ce que l'on veut dire.

Garder de méchantes affaires dans son ventre , c'est conserver une inimitié secrete contre quelqu'un.

Les feuilles sont rouges , c'est être dans l'Automne.

Estre maître du Fer , c'est être maître de toutes les choses necessaires à la Guerre.

Broüiller la Terre , c'est chercher des querelles & des sujets de Guerre.

Gâter la Terre d'un lieu , c'est faire irruption quelque part.

Lever ou tourner le Casse tête contre une nation , est lui déclarer la guerre.

Termes & Expressions des Sauvages.

Suspendre le Casse-tête, c'est suspension d'armes.

Un Découvreur est un homme qui va reconnoître un Parti.

Un Coureur de Bois, c'est un Canadien qui parcourt les Nations pour commercer de la Pelleterie.

Faire Coup, c'est tuër ou faire quelques prisonniers de Guerre.

Manger quelqu'un, c'est le tuër à la Guerre. Casser une tête, c'est tuër un homme à la Guerre.

Enlever une Chevelure, c'est par le moyen d'un coôteau faire tout le tour de la tête, & emporter en même temps la peau & les cheveux.

Se Matacher le visage, c'est se peindre le visage.

Boire du Boiillon de quelqu'un, c'est brûler un Prisonnier de Guerre.

Envoyer prier quelqu'un de venir boire du Boiillon d'un homme, c'est prier de venir le brûler, ou de le voir brûler.

Attacher un homme au Poteau, c'est le brûler.



HISTOIRE
DES MOEURS,
MAXIMES,
ET DES
GUERRES DES IROQUOIS,
CONTRE LA
NOUVELLE FRANCE,
ET SES ALLIEZ.

LETTRE PREMIERE.



ONSEIGNEUR,

Le droit que vous avez sur la
Nouvelle France par votre ministère, me

donne lieu de vous parler des Iroquois, la plus belliqueuse Nation de toute l'Amerique Septentrionale, je sçai que vous n'êtes point dans l'erreur publique de la France qui croit que l'Iroquois doit être défini un mangeur de chair humaine, espece d'homme qui dans son tronc d'arbre est à l'affuët de quelque figure humaine pour le saisir & en faire son repas. Ce ne fut jamais-là le caractere des Iroquois, chacun le verra par cette Description que j'ai l'honneur de vous envoyer ; elle vous est dûë, Monseigneur, par toutes sortes d'endroits, sur tout par un titre dont il m'est glorieux de conserver toujours la memoire, mais qu'un Americain ne sçait pas exprimer assez délicatement pour l'appeller par son nom. Si votre Filleul, mon petit Americain, avoit été en France il vous auroit remis lui-même cette Lettre, & il auroit aussi présenté à Madame de Maintenon, sa Maraine, l'Histoire de la Nouvelle France. Récevez donc, Monseigneur, s'il vous plaît, ce qu'aucun Auteur, jusqu'à present, n'a fait connoître fidèlement à la France.

Jamais ces peuples n'ont fait plus éclater leur valeur que depuis dix à douze ans, les François ont avoué eux-mêmes qu'ils étoient neez pour la guerre, & quelques
maux

maux qu'ils nous ayent faits nous les ayons toujours estimez.

L'opinion commune est qu'il n'y a jamais eû parmi eux plus de cinq Nations, quoi qu'il s'en soit trouvé une dans la Virginie qui parloit leur langue, & qui leur étoit auparavant inconnue, ils ne la découvrirent qu'après qu'ils eurent porté la guerre bien loin hors de leurs limites, & ils se servirent de la conformité du langage pour les attirer à eux.

Ceux qui sont plus proche des Anglois sont les *Aniez*, à vingt lieuës de là où environ (car les Geometres n'ont pas encore mesuré cette terre) sont les *Annegouts*, & à deux journées plus loin sont les *Onontagues*, qui ont pour voisins les *Goyagouins*: enfin les derniers sont les *Tsannoncouans*, qui sont à cent lieuës des Anglois.

Si l'on ne consideroit que le Ciel, leur climat devoit être fort doux, la nége y fond des la fin de Février; mais faisant reflexion sur la situation du lieu il y fait aussi froid qu'à Quebec, C'est un pais montagneux, quoi qu'il n'y ait pas de néges au Printemps, cependant la terre ne pousse point, il faut avoïer qu'il y a quelque difference entre ce pais-la & ceux qui sont plus Nord. Ceux qui voyagent au mois

4 *Histoire des Mœurs*

de Mai sur le Lac Ontario, autrement Frontenac, s'apperçoivent aisément de cette difference, car la côte du Nord est nue & sterile; au lieu que celle du Sud est parée d'arbres verts, cependant il n'y a que deux lieues de distance de l'un à l'autre. Les Iroquois ne sement leur bled d'Inde qu'au mois de Mai, il y gèle quelquefois tous les mois de l'année, mais cela n'est pas ordinaire: le bled y est beau & les épis longs. Les Citroüilles & les Melons d'eau fort sucez, d'une grosseur extraordinaire: ils y ont semé de la graine qu'ils avoient apporté des Isles Neuves, & les Melons en sont fort gros, charnus & bien rouges.

Il n'y a rien de plus sauvage que ces peuples en matiere de Religion: quand on leur demande ce qu'ils entendent quand ils invoquent *Agriskoué*, ou, *Tharonkiaouagon*, ils ne donnent aucunes idées distinctes de ce qu'ils pensent. Ils jettent du tabac dans le feu où dans l'eau en passant devant une Roche, mais quand on leur demande la raison pour laquelle ils font cela, ils ne disent que des Fables, où bien ils répondent que nous n'entendons pas l'affaire: ils disent aussi que puisque ils nous écoutent sans nous interrompre lors que nous leur parlons de notre Religion,

¶ *Maximes des Iroquois.*

nous devons aussi les écouter de même.

La crainte du mal où l'espérance du bien les engagent dans ces pratiques superstitieuses. Ils ont des Sorciers qui font sans sortilèges, ce sont plutôt des Joueurs de Passe-passe. Ils ont des Medecins qu'ils appellent Jongleurs qui n'entendent rien aux maladies internes, mais qui font des Cures admirables pour les playes, avec des herbes ou de l'écorce d'arbres.

S'il se rencontre quelqu'un parmi eux qui ne tienne pas l'immortalité de l'ame, il n'est pas suivi, on le laisse faire, & on le laisse dire; mais le commun est d'un autre sentiment. Ils ont un Paradis qu'ils appellent le Pais des Ames, ils se le représentent comme un beau pais où tout est materiel, & où les Ames sont revêtues de corps, ils croient qu'elles ne souffrent point, & que si ce sont les Ames de leurs Esclaves, elles sont aussi leurs Esclaves; mais ils ne reconnoissent pas de peines pour les crimes.

Toutes leurs connoissances touchant la Creation du monde & l'autre vie ne sont que des idées confuses & mêlées de fables, dont les Missionnaires ne laissent pas de se servir pour les instruire, les éclairer, & leur faire reconnoître la verité qui s'est éclipsée parmi eux.

Pour conserver ce phantôme de Religion ils ont établi une coûtume de s'assembler de trois en trois ans, & traitent de plusieurs affaires dans ces assemblées, entr'autres de la Religion; ils prient le Soleil de leur donner des jours heureux sans dire si c'est un Dieu, & on ne remarque pas qu'ils lui attribuent aucune qualité Divine.

Ils rêvent beaucoup & l'on diroit que le Songe seroit leur Dieu. Le Songe n'est autre chose, Monseigneur, à les entendre parler que leur Ame qui sort de leur corps pendant le sommeil; mais cette sortie ne se fait pas pour toujours. Cette Ame va chercher quelque chose qui lui soit agreable; quand elle l'a trouvé elle veut l'avoir. Quand l'homme pense à avoir cela, & qu'il ne s'en met pas en peine, l'Ame s'afflige & elle menace le corps de partir pour toujours: c'est pour cela qu'ils honorent le Songe, & font ce qu'ils peuvent pour le contenter. Ils appellent les Jongleurs quand ils sont malades afin qu'ils devinent ce que l'Ame demande; ils font jeûner les enfans afin de les faire rêver, & de savoir par là ce que leur Ame demande, si c'est un oiseau, ou un fruit, ou une robe, ou un soulier; & quand ils croient avoir rencontré quelque chose de semblable ils en portent les marques sur

le visage , sur leur corps , sur leurs mains , & ils appellent cela mon *Agiaron* , où le maître de la vie. On ne remarque pas qu'ils offrent rien au Songe en forme de Sacrifice.

Il s'en est trouvé qui ayant faim dans les bois l'Hiver à la chasse , ont dit : Toi qui a tout fait donne-moi une de tes bêtes afin que je vive. Ils ont répondu aux Anglois qui prétendoient être maître de leur pais , que celui qui avoit fait la terre leur avoit donné ce pais-là.

Ils ont aussi des superstitions dans certains Festins. Ce sont les Vieillards qui la plûpart du temps n'ont rien à manger , ou quelques paresseux qui se font Jongleurs pour vivre aux dépens d'autrui , ils font quelquefois ces Festins par maniere de divertissement , tantôt pour se régaler les uns les autres l'Hiver , & tantôt sous prétexte de Religion. Ils font quelques Ceremonies diaboliques pour guerir les malades , comme sont les danseurs nuds. Tout cela a été introduit chez les Iroquois par les Hurons ou par les Nations du Sud , que les Iroquois ont emmené dans leur pais. La boisson & le libertinage y ont mêlé plusieurs sortes de superstitions. Ce qui me fait dire que les Iroquois sont devenus les Esclaves de leurs Esclaves tou-

chant la Religion, car ils ont pris les superstitions des autres Nations, n'en ayant que fort peu d'eux-même : On a remarqué que cette Nation avoit plus de disposition au Christianisme que les autres.

Les Iroquois ont grand soin de leurs morts, soit que leurs gens meurent dans les villages, soit qu'ils meurent dans les bois, soit qu'ils soient tuez à la guerre. Les gens de guerre se jurent une amitié inviolable pour ne s'abandonner jamais. Si ils ont quelqu'un de leurs camarades tuez, ils s'exposent pour enlever le corps & pour lui donner la sepulture; & s'ils ont le loisir ils font les mêmes ceremonies que l'on a coûtumé de faire dans le Village. Si ils sont morts à la chasse l'Hiver ils attachent le corps à des arbres, envelopé dans leur couverture pour les faire geler, & ils les apportent le Printemps au Village pour les enterrer. Si ils sont morts dans le Village, ils observent certaines Ceremonies. Ce sont les femmes qui ont plus de superstition que les hommes. Ils mettent dans la fosse d'un mort tout ce qui lui a servi pendant la vie & tout ce qu'ils croient lui devoir servir dans le pais des ames, ayant égard au sexe, à la qualité, à l'âge, en quoi ils suivent beaucoup le caprice de leur imagination. Ils jettent dehors au

tour de la cabane le bled que le mort auroit mangé dans l'année, & ce bled sert la plûpart du temps à nourrir leurs cochons. Ils font des Festins dans le Cimetière, mais c'est plutôt pour se régaler de temps en temps. Les Vieilles sont fort superstitieuses, elles mêlent des pleurs feintes, & ils ont leur temps réglé pour ces pleurs. La femme dont le mari est mort demeure cachée dans la cabane, elle est échevelée & garde d'autres coutumes. A présent le desordre de la boisson & de l'impureté a chargé une passion dans une autre, ainsi l'envie de se marier qui étoit fort modérée parmi les Iroquois anciens, fait que le deuil est bien-tôt passé. Les Parens du Mari défunt font un Festin & on habille la Veuve, on lui raccommode ses cheveux, & alors elle peut se marier à qui elle voudra.

Leurs Mausolées sont de petites cabanes de Planches qu'ils font sur les fosses. Ils peignent le genie que le défunt avoit choisi, & font d'autres figures sans autre dessein; ces Planches empêchent que les chiens n'entrent dans les fosses, car cene sont que des écorces qui couvrent le corps sur lequel ils mettent des pierres & un peu de terre, de sorte que l'écorce étant bien-tôt pourrie il se fait de grands trous pa

lesquels la puanteur sort ; les animaux attirez par cette odeur pourroient entrer par là s'ils n'y apportoient pas du remede ; ils ont bien soin que leurs morts ne soient pas dans l'eau ; ils visitent de temps en temps dans la fosse , ils peignent ces cadavres à demi pourris , ils les changent d'habit , & ils racommodent la fosse : mais lorsqu'ils meurent par quelque accident extraordinaire , on les met avec tout ce qu'ils ont de précieux dans un cercueil , que l'on élève sur quatre pilliers de douze à quinze pieds l'espace d'un an , & on les remet en terre après ce temps expiré.

C'est un usage , Monseigneur , de pleurer les morts tous les deux ans , la Nation qui veut pleurer ceux qui ont été tuez à la guerre envoie aux quatre autres des Colliers pour avertir les Anciens de se trouver en un lieu limité. Dès qu'ils s'y sont assemblez l'on fait un grand feu , autour duquel ils se mettent à fumer. Quelques jeunes Guerriers s'y trouvent aussi qui se tiennent un peu plus loin par respect. Après cette entrevûe l'on fait loger tous ces Anciens chez les familles de ceux qui ont été tuez. Les Guerriers vont à la chasse pendant ce temps pour régaler ces nouveaux affligez. On tient deux jours après un Conseil general pour pleurer les morts.

• *Maximes des Iroquois.* 71

On fait donc *chaudiere* ce jour-là en attendant les pleurs, & lorsqu'ils viennent à pleurer effectivement ce sont des paroles très touchantes qu'ils prononcent avec douleur. Le fiel & l'amertume qui leur rongent le cœur dans ce moment leur inspire un esprit de vengeance qui n'est déjà que trop enracinée. Ceux qui ont eû leurs parens tuez donnent quelquefois des Colliers; c'est alors que les pleurs se renouvellent, & que les cris ou plutôt les hurlemens se font entendre pour compâtrer avec la personne affligée. Ces pleurs finis on fait le Festin d'un grand sens froid, après lequel chacun se retire avec son *Ouragan*, qui est un plat d'écorce, & dit en même temps *Niochen*, qui signifie je vous remercie.

Les Iroquois sont fort injustes envers leurs Chefs, car si un pauvre Vieillard après avoir été toute sa vie au service de la Nation vient à n'en être plus capable, il faut qu'il se fasse Pêcheur, & si il tombe malade on n'a pas plus de soin de lui que d'un autre. Il peut y avoir quelque exception, le vieillard qui est Chef dans le Village ne profite pas des presens qu'on lui fait, la coutume veut qu'il donne tout à la jeunesse, comme font les hardes dont on lui fait present, & autre chose. Si l'on

donne des Colliers il les met dans la masse commune, si c'est de la viande il en fait Festin. Les Onnontaguez l'emportent sur les autres, ils ont un certain serieux & un phlegme propre pour le conseil: mais à présent leur gouvernement est bien chargé, la jeunesse fait ce qu'elle veut, & l'eau de vie a changé la maniere de vivre. Ils prennent conseil tantôt des Anglois, tantôt des François; mais principalement des Anglois, sur tout depuis la guerre, c'est ce qui me fait dire que le gouvernement est entierement changé. L'ancien gouvernement régloit les affaires de Paix, ou celles de la Guerre pendant la Paix: C'étoit aux Vieillards de déliberer sur les changemens de Village, sur les Assemblées qu'ils apellent *Porter le Sac*. Ils déliberoient aussi sur quelques travaux publics, sur les guerres qu'il falloit entreprendre, & sur plusieurs petites affaires, comme quand il falloit aller aux Tourtres. Leur politique étoit de tenir toujours la jeunesse hors du Village & dans le travail. S'ils avoient des Nations à détruire, ils déliberoient sur les dissensions qu'il falloit mettre entre ces Nations-là pour les attaquer les unes après les autres; pour faire traîner la guerre en longueur, afin d'avoir toujours de l'occupation. Les On-

Montaguez ont soin de faire venir dans les conseils quelques jeunes gens de bon esprit, où de leur communiquer les affaires. Quelques jeunes gens s'assembloient le matin chez l'Ancien, où quelques Vieillards venoient aussi, & ils s'entretenoient ensemble en fumant. Le sujet de l'entretien étoit ordinairement des affaires du temps.

L'eau de vie ayant corrompu les mœurs des Iroquois, ce qui a achevé de les perdre, a été la multitude des Esclaves qu'ils ont emmenez dans leur país pour réparer la perte qu'ils faisoient en guerre. Ils se plaignent eux-mêmes de ce que leurs Filles ne sont plus que des coureuses, & recherchent les jeunes gens en mariage. Leurs mariages sont ou comme de simples accords que deux Familles font ensemble, & alors on marie les enfans dès le berceau, ou ce sont des mariages d'intérêt : pour lors le gendre est obligé de demeurer avec la femme qui reste avec sa mere, qui est pour ainsi dire maîtresse de toute sa chasse jusqu'à ce qu'il ait des enfans. Il lui est permis pour lors d'avoir une cabane à part pour sa famille. Mais la mere qui ne connoît que trop l'utilité de l'avoir auprès d'elle, ménage insensiblement son esprit, & il arrive souvent qu'il ne la quitte pas.

Quand les Parens ont consenti de part & d'autre au Mariage, la Fille porte le pain de Mariage qui est comme le Contract, elle le fait cuire chez elle dans de l'eau bouillante, envelopé de feuilles de bled d'Inde, noué par le milieu d'un filet, qui lui donne la forme d'une calebasse. Elle envoye tous ces pains par une femme dans la cabane de son Amant; elle apporte auparavant le bois du mariage, qui est un bois coupé à plat, elle s'ajuste le mieux qu'elle peut. On lui graisse les cheveux avec de l'huile d'Ours, on lui met du vermillon dessus, on lui trace différentes couleurs sur le visage, elle attache de la porcelaine aux oreilles, elle en fait des bracelets, & elle se rend dans la cabane de son mari.

Enfin les Mariages se font par débauche, & cela se fait en deux manieres; ou pour toujours, autant que ces sortes de Mariages peuvent tenir, ou pour un temps, c'est-à-dire pour un parti de Chasse ou de Guerre, ce qui dure peut-être plus ou moins. Il n'y a pas trente ans que les Iroquois gardoient les degrez de parenté & d'affinité, ainsi les Parens & les Alliez ne se marioient pas. Cela est si vrai, Monseigneur, que quand on propose une Fille à marier, & que l'on nomme le Garçon, ils

ils répondent, le Mariage ne se peut faire parce qu'ils sont Parens. Plusieurs s'étant mariez ne changeoient pas de femmes. Quand on marioit en face d'Eglise des Vieillards avec des Vieilles, qui étoient déjà ensemble depuis long-temps, & que l'on leur demande si c'est pour toujours ? Il y en a qui ont fait réponse : Nous sommes ensemble depuis l'âge de huit ans sans nous être separez, pourrions-nous à present le faire. Ces exemples ont été, comme on dir, parmi les Iroquois, mais à present ils sont rares, & on auroit peine à dire comme leurs Mariages se font, ils imitent les autres Sauvages leurs voisins, & ils sont devenus aussi débauchez qu'eux : il n'y a pas de châtiment parmi eux autres que la honte & la pudeur, l'ivrognerie ayant ôté ce frein ; on ne sauroit dire les maux qui se commettent parmi cette Nation, ainsi les Meres qui ont été mieux élevées n'osent reprendre leurs Filles, & les jeunes gens se plaignent de ce que les Filles sont les premieres à les solliciter au mal. Cette Nation a toujours été habillée, les femmes étoient couvertes & les hommes couvroient leur nudité. Quand on brûle un prisonnier de guerre c'est le plus grand dépit qu'on puisse lui faire que de l'exposer nud, On a crû avec

raison que Dieu avoit rendu l'Iroquois supérieur à toutes les Nations voisines qu'il a détruites , à cause qu'il étoit plus honnête que les autres Sauvages , mais à présent il tend à sa ruïne , Dieu l'a abandonné aux François qui ont brûlé leurs Villages , pris ou tué leurs Vieillards , & par conséquent détruit leurs conseils , après-quoi le desordre s'est mis parmi eux.

On ne voit pas de Femme ou Fille Sauvage avancée en âge qui ne soit ou grosse , ou qui n'ait un enfant à la mamelle , ou qui n'en porte derrière son dos. Elles nourrissent elles-mêmes leurs enfans , & elles les allaitent ordinairement deux ans ou dix-huit mois ; pendant ce temps-là le mari ne couche pas avec sa femme , c'étoit l'ancienne coûtume qu'ils n'observent plus. Elles laissent leurs enfans tout nus jusqu'à l'âge de cinq ans , elles couvrent les Filles des qu'elles les seurent. Les Mères éleyoient assez bien leurs enfans , sur tout les Filles , mais aujourd'hui il n'y a que celles qui ont un bon naturel qui agissent de la sorte. Les Filles d'Onnonguez qui ont été reprises par leurs Meres , mangent de la Ciguë pour s'empoisonner , les enfans se tuënt avec leur fusil ou avec leur couteau. Toute l'instruction que les Meres donnent à leurs Filles consiste à leur

apprendre à porter du bois, & elles les y accoutument des leur bas âge en leur faisant porter de petites charges. Leur maniere d'instruire est par des termes engageant : en disant , aye pitié de moi, ne me charge pas de honte , ny toi aussi ; ou bien la Mere se met à pleurer afin d'être interrogée ; & elle répond quelquefois, ou elle ne dit rien, mais on voit bien ce qui la fait pleurer , & c'est par là qu'elles réüssissent pour corriger leurs enfans : ils ne savent ce que c'est que leur refuser le boire & le manger. La seule chose où les Enfans paroissent plus obeissans c'est à aller chercher de l'eau & du bois pour mettre au feu ; il faut en un mot que l'Enfant veuille de lui même ce que l'on veut qu'il fasse ; leur phlegme naturel est ce qui contribue le plus à leur éducation , ils ne laissent pas de tirer beaucoup de service de leurs Enfans par la patience qu'ils ont de souffrir , & en les gouvernant avec beaucoup de douceur. Dès lors que les Enfans commencent à avoir de la raison le Pere leur raconte les belles actions de ses Ancêtres, ou de la Nation, cela fait tant d'impression sur leur esprit qu'ils goûtent insensiblement ce qu'ils entendent. Si par hasard quelqu'un des Parens avoit fait une action indigne il leur en inspire un mépris, & ils

les élevent par là à une grandeur d'ame qui leur est naturelle.

Quand l'homme & la femme s'aiment bien ils ne partagent pas leurs emplois, mais ordinairement l'un ne se mêle point de ce qui est du devoir de l'autre, leurs emplois sont ou dans le village ou dans les bois. C'est à l'homme à faire la Cabane, les Canots, à passer les Peaux, à faire les Caisses, à accommoder l'endroit où ils couchent : ils se mêlent quelquefois de faire les Chaudronniers, les Armuriers, les Forgerons : ils font les Calumets, les Raquettes, les Palissades autour des jardins, les Parcs si ils ont des bestiaux, à ranger les traîses de bled d'Inde pour les faire secher. Dans les champs l'homme abat les arbres, il les ébranle, & pour cela il fait de grosses cordes de bois blanc, avec lesquels il monte dans les arbres comme des Couvreurs sur les toits ; voici, Monseigneur, comme ils s'y prennent. Ils jettent un bout de cette corde qui a plusieurs brasses de long, & qui a trois pouces d'épaisseur, ou environ ; ils jettent, dis-je, le bout de cette corde en haut qui s'entrelasse dans les branches, & ils l'attirent à eux lorsqu'elle resiste, ils s'en servent pour monter. C'est aux hommes à brûler les champs, ils ont de gros crochets de bois avec le s-

quels ils traînent sur la terre des buches embrasées, & ils brûlent des racines des herbes pour semer ensuite. L'endroit où ils ont semé des fèves, sert l'année suivante pour y semer du bled d'Inde. L'homme fait les instrumens du labourage qui sont de bois. Quand ils n'avoient pas de pioches de fer ils en faisoient de bois, qui ressembloient à une crosse. Ils en font d'une autre espece pour ramasser la terre au pied du bled d'Inde. L'emploi de l'homme dans le bois l'Hiver est de faire la cabane, qu'ils font d'écorce de bois blanc, longue & étroite; qu'ils arrangent comme nous faisons les tuiles sur les toits. C'est à lui à chercher les bêtes & à les tuer: il passe les Peaux, il en ôte le poil en les racleant avec une lame d'une vieille épée ou avec un couteau, il les fait boucaner à la fumée, & il les rend molasses avec de la cervelle d'Orignae, ou avec sa moëlle.

Quand les Femmes sont dans le Village elles font les Farines, leur Mortier est un tronc d'arbre qu'elles creusent avec le feu, le Pilon est une perche de bois dur, mince par le milieu & gros par les deux bouts: quelquefois elles ont une pierre faite comme un oignon, & jettant le bled grain à grain elles l'écrasent: elles font le bois de chauffage & l'aportent, elles font les col-

Les pour porter le bagage , elles font mieux les souliers que les hommes , elles coulent quelquefois , elles égrenent le bled. Les jeunes Filles aiment fort à se parer , se poudrer , se laver & se graisser : ce dernier ornement fait que leur linge sortant de la lécive n'est pas plus blanc qu'auparavant : elles boucanent la viande dans les bois , elles fondent les graisses & les conservent dans des tresses ou dans de petites boîtes rondes de bois de bouleau , elles vont chercher les fruits dans les campagnes , elles font secher les framboises , les bluètes , les charaignes , dont elles font une provision pour l'Hiver : elles font des Trapes pour prendre les Martes. Les enfans chassent aux oiseaux : les Hommes croiroient s'abaisser de faire cette petite chasse sans nécessité. Les Femmes sement , cerclent , & chauffent le bled d'Inde , elles en font les tresses , le mettent dans des manieres de grands tonneaux de bois de bouleau. Un Homme ne veut se marier qu'à une bonne travailleuse , pour ainsi dire , & la Femme ne veut se marier qu'à un bon chasseur.

Il y a des Femmes Sauvages qui sont fort têtues , on accuse sur tout les Onnongueses & les Onneyoutes , si elles n'ont pas rencontré un bon mari , elles

res, el-
 nqueur,
 nez, la
 ere ref-
 es cro-
 meres
 rien tu
 e faire
 au col
 amor-
 la got-
 e dure
 emens
 gnent
 hait.
 prin-
 e ces
 n des
 avec
 hent.
 e pas
 t de
 dans
 elles
 t de
 i les
 e est
 , tu
 ant.
 la

4
 5
 6
 7
 8
 9
 10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50





le quittent quelquefois les premières, elles font mourir leurs enfans de langueur, ou par des breuvages empoisonnez, la Ciguë est ordinairement la dernière ressource dans leur desespoir. Les Filles croient faire un grand tort à leurs mères en se tuant, & leur disent, hé bien tu n'auras plus de Filles, & elles vont se faire mourir, elles se mettent un collier au col & s'étranglent, ou elles aiguissent un morceau de bois dont elles se percent la gorge. Leur colere & leur mélancolie dure long-temps, ils n'ont pas de juremens mais ils ont le blasphème; ils se plaignent de la Providence & disent elle me hait. Cela arrive sur tout aux jeunes gens, principalement aux Filles: on a vû de ces fortes d'exemples, mais le commun des Sauvages souffre plus long-temps & avec plus de plaintes, du moins qui paroissent. Les jeunes mariées font gloire de ne pas crier en acouchant, si elles se défont de leur courage elles vont acoucher dans des buissons ou dans les champs. Si elles sont dans la cabane elles s'empêchent de crier. Comme c'est une injure parmi les guerriers de dire tu as fui, de même c'est une injure parmi les Femmes de dire, tu as crié quand tu étois en travail d'enfant. Il y a une grande Fête qu'ils appellent la

Folie, qui se fait au mois de Février, à peu près comme nôtre Carnaval, ils s'habillent quelquefois à la mode des François, les hommes prennent des habits de chausses & les femmes des coëfes, ils font des Festins à la Française, l'ame du Festin est de jargonner en mangeant, sans savoir ce qu'ils disent; cela arrive quelquefois, mais le principal consiste à demander ce qu'ils ont songé. Quand ils entrent dans la cabane on leur dit, tu as songé cela; si on ne devine pas juste, ils rompent & renversent tout ce qu'ils trouvent.

La Fête des Morts est celebre, les Vieilles y ont plus d'attache, & font des Festins dans les cimetières.

Les Iroquois sont aussi ardens pour le Jeu que les Européens, ils y passent les jours & les nuits; ce n'est pas seulement le divertissement qui les tient, mais c'est quelquefois l'interêt. Le Jeu ordinaire des hommes est celui du Plat, qui consiste à remuer & faire sauter dans un plat six noyaux de prunes, dont trois sont peints de noir à moitié & trois ont leur couleur naturelle, ils y observent certaines règles. Il faut pour gagner qu'il y ait plusieurs noirs.

Ils ont un autre Jeu qui consiste dans une poignée de Pailles, le nombre est











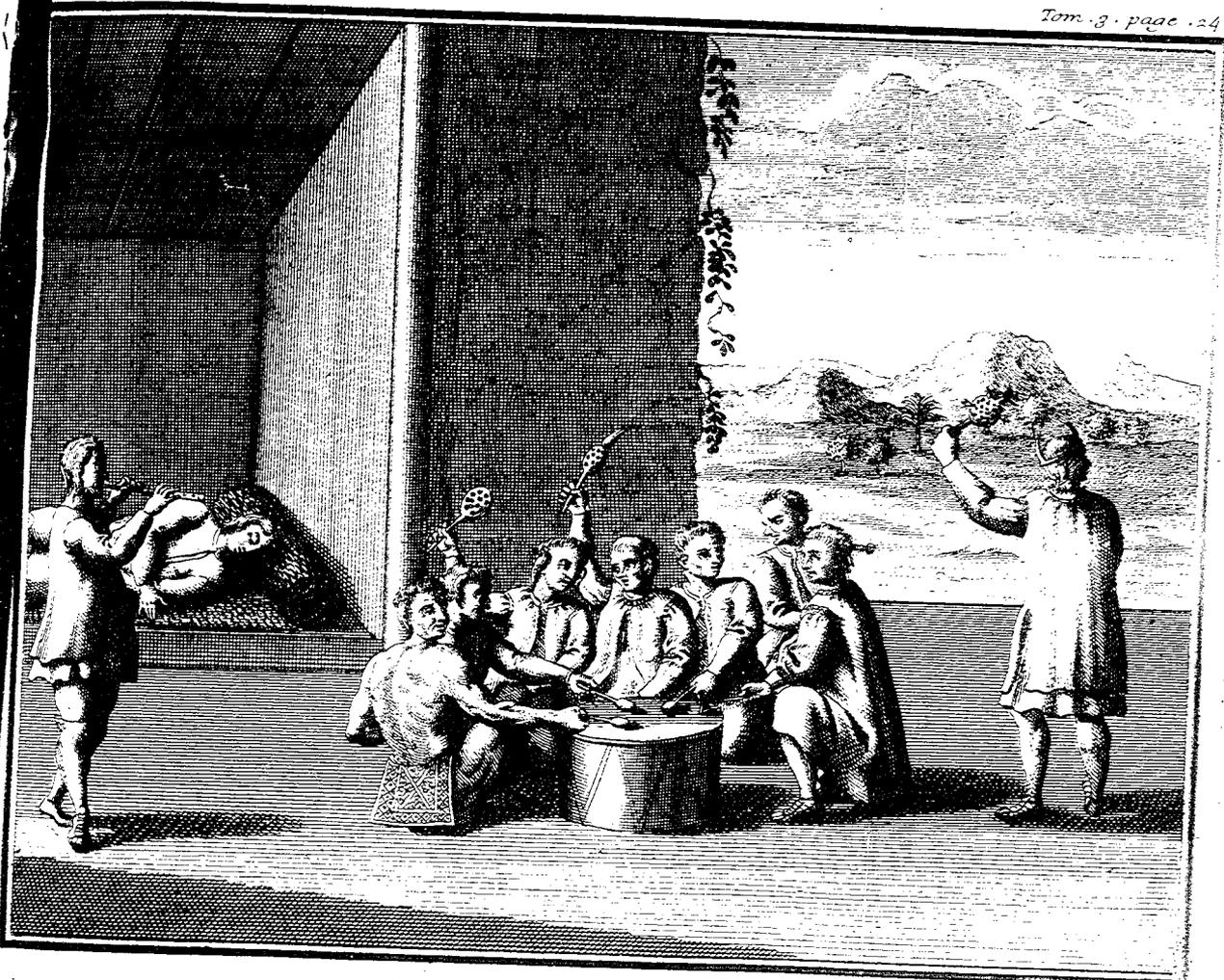


pourtant limité. Ils separent d'abord cette poignée en deux, faisant certains gêts qui sont seulement pour faire valoir le Jeu, ils en font autant pour le Plat en se donnant de grands coups sur la chair nue, sur les épaules & sur la poitrine. Quand ils ont separé ces Pailles ils en retiennent une partie & donnent l'autre à leurs compagnons. On ne connoît pas facilement, Monseigneur, ce Jeu-là, à le voir il semble qu'ils jouent au pair & impair. Ils jouent aussi beaucoup à la Croce. Les femmes jouent quelquefois au Plat; mais leur Jeu ordinaire est de jeter les noyaux avec les mains comme on joue aux dez. Quand elles ont jetté ces noyaux en l'air elles remuent leurs bras, tantôt comme si elles faisoient des gestes d'admiration, ou si elles chassoient des mouches, elles ne disent rien, on ne les entend presque pas; mais les hommes crient comme des gens qui se battent, ils parlent juste en disant noir, noir; blanc, blanc, & de temps en temps ils font de grandes huées. Les femmes n'ont que cette sorte de Jeu, les enfans jouent à la Croce, jamais au Plat ou rarement, les filles jouent avec des fuseaux qu'elles font passer par dessous un petit bois élevé un peu de terre; c'est à qui poussera plus loin son fuseau.

Il y a des Jeux d'Hiver & des Jeux d'Été, ceux de tout temps sont les Noyaux & les Pailles; ceux d'Hiver sont les Fuseaux pour les enfans, ceux ci y mettent une longue queuë de deux pieds & demi: ceux des filles sont de véritables Fuseaux. Les uns & les autres les mouillent avec la salive ou ils les mettent dans l'eau quand il gèle bien fort, afin qu'il se fasse une croûte comme un verni, & ils les poussent sur quelque penchant d'une côte bien glacée, afin qu'ils aillent plus loin. Ils font couler aussi de petits bâtons plats & longs, ils peignent tous ces fuseaux & ces bâtons.

La jeunesse est fort libre en paroles, ils raillent sur leurs amours ou sur leurs faits de guerre, ils disent des paroles à double entendre, ils se divertissent aussi à jouer de la flûte, ils chantent toujours sur le même air, ils chantent souvent ce qu'ils appellent la Chançon de guerre ou la Chançon de mort, ils batent la mesure avec le pouce ou un autre doigt, en le pliant ou le dépliant avec justesse, frappant aussi sur quelque chose de raisonnant, ils mettent une peau bien tenduë sur une chaudiere, & forme ainsi une maniere de timbale, autour de laquelle ils se mettent acroupis, chantant & frappant dessus en mesure avec





un
n
T
fa
m
fo
gr
a
ou
&
le
le
ou
re
va
qu
bo
te
pa
ép
le
Sa
qu
po
ga
Fr

ric
av
pe

un petit marteau de bois , les femmes n'ont pas d'autre divertissement que le jeu, Tout le monde se baigne en Été, les enfans & les filles y vont plus que les femmes , ou si elles y vont c'est à l'écart le soir , on n'en voit jamais le jour se baigner , ou cela est rare. Les enfans jouent à se cacher & à faire deviner aux autres où ils sont , ou bien les jeunes gens à luter & à courir , ils sont naturellement railleurs , & le font quelquefois avec esprit ; leurs railleries tombent ou sur la mine , ou sur la posture , ou sur quelques aventures. Un François jouïoit des gobelets devant un Iroquois , ce Sauvage voyant que ce François tiroit des rubans de sa bouche l'imita , il avoit une perdrix morte , il la mit derrière son épaule & la tira par dessus , disant j'ai tiré cela de mon épaule. On dit un jour à un Iroquois que les soldats étoient confiderez du Roi ; le Sauvage répondit parlant de deux Soldats qu'il avoit vû garder les vaches , & dit , je porte compassion à ces deux Soldats qui gardent les vaches , que ne vont-ils en France ils seroient les camarades du Roi.

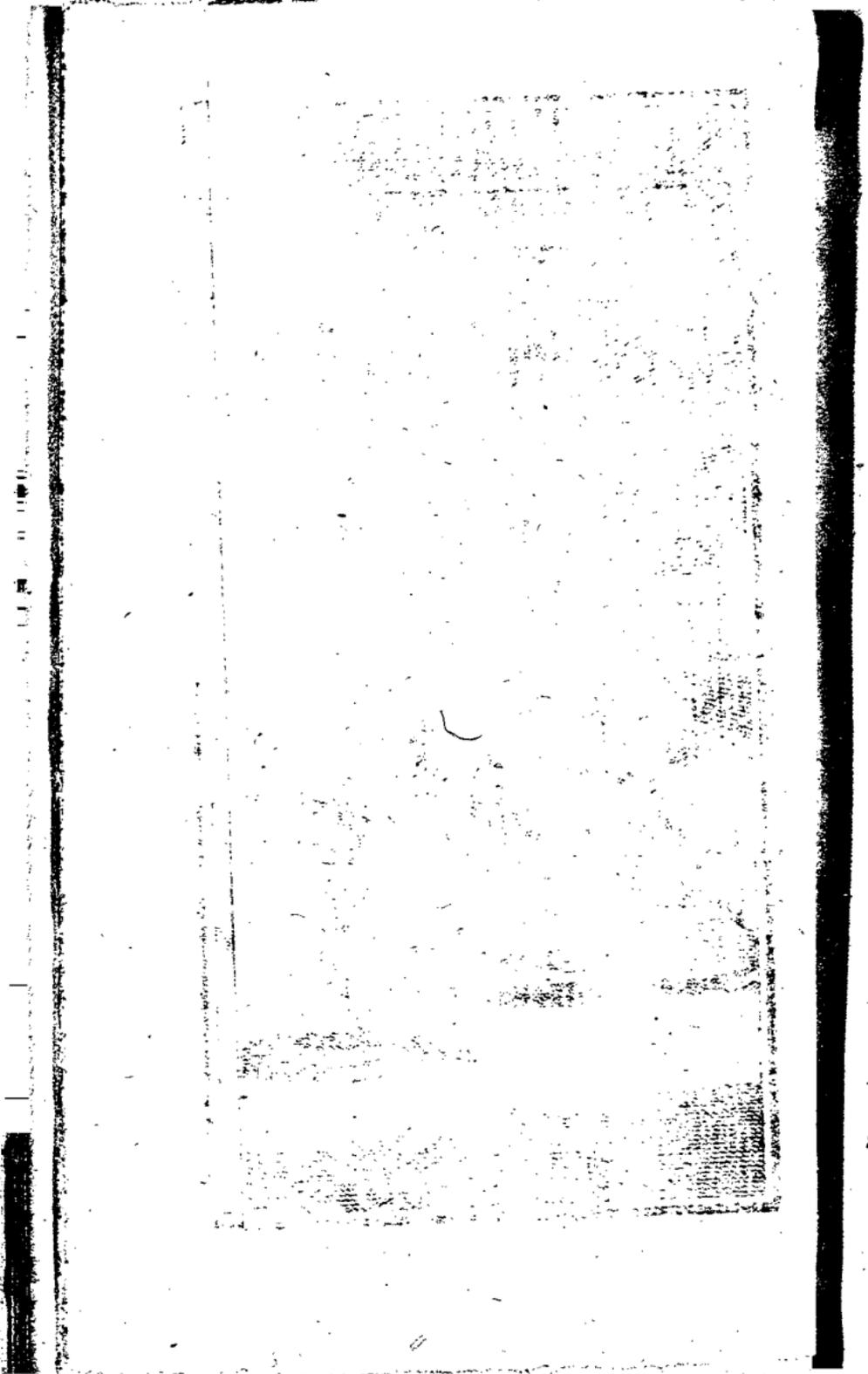
Ils ont des Nôces & des Danfes superstitieuses ; la Danse des hommes consiste à avoir une couverture sur l'épaule & à frapper du pied en tournant en rond. Les fem,

mes & les filles qui dansent en plus grand nombre que les hommes & les garçons, font des postures, des contorsions, des tours à droit & à gauche, en tournant en rond, & se lassant jusqu'à n'en pouvoir plus. Elles n'épargnent rien pour se rendre belles & leurs filles aussi, elles mettent pour cet effet, des huiles d'Ours à leurs cheveux, elles se barboüillent le visage, ce que l'on appelle se *matacher*, elles se peignent même toute la tête de plusieurs couleurs, elles ont des pendans d'oreilles, des colliers à plusieurs tours qui leur pendent sur le sein, des bracelets & une ceinture par dessus leur chemise. Le joueur d'instrumens est au milieu, assis sur un banc, autour duquel on danse en rond, il bat avec un squelete de tortuë dans laquelle il y a des pois, ou bien ils ont une petite gourde dans laquelle ils ont mis des pois ou des petites pierres; ils chantent & battent la mesure avec l'instrument, & à chaque Chanson on lui donne le paiement en porcelaine ou en quelque autre espece.

Quand il y a des Festins il n'y a pas d'autres Cuisinieres que quelques jeunes gens qui sont nommez pour faire la marmite, ils portent une mâne de bled d'Inde par le village, & les femmes pilent le
bled







bled dont elles portent la farine dans la cabane où le Festin se doit faire. Quand la viande est cuite on la tire pour mettre la farine ; quelques Anciens qui se trouvent autour du feu où ils s'entretiennent de ce que l'on doit faire ou dire dans le Festin, ôtent les os & les rongent.

Je vous ai fait connoître, Monseigneur, le caractère de cette Nation en vous parlant de ses emplois & de sa conduite pour la Paix & pour la Guerre. Chaque Nation a son caractère particulier, l'Anié & l'Onneyout sont genereux, francs autant que des Sauvages le peuvent être ; l'on peut dire qu'ils n'ont qu'un même esprit. L'Onnontagué est fier, fourbe, moins genereux que l'Anié, car l'Anié lui a reproché souvent ses lâcheté, lors qu'ils alloient en guerre ensemble. Il y avoit toujours plus d'Aniez tuez sur la place, tandis que les Onnontaguez retournoient toujours chez eux. Le Goyogoüin est bon guerrier, ses mœurs tiennent plus du Sauvage, il est aussi fin & aussi rusé que les Tsonnontouans, l'Onnontagué, l'Anié & l'Onneyout. L'exterieur de ces deux Nations & leurs langages est plus barbare qu'ils ne le font en effet ; car l'on a remarqué qu'ils avoient le naturel assez bon, facile à gouverner & fort accommodant.

L'Iroquois en general aime l'hospitalité, & il est bon ami ou ennemi juré ; ils n'ont pas de lettres , & ils sont accoutumés à juger des choses par les sens & ont l'imagination fort vive. Un vice general des Iroquois qui est la paresse , & de n'avoir aucun métier pour s'ocuper , est cause qu'ils passent le temps sur leur natte couchez , sur laquelle ils font plusieurs Songes creux , & quand leur imagination est échauffée ils prennent tout ce qu'ils se font representez pour des veritez. Je vous ai rapporté, Monseigneur, d'où vient l'estime qu'ils font du Songe.

Quoiqu'ils ayent des sentimens de colere très-violents ils savent les cacher , ils se disent froidement les injures les plus atroces , & ceux qui n'entendent pas la langue ne sauroient connoître s'ils se fâchent, ils conservent dans leurs cœurs les desirs de vengeance , & ils ont beaucoup de peine à pardonner, c'est ce qui est le premier mobile de toute leur conduite. Les particuliers ne veulent pas avoir affaire à un autre particulier, ils se craignent les uns les autres. Une sœur employe un étranger pour demander quelque chose à sa sœur, & ainsi des autres. Cela peut venir d'orgueil, & parce qu'ils ne veulent pas être refusez. Il n'y a pas de

Procez entr'eux, les Vieillards les terminent bien-tôt & l'on en vient promptement à l'exécution, car l'on fait casser la tête à celui qui a tort, & pour cela on l'accuse de fortilege, ou quelqu'un fait semblant d'être yvre pour le tuer. Quand on surprend un larron de profession, on s'en défait bien-tôt, les parens sont les premiers à l'accuser & à lui faire casser la tête.

Tous les Iroquois sont partagez, Monseigneur, par Famille; il y en a trois principales qu'ils appellent la Famille de l'Ours, celle de la Tortue, & celle du Loup. Ce ne sont pas de simples noms mais ils ont des Fables là-dessus, c'est dequoi ils s'entretiennent de trois ans en trois ans, dans des assemblées generales. Chaque Village est composé de ces trois Familles, & chaque Famille a son Chef. Chaque Chef assemble sa Famille pour délibérer sur les affaires qui se presentent, & les Chefs eux-mêmes s'assemblent ensuite pour prendre les dernières résolutions, c'est ce qui fait que les affaires traînent en longueur, car il faut que toutes les Nations soient de même sentiment. Les Onnontaguez ont voulu se rendre les maîtres des affaires, mais les autres Nations leur ont fait voir de temps en temps qu'ils ne l'é-

toient pas : il y a un Ordre parmi les Anciēz qu'ils appellent l'Ordre des Nobles. Les femmes en font & en ont voix délibérative dans les affaires ; mais elles font de la dépense pour être de cet Ordre-là.

Quoiqu'ils n'ayent pas de Roi n'y de Chef qui leur prescrivent des Loix, cependant lorsqu'il s'agit de quelques affaires qui regardent la Nation, il se trouve une union si grande entr'eux qu'ils agissent tous de concert en ce moment, avec une deférence particuliere que les jeunes gens ont pour les Vieillards ou les Anciens. Ces Chefs qu'ils appellent *Odiānez*, ou *Odisthems*, sont les plus considérables : ce mot même le porte.

L'on choisit ordinairement, Monseigneur, la cabane d'un des plus considérables, que les femmes préparent, après quoi elles se retirent ; il y en a cependant que l'on regarde comme des Heroïnes, qui demandent à y entrer, elles donnent quantité de Colliers de porcelaine pour ouvrir le discours, & lorsqu'il se fait quelques délibérations on demande leur sentiment. Ces femmes ont un si grand ascendant sur les Anciens que lors qu'elles demandent quelques graces pour le bien public ils ne peuvent se dispenser de les leur accorder, comme si un parti de guerre

étoit prêt d'aller en campagne, & que les femmes du Village restassent seules, cette mere de famille représenteroit un Collier pour les en détourner, les apeilans *Ac nos fems*, qui veut dire mes oncles d'où vient que vous nous exposez à l'insulte de nos ennemis: pour lors on change de dessein, mais à moins de quelques affaires de cette nature jamais les femmes n'entrent dans les conseils.

Avant d'en tenir quelqu'un, un Ancien qui aura la meilleure voix crie à pleine tête, faisant le tour du Village, & dit assemblez-vous nous allons le feu: & lors qu'il s'agit d'un Conseil de Guerre il y a quelquefois deux Considerables, qui crient par tout le Village de toutes leurs forces, avec précipitation, une parole n'attendant pas l'autre, & disent entrez Guerriers, entrez Guerriers.

Les Anciens où les Considerables étant assemblez, celui chez qui l'on est, ou un Orateur que l'on choisit, prend la parole qui explique le motif qui les a tous emmenez. Les délibérations faites quelques-uns des Anciens vont dans chaque famille avertir la jeunesse de se trouver en un lieu prescrit, dans lequel ils leur communiquent ce qui s'est passé au Conseil, & si c'en étoit un de Guerre. L'Orateur ayant scû le sen-

timent des Anciens , fait savoir à la jeunesse qu'il seroit à propos de faire telle chose. Voyez , leur dit il , jeunesse , ce que vous avez à répondre. C'est donc là , Monseigneur , cette politique qui les unit si bien , à peu près comme tous les ressorts d'une horloge , qui par une liaison admirable de toutes les parties qui les composent , contribuënt toutes unanimement au merveilleux effet qui en résulte.

Outre ces Anciens il y a des Chefs de Guerre. Ceux-ci qui entrent dans les Conseils font quelquefois assembler le lendemain toute la jeunesse , & lui font le récit de tout ce qui a été proposé , lui demandant la réponse. Nous vous en laissons les maîtres , leur disent les guerriers. Et la jeunesse , par une deférence reciproque leur répond , vous en êtes les maîtres vous-mêmes.

Les Anciens qui ont délibéré sur leurs affaires de Guerre proposent aux guerriers si ceux-ci en sont contents , ils chantent ou font un cri d'une commune voix , prononçant ce mot de *Ho* , qu'ils expriment du fond de la gorge , & s'il y en a quelqu'un qui n'est pas content il ne chante pas.

Quand les jeunes gens qui ont été déjà avertis se sont trouvez au lieu qu'ils ont

choisi, ils s'assemblent en rond un peu à l'écart de ceux qui leur font venus parler de la part des Anciens, & délibèrent entr'eux sur la réponse qu'ils doivent faire. La décision faite, la jeunesse qui a consenti à ce qui lui a été communiqué l'applaudit par le cri de *Ho*.

Il n'y a pas de Négocce ny de Commerce parmi eux, parce qu'ils ne veulent point avoir d'affaires les uns avec les autres, la plus grande traite est l'eau de vie, ce sont les femmes qui en traitent ordinairement en échange du Castor. Ils n'ont pas d'autre marché que les cabanes, ils se payent fidèlement, leurs mesures n'est autre chose que la cueillere avec laquelle ils mangent leur *Sagamité*. Ils mesurent leur porcelaine dans le creux de la main, ils n'achètent pas de terres; mais les héritages passent aux Parens du défunt, ils ont leurs limites pour leurs champs, ils font des marques aux arbres avec la hache, en tirant une ligne à vûe & sans méthode. Celui qui a découvert un Lac, ou un endroit de Pêche, ou des maisons de Castor, en est le maître, il marque l'endroit & personne ne lui en dispute la propriété. Les Vieillards & ceux qui ne peuvent ou ne veulent rien faire à la guerre & à la chasse, font des nasses & se font Pêcheurs,

c'est un métier rôturier parmi eux. Leurs nasses se font de fil, ou d'orties, ou de bois blanc, dont ils réduisent l'écorce en filet par le moyen de la lessive qui le rend fort & maniable. Les femmes filent sur leurs genoux en tordant le fil avec la paume de la main, elles mettent ce fil que l'on pourroit appeler plutôt de la fisselle en peloton. Ils ne savent ce que c'est que de pêcher avec des filets à flotter, ils prennent beaucoup de saumons.

Ils appellent Colliers des grains de porcelaine enfilez que les François nomment corde de porcelaine, ils font avec ces cordes une maniere de hosâ long & large, où ils representent plusieurs figures. Ils s'en servent pour traiter la Paix, pour faire leurs Ambassades, pour déclarer leurs pensées, pour apaiser les Procez, pour faire quelques entreprises. Pour juger, condamner, ou absoudre c'est encore leur principal ornement, en un mot c'est leur or & leur argent: les jeunes guerriers allant en guerre s'en servent comme de bracelets & de ceintures sur leurs chemises, & couvrent tout cela d'une belle couverture rouge, ils vont à une lieue ou deux du Village, accompagnez de leurs femmes, & en se separant ils leur donnent leurs Colliers. Les femmes

en font d'autres qui servent à porter du bois & à lier les Esclaves ; elles font ceci d'écorce de bois blanc d'Orties & de Cottonniers. Ces porcelaines viennent de la côte de Manathe ; ce sont des bourgès ou manieres de colimaçons de mer qui sont blancs ou violers , tirant sur le noir.

Je vous ai donné , Monseigneur , une idée de l'Iroquois non Chrétien , vous voulez bien que je vous parle de ceux qui sont établis parmi les François , il y en a deux Missions , l'une à la montagne de Montreal , qui est à une portée de canon de la Ville , & l'autre est au Saut saint Louis qui en est à trois lieuës. La Religion Chrétienne & le commerce que cette Nation a eüe avec nous par la conduite judicieuse des Jesuites , les a un peu humanisez depuis trente ans. Les mœurs de ces gens si barbares & si farouches ont été adoucis sans doute par le Bapême , avant & après la guerre déclarée contre les Iroquois. Ils ont fait voir des marques d'humanité , & quand ils ont vü que les Iroquois leurs ennemis en abusoient , ils ont fait voir que le Christianisme n'est point opposé à la veritable valeur.

Ces Iroquois convertis ont toujourns eüe soin que leurs enfans n'entendissent point parler des superstitions & des coutumes

de leur païs , en leur faisant sucer la Foi avec le lait , ils font ce qu'ils peuvent afin que quand ces enfans sont grands ils ne demeurent plus au païs de peur qu'ils ne se perdent.

Ceux qui ont été plus celebres parmi ces nouveaux Chrétiens ont été le grand Anié chef de cette Nation, la Cendre-Chaude Chef des Onneyouts, Paul Capitaine & Chef de la Priere, & le Borgne. Ces gens ont fait des actions & en Paix & en guerre qui meritent que je vous en parle, Monseigneur.

Le grand Anié après avoir dompté la Nation des Loups, se fit Chrétien, il apprit lui-même les Prieres dans les forêts étant à la chasse l'Hiver, il a Prêché la Foi dans son païs, il a confondu les Profelites des Anglois, il a emporté contre les Anciens qui ne vouloient pas que l'on vint demeurer à Montreal, il emmena lui seul cinquante de ses gens dont une partie vit encore & sert de pierre fondamentale à l'Eglise du Saut. Il a fait plusieurs belles actions contre les Onnontouans, il s'attiroit l'affection de tout le monde par sa pieté & sa bravoure; un moment après avoir fait la priere étant à la chasse en Hiver, il fut tué par les Loups nos Alliez dans un choc imprévu.

La Cendre-Chaude étoit un des deux Capitaines qui gouvernoient la Nation des Onneyouts, il fit brûler le Pere Brebœuf pendant son Paganisme ; mais après son Baptême il fut prêcher la Foi aux Iroquois, il commença par les Aniez & parcourut les cinq Nations Iroquoises ; son autorité en convertit quelques-uns, son éloquence confondit les Anciens, il prêchoit les Dimanches dans les cabanes où il assembloit la jeunesse. Quand la guerre fut déclarée il fut avec Monseigneur le Marquis de Denouville aux Tsonnontouans, où il fut tué combattant genereusement contre les ennemis.

Paul étoit un Huron, bon guerrier & fort zélé pour la Religion, Dieu l'a récompensé en lui donnant une fille qui a vécu comme une Religieuse, elle avoit à l'âge de treize ans l'innocence d'un enfant & la sagesse d'une personne de trente, & est morte vierge. Sa mere la voyant bien faite craignit pour sa vertu ; elle convint avec son mari de faire dire une Messe, afin que Dieu permit que sa beauté pût être altérée. L'on tient qu'il se forma depuis une tache dans son œil, & étant devenuë étique elle mourut en exhortant sa mere à être bien constante en la Foi, & laissa à la Chapelle une couverture de raf-

fetas, avec tous ses colliers, bracelets & autres ornemens.

Le Borgne ou en Iroquois Sogarellé a été mis en prison chez les Anglois, parce qu'il étoit trop ami des François, il regrettoit en mourant de ce que Dieu ne lui avoit pas fait la grace d'être martirisé. Il prenoit le soin des enfans dans la Mission, il les Catechisoit, il les corrigeoit, il leur faisoit faire les Prieres. Sa femme n'étoit pas moins fervente, & elle a demeuré près d'un an en prison chez les Anglois avec son mari.

Ces nouveaux Chrétiens voyent bien quelle difference il y avoit de la vie Chrétienne à celle qu'ils menotent avant le Baptême. Ils savent si bien leur Religion qu'ils ont confondu les Heretiques d'Oranges sur l'invocation des Saints & sur d'autres articles de la Foi.

Il y a à la Prairie de la Madeleine, vis-à-vis de Montreal, une femme Sauvage enterrée, à l'occasion de laquelle l'on a réglé les enterremens. Les François n'ont pas voulu laisser enlever ce corps par les Sauvages qui vouloient l'avoir, c'étoit la femme d'un Capitaine. Le Capitaine & cette femme sont les deux premiers Sauvages Iroquois qui ont demeuré avec les François, & sur lesquelles l'Eglise du Saut
est

est fondée. Quand elle fut morte son mari fit un Festin en forme de Testament, & dit aux assistans, vous savez que nous avons plusieurs superstitions dans nôtre pais touchant les funerailles; à present que nous sommes Chrétiens, & que nous faisons prier Dieu pour les morts, je donne aux pauvres tout ce qui a appartenu à ma femme; il y avoit pour cinquante écus de hardes en Colliers & autres choses. Depuis ce temps on donne aux femmes qui ont fait la fosse, & aux pauvres, ce que ceux qui ne sont pas Chrétiens mettent dans la fosse avec le corps.

Nos Iroquois Chrétiens gardent entre eux, Monseigneur, le même ordre de police que les Payens, mais ils ne déterminent rien sans l'agrément du Gouverneur general, auquel ils viennent dire ce qu'ils ont conclu; s'il l'approuve l'affaire est décidée, s'il ne l'approuve pas, ils font ce qu'il leur ordonne. Cela s'entend des affaires dont il faut que le Gouverneur ait connoissance, car pour le reste ils le gouvernent à leur maniere; cela facilite la conversion des Anciens qui veulent se faire Chrétiens. Il y a un Chef de la Priere qui préside aux Chants, aux Offices qui se font dans l'Eglise & à tout ce qui regarde le culte Divin, mais il ne fait

rien sans consulter le Pere Missionnaire.

Quand on fait les Mariages l'on garde l'ordre de l'Eglise, & ces Sauvages sont plus scrupuleux sur la Parenté que les Européens; car leur Parenté ne vient souvent que d'adoption, & elle n'empêcherait pas le Mariage à cause qu'ils ne sont Parens que de loin; cependant on n'ose pas passer les bornes qu'ils se sont prescrits avant d'être Chrétiens, pour ne les pas scandaliser. Les enfans qui n'ont jamais été au pais étant plus capables d'instructions que ceux qui ont été parmi les Infidèles, les Parens ont grand soin de leur faire apprendre les Prières, & de les envoyer à l'Eglise. Ils ne sont pas portez à leur faire apprendre à lire n'y à écrire, à cause, disent ils, que l'Escriture ne leur donne pas de quoi vivre. Il vaut bien mieux qu'ils apprennent à aller à la Chasse, ou à Pêcher pour apporter quelque chose à la cabane. Ils sont bien aises qu'ils apprennent à servir la Messe & à chanter. Il y en a quelques uns qui élevent bien leurs enfans, mais la plûpart ont trop d'indulgence pour eux.

Je vous ay dit, Monseigneur, tout ce qu'il y a de bon dans leur maniere de vivre, la Foi n'a fait que perfectionner cet état de Sauvage. Par exemple, ce seroit

ne honte pour un homme de porter du bois avec sa femme & d'aller travailler aux champs avec elle. On voit pourtant quelques maris qui font cela par humilité & par Penitence : Peut être que les Iroquois ont en horreur cet état de femme, à cause qu'ils ont vû parmi les Nations du Sud des hommes qui faisoient les femmes & qui quittoient les habits d'hommes pour prendre ceux de femme. On en voit très-rarement parmi les Iroquois, & ils condamnent par la seule lumiere naturelle cette façon de vivre.

Quoique les Iroquois soient de grands Joueurs, cependant on est venu à bout de moderer cette passion. On n'a pas eu besoin de les empêcher de se fâcher, car ils ne se fâchent jamais en jouant, quelque grande que puisse être la perte qu'ils fassent au jeu.

Outre les occasions dans lesquelles ils faisoient des Festins, en ayant retranché les superstitions, ils font quelques Festins pendant l'année, au premier de Mai, en plantant le Mai devant l'Eglise, & lors que quelque personne considerable vient les voir, car parmi ce grand témoignage d'amitié c'est de faire *Chaudiere*, où en leur langage mettre la chaudiere haute, pour lors le Capitaine de la Priere dit le

Benedicité à voix haute, & quand on a mangé il dit les Graces. On a coûtume de chanter pour se divertir & pour rendre le Festin plus celebre. L'on ne voit pas d'Iroquois qui ait appris de métiers, il en est pourtant capable, mais c'est qu'il n'a pas de coûtume. Plusieurs parmi les Chrétiens s'occupent à abattre du bois, travailler aux champs, à pêcher de peur d'être tentez de boire & de devenir ivrognes comme les autres, mais ceux là ne font pas le plus grand nombre. Une pierre de touche pour sçavoir s'ils sont bien convertis est le pardon des injures. Ils sont devenus interessez depuis qu'ils ont connoissance du commerce. Tout leur argent & leur monnoye consiste en ces grains de porcelaine, dont j'ai déjà eû l'honneur de vous parler. La porcelaine se trouve dans la Virginie le long du bord de la mer, ils la commercent avec les François lors qu'ils viennent à Montreal, & ils achèptent ce qui leur convient. Je leur ai vû un grand mépris pour l'or & l'argent qui ne leur est d'aucune utilité pour traiter avec les autres Nations : s'ils avoient l'usage de le battre ou de le fondre ils pourroient faire des bijoux.

Ces Peuples aiment à se parer avec autant d'amour propre que toutes autres

Nations du monde, ils aiment beaucoup le vermillon, l'on en fait un grand commerce en Canada les femmes s'en *mattachent* le visage; *mattacher*, c'est-à-dire peindre. Lors donc qu'ils se *mattachent* elles mettent plusieurs couleurs sur le visage, comme du noir, du blanc, du jaune, du bleu & du vermillon. Les hommes se font des Serpens depuis le front jusqu'au nez, ils se piquent la plupart tout le corps aussi bien que les Canadiens, avec une arguille, jusqu'au sang. De la poudre à fusil écrasée fait la première couche pour recevoir les autres couleurs, dont ils se font des figures telles qu'ils le jugent à propos, & jamais elles ne s'effacent.

C'est une maxime parmi eux, lorsqu'ils vont à la guerre, de se *mattacher* le visage avant que de livrer un combat, ils avoient que n'étant pas maîtres quelquefois des premiers mouvemens de la nature, leurs ennemis pourroient apercevoir sur leur visage quelque air de pâleur & de crainte; ils se sentent par là fortifiez, & ils se battent avec une intrepidité surprenante. Cette Nation est très belliqueuse, mais à force de faire la guerre de toutes parts, à toutes les Nations, elle a beaucoup diminué. Les Mariages qu'ils ont fait avec leurs prisonnières ont beaucoup con-

44 *Histoire des Mœurs*
tribué à repeupler cette Nation.

Tout ce que les cinq Nations peuvent mettre sur pied presentement ce sont quinze cens guerriers , parce que la plûpart ont été détruits dans ces dernières guerres , ils tiennent cependant toute l'Amérique Septentrionale en suspens : Les Anglois les menagent d'un côté , & nous les aprehendons nous-même. Leur maniere de faire la guerre est si particuliere , qu'un François n'est pas en sureté à la portée d'un pistolet de sa maison lorsqu'il est dans son habitation.

La résolution étant prise dans leur Conseil de Guerre d'aller vanger leurs freres , ils font en même-temps plusieurs partis , ils prennent quelque peu de bled d'Inde pour vivre en chemin , s'embarassant peu du reste , parce qu'ils chassent toujours , marchant dans les bois où ils trouvent de quoi subsister.

Ils ignorent la maniere de se battre en pleine campagne de bled , que l'on apelle *Desert* , d'où ils découvriront ce qui s'y passe , ils y feront des irruptions subites & entreront dans les maisons , ils tâcheront de prendre quelqu'un , ils feront des prisonniers ou enleveront des chevelures : ce ne sont proprement que des coups de mains , & ils ont porté par ce genre de

guerre plus de terreur chez leurs ennemis que n'auroit pû faire une armée réglée ; les François ne l'ont que trop senti. Malheur donc à ceux qui tombent entre leurs mains , car ce sont autant de victimes qu'ils immolent à leur fureur.

Ils ont bien soin de leurs prisonniers pendant le Voyage , non par un esprit de charité ou de compassion , mais parce qu'ils se sont fait un point d'honneur d'en avoir en entrant dans leur Village qu'ils paroissent bien rigoureux. Ils éloignent pendant ce temps-là toutes les idées qui pourroient leur faire de la peine sur la juste apprehension des peines qui les attendent ; mais lors qu'ils sont prêts d'arriver c'est une metamorphose bien differente , cette aproche réveille tout à coup ce que la fureur avoit assoupi contre leur propre inclination , & l'imagination rapellant tout ce que la cruauté leur peut inspirer , elle fait éclater la rage qu'ils avoient conservée dans leurs cœurs , car ils leur coupent quelquefois les pouces , leur arrachent les ongles avec les dents , leur rongent le bout des doigts & les leur font brûler , leur font des estafilades dans les chairs avec un couteau , & se les jettent de l'un à l'autre au travers d'un grand feu , ils ne donnent jamais la vie aux pri-

sonniers qu'ils font dans leurs campagnes de bled d'Inde : ils leur scient les poignets avec les cordes de leurs arcs, (ce sont les Tsonnontouans qui se servent de ce genre de suplice plus que les autres) on les fait asseoir & on leur suspend les pieds, liez entre deux piquets devant le feu, on leur fait brûler la plante des pieds & on la leur enleve quand elle est bien rôtie.

Quand il y a plusieurs prisonniers on les distribuë à toutes les Nations, ceux qui restent dans le Village qui a fait coup sont destinez aux familles qui ont eû de leurs parens tuez à la guerre ; on les mène dans les cabanes des femmes qui en ont perdu. Celles-ci versent des larmes sur ces infortunez, elles les recoivent bien, leur donnent à manger, & pansent leurs playes si ils en ont reçû : mais s'ils pouvoient penetrer en même temps le fond du cœur de ces Megeres que de fourberies n'apercevraient-ils pas, car tous ces bons traitemens n'aboutissent enfin qu'à satisfaire leur vengeance.

Ces Esclaves étant à la discretion de ces Barbares, la famille à qui ils ont été donnez differe quelquefois de s'assembler pour déliberer de ce que l'on en fera, on les *marache*, on les promene en attendant dans le Village de cabane en cabane, on

les fait chanter à l'Iroquoise, l'on s'en divertit, en un mot ils en font leur jouïer.

Si quelqu'un est assez heureux pour être adopté, il est seur d'avoir la vie & la passe comme eux, autrement il est condamné au feu. L'Ancien du Village va faire le cri de mort, qui font des hurlemens à faire dresser les cheveux, pour lors tous les Chefs de guerre & la jeunesse se réjoüissent de la bonne nouvelle qui leur vient d'être annoncée.

Aparavant que de le mener au poteau ils lui mettent quelquefois au col, au bras & aux jambes, tout ce qu'on peut trouver de plus precieux, comme des Colliers de porcelaine. Je me represente, Monseigneur, cette Victime que l'on conduit au bucher, comme ces holocaustes que l'on immoloit aux faux-Dieux qui étoient couronnez de fleurs, on lui attache les mains à une corde du poteau, de maniere qu'il ait la liberté des pieds pour en faire le tour au milieu de ses tourmens : c'est dans cet horrible état que s'exerce tout ce que peut inventer l'artifice d'un Iroquois.

On aproche le prisonnier d'un grand serieux, & on lui passe des canons de fusil tous rouges sur le corps, depuis les pieds jusques à la tête, avec une tranquillité si grande que l'on croiroit que ce seroit un

Peintre qui apliqueroit des couleurs sur un Tableau : ils font rougir ces fers le plus qu'ils peuvent parce que l'ardeur du feu emporte plus aisément la peau.

Comme ces tourmens ne dépendent que du caprice , ils ne sont pas limitez dans leur maniere : les uns leur attachent l'extrémité des nerfs à des bâtons , & tournant ces bâtons ils y roulent ces nerfs comme on fait un cordage sur un effieu , ce qui leur fait retirer tout le corps & le plier en deux d'une maniere horrible , ils le couchent sur le dos & leur apliquent des pierres toutes brûlantes dessus. Ils mesurent la peine à la qualité , parce qu'ils disent qu'un Officier doit avoir naturellement plus de valeur qu'un simple soldat , & qu'il est plus capable de faire paroître en ce moment plus de courage ; ils s'acharnent donc davantage après lui.

Plus l'on crie au milieu des douleurs plus ces Tirans prennent de plaisir , ils n'aiment pas qu'un homme se rende si-tôt , ils n'en font pas d'état , ils le quittent même avec chagrin ; mais quand il s'agit de tout autour du poteau , & qu'il est dans le desespoir par la violence des maux qu'il souffre , ils jettent des cris de joye , ou plutôt des hurlemens épouvantables : on leur enleve la-peau qui couvre le crâne,

dans laquelle ils mettent de la cendre toute rouge qu'ils leur remettent sur la tête.

Lors qu'ils voyent qu'un homme tombe comme mort, tout navré de douleurs, ils le délient & lui font un habit de paille de bled d'Inde auquel ils mettent le feu, ce moribond qui a encore quelque reste de sentiment veut faire un dernier effort pour se sauver, ce sont pour lors des transports de joye ; cet infortuné prie quelquefois qu'on l'acheve, mais ces cruels inventent de nouveaux tourmens pour le faire souffrir. L'on a vû une chose tout à fait extraordinaire, que la bien-seance devoit me faire passer sous silence, mais c'est pour vous faire connoître jusqu'où peut aller la malice & le mauvais cœur de cette Nation lors qu'ils tiennent leurs ennemis. Une Femme qui avoit eû un de ses parens tué à la guerre ne sachant plus de moyens pour tourmenter un François, fit rougir un fer qu'elle lui passa dans l'une de ces parties que la pudeur me défend de nommer : ça éré, selon le témoignage de quelque François qui avoit été adopté, le plus cruel suplice que jamais les Iroquois ayent pû s'imaginer.

L'on ne meurt pas d'abord de tous ces sortes de tourmens que l'on exerce à plaisir

sur eux : enfin aussi-tôt que cette victime a expiré, ils lui arrachent le cœur ; ils suçent le sang, & coupent le corps en plusieurs morceaux qu'ils mangent. Tel est le caractère de la plus redoutable Nation qui soit dans l'Amerique, qui d'ailleurs sont très humains & très genereux avec ceux qui deviennent leurs amis. Je suis avec respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, &c.

H. LETTRE.



II. LETTRE.

Sujets des premières Guerres avec les Iroquois.

Intérêt des Peuples du Canada avec les François.

Arrivée de Mr le Comte de Frontenac de France en Canada, avec Aurionné le grand Chef des Iroquois.

Les Onnonctouans veulent faire la Paix avec les Iroquois.

On déclare la Guerre aux Anglois dans la Nouvelle Angleterre & la Nouvelle York.

Aurionné fait savoir à sa Nation par quatre Députés, qu'il est de retour en Canada.

Gagniegoton Ambassadeur Iroquois apporte des Colliers.

Prise du Port Royal dans Lacadie par les Anglois.

Conversation particulière de Mr de Frontenac avec Aurionné.

Les Iroquois font un grand desordre vis-à-vis de Montreal.

32 *Histoire des Mœurs*
Le Chevalier Guillaume Phis assiege
Quebec avec toutes les forces de la
Nouvelle Angleterre. Il en leve le
Siege avec honte.

MONSIEUR,

J'ai tout lieu d'admirer les actions Heroïques de votre Vie, & je croi que je serois devenu un bon sujet si la destinée avoit pû me faire porter les armes sous votre conduite, je serois assurément devenu un bon Capitaine puisque vous êtes devenu un si bon General. Je ne passe pas les Mers pour faire ici votre Panegirique, votre réputation est trop bien établie dans les armées, le succez de la Bataille de Fleurus vous fut si glorieuse que vous commençâtes & donnâtes lieu à Monseigneur de Luxembourg d'achever une journée qui lui acquit tant de gloire; il réüssit, mais, si j'ose le dire, il suivit vos pas & ne fit que terminer ce que vous aviez si bien commencé. Vous, Monsieur, qui êtes si accoutumé à des guerres d'Allemands, d'Anglois & d'Hollandois, souffrez je vous prie que je vous parle de celle des Iroquois, c'est une Nation dans l'Amerique fort illustre par la bravoure.

Les premiers François qui s'établirent dans le Canada furent quelque temps sans avoir guerre contre les Iroquois. La nouveauté des marchandises de France attira insensiblement cette Nation, comme plusieurs autres nos plus proches voisins. Les Iroquois Onnontaguez nous reçurent avec plaisir chez eux, nous y fîmes même un Fort garni de petites pieces de canon, & des Missionnaires commencerent à y planter la Foi.

Mais comme ce vaste continent occupe quantité de Nations dont les langues sont toutes différentes, cette diversité de mœurs & de caracteres d'esprit excitoit souvent de la jalousie & de l'antipatie parmi tous ces Peuples lors qu'il s'agissoit de quelque intérêt.

Les Anglois qui demettoient aux environs de Quebec furent nos premiers; c'étoit une Nation polie pour qui les Iroquois avoient une aversion naturelle. La grande étendue de chasse que possedoit la Nation Algonkine au Nord du fleuve de saint Laurent, donnoit d'autant plus d'ombrage aux Iroquois que les Algonkins tuoient beaucoup plus de Castor & d'autres animaux depuis qu'ils avoient l'usage des armes à feu, nous trouvions de l'avantage de traiter avec nos voisins sans

aller courir chez les Iroquois qui demeu-
roient à plus de deux cens lieues de Que-
bec. Ceux-ci conçurent aisément de la ja-
lousie contre les Algonkins qui ne s'en
embarassoient pas autrement, les repro-
ches se firent aussi-tôt de part & d'autre,
des paroles on en vint aux effets, en un
mot la guerre se déclara brusquement en-
tre les Iroquois & les Algonkins; & les
François se trouvant enfermez en la que-
relle des deux partis furent obligez de se
mettre sur la défensive. Les Iroquois de
leur côté ne balancerent pas à faire la
guerre aux François. Plusieurs personnes
de considération qui avoient emmené des
domestiques de France à leurs dépens s'o-
poserent à tous les actes d'hostilité des Iro-
quois, & toutes les familles contribuant
alternativement à la culture des terres les
armes à la main lorsqu'il falloit travailler
à la campagne.

Je passe, Monsieur, sous silence plu-
sieurs mouvemens de guerre qu'il y a eû
dans ces premiers établissemens, pour ne
pas m'engager à rapporter sur tout ce que
j'ai dit de Monsieur Champlain dans mon
Histoire de la Nouvelle France.

Jamais Nation n'a été plus fidelle aux
François que les Algonkins, mais la pe-
tite Verole qui se répandit dans le país à

L'arrivée de quelques Vaisseaux, causa une grande desolation parmi cette Nation, le Canada eût été pour lors fort à plaindre si Sa Majeste n'y eût envoyé le Regiment de Carignan. En effet, Messieurs de Trasi & de Courcelle terminerent heureusement la guerre en moins de deux Campagnes: La Paix ayant été concludë en 1666. l'ort réforma ce Regiment qui s'établit dans le país, la Colonie devint par là considerable par tous les Mariages des Soldats & plusieurs Officiers, qui aimerent mieux rester dans le país que de s'en retourner en France.

Les Iroquois en Paix avec nous allerent porter la guerre chez toutes les Nations avec qui nous n'avions pû encore faire alliance, ils étendoient par là leur chasse pour pouvoir commercer avec les François, & à mesure qu'ils faisoient des prisonniers ils les faisoient Esclaves, où ils se marioient ensemble. Cette Nation s'augmentant insensiblement par là devint si fiere qu'elle insultoit toutes les autres, même les François qui commençoient à faire des découvertes chez elles.

Les Anglois qui avoient pris sur les Hollandois, dans la Nouvelle Hollande, Manathe & Orange, firent amitié avec les Iroquois, qui sont beaucoup plus près de

la Nouvelle Angleterre que de la Nouvelle France. Les Anglois ne pouvoient penetrer jusqu'aux Nations qui devinrent dans la suite nos Alliez, ils engagerent les Iroquois de faire chez eux toutes sortes d'incurfions pour enlever leurs Pelleteries, ou pour chasser indifferemment sur leurs terres. Toutes ces Nations que nous avons nommées dans la fuite du mot general d'Outaouaks, firent alliance avec les François; ils nous demanderent main forte & prétendoient qu'étant maîtres sur leurs terres ils ne vouloient pas que les Iroquois vinssent y chasser.

La Chasse est pour ainfi dire depuis que les François font établis dans le Canada, le premier objet de toutes les guerres entre les Iroquois & tous nos Alliez, parce les Iroquois font fort bornez, il y a très-peu de Pelleterie dans la Nouvelle Angleterre, moins encore au Sud du côté de la Caroline, la Pénfylvanie, & la Virginie, dont les Indiens font fous la protection de l'Angleterre.

Monfieur de la Barre, pour lors Gouverneur, ayant arrêté toutes les actes d'hoftilité des Iroquois fur nos Alliez, refolut de leur aller declarer la guerre en 1684. le fejour que fes Troupes furent obligez de faire au Fort Frontenac, dans le Lac

Ontario , pendant six semaines , pais extrêmement marécageux , causa beaucoup de fièvres , & si je peux me servir de cette expression Mr de la Barre fut plus heureux que sage. En effet , il renouvella la Paix avec les Iroquois qui n'avoient pas trop envie d'avoir la Guerre , & il se retira adroitement avec sa petite Armée , accablée de Fièvres & de maladies.

Monsieur le Marquis de Nonville releva Mr. de la Barre en 1685. il crût qu'il étoit dangereux à la Colonie de souffrir que la Nation Iroquoise s'agrandit chaque jour , il avoit porté le fer & le feu à plus de cinq cens lieues delà , dans le Missisipi , chez des Nations que l'éloignement avoit empêché de faire alliance avec nous. Tous nos Alliez étoient fort intimidés de cet agrandissement , parce que les Iroquois suscitoient contr'eux chaque peuple qu'ils avoient soumis ; ils tenoient nos Alliez dans une si grande contrainte que ceux-ci n'osoient pour la plûpart venir à Montreak.

Monsieur de Nonville prit donc des mesures pour détruire entierement la Nation Iroquoise , il fit main basse sur quantité de Chefs de guerre qui s'étoient trouvez au Fort Frontenac , dont on en envoya quelques uns aux Galeres de Marseille. Il alla chez eux en personne avec des Troupes

d'un détachement de la Marine que le Roi lui avoit donné : il tomba malheureusement dans une Embuscade de cinq cens Iroquois où il reçût un rude échec. Il l'a força cependant & il brûla tous les Villages des Tsonnontouâns , ravagea leurs campagnes de bled , & les hommes , femmes & enfans furent trop heureux de se jeter dans des païs inaccessibles pour leur sûreté.

Les Iroquois frapés d'une telle irruption ne penserent plus qu'à tromper les François, ils profiterent d'un contre-temps qui arriva à la Colonie. La Rougeolle que des Navires de France avoit apporté , nous mit hors d'état d'aller avec un détachement de huit cens hommes chez les Aniez qui sont nos plus proches voisins : les Iroquois envoyerent des Ambassadeurs en 1688. à Mr. de Nonville pour traiter de la Paix. C'est une maxime dans ce païs lorsque l'on vient parler de Paix , plusieurs de la Nation partent en même temps sans consequence , soit pour se trouver à la Paix , soit pour commercer. Ils vinrent au nombre de quinze cens , & attaquèrent à l'improviste le 5. Août 1689. la Chine, partie Meridional de l'Isle de Montreal , où ils ravagerent trois lieues de païs , enleverent quantité de prisonniers , tuèrent ,

massacrèrent tout ce qui parut devant eux, mettant même des Femmes à la broche qu'ils firent rôtir, & exerçant des cruautés inouïes que la bien-seance m'oblige de taire. Ils firent encore une autre irruption au mois d'Octobre au bas de cette Isle, qu'ils ruinèrent après avoir fait plusieurs prisonniers. Telle étoit la situation de la Nouvelle France quand Mr. de Nonville fut rapellé en France pour être sous Gouverneur de Monseigneur le Duc de Bourgogne, & Mr le Comte de Frontenac le releva le 12. Octobre 1689.

Une Colonie est heureuse lors qu'elle est gouvernée par un Chef qui ne regarde que l'utilité & la félicité publique : ceux que Dieu a choisi pour prendre sous lui le gouvernement des Provinces, & que la Providence a placé sur la tête des autres hommes, doivent se faire aimer des peuples, parce que leur grandeur ne consiste pas tant au pouvoir qu'ils ont de leur commander, qu'aux moyens qu'ils doivent prendre de leur être utile.

Il est difficile, Monsieur, de vous exprimer la joye que ressentit la Nouvelle France lors que Monsieur le Comte de Frontenac rentra cette année dans son gouvernement, aussi étoit-il souhaité de toutes les Nations.

Les Sauvages Alliez des François qui avoient pris leurs interêts contre les Iroquois, demeurerent dans une espece de letargie depuis le saccagement de la Chine, les habitans enlevez & la plus belle côte du país entierement ruinée, avec un assoupissement universel de la part des François, donnerent lieu à toutes ces Nations de prendre dans la suite d'autres mesures pour n'être pas la victime des Iroquois.

La Durantaye Capitaine d'une Compagnie d'un détachement de la Marine qui commandoit à Michilimakinak, à trois cens lieues de Montreal, s'aperçût bien de ce refroidissement, il dépêcha à Quebec Joliet qui négocioit en ce país, pour informer le nouveau Gouverneur que l'on attendoit de France, de toutes les démarches que les Sauvages faisoient pour faire la Paix.

Les Outaouaks & les Hurons furent les premiers qui voulurent prendre leur sûreté, ils avoient trop de penetration d'esprit pour se laisser tromper, & les mesures justes qu'ils prennent ordinairement dans leurs affaires, les mettent souvent à l'abri des incidens qui peuvent arriver.

Joliet arriva à Quebec sur la fin de Decembre; la surprise de Mr de Frontenac

ne fut pas moindre de voir entreprendre à un homme un Voyage de cette conséquence, qu'il fut obligé de faire partie enca notpartie sur les glaces, accompagné seulement d'un autre que des nouvelles qu'il lui apportoît : en effet les changemens de Gouverneurs font souvent changer de face aux affaires d'un païs éloigné de son Souverain.

Monsieur de Frontenac resolut des le même temps de le renvoyer à Michilimakinak porter ses ordres a la Durantaye, & sa parole aux Sauvages, pour les détourner de leur dessein & leur donner avis des differens partis qu'il envoyoit contre les Anglois pour commencer la guerre contre eux, & les faire repentir de tous les maux qu'ils nous avoient suscité, à eux & à nos Alliez : mais les nouvelles que l'on eût que les Iroquois chassoient sur le chemin, fut cause qu'il ne partit qu'au Printemps après la fonte des glaces.

L'on détacha pendant l'Hiver trois partis : le premier devoit se faire à Montreal, pour aller du côté d'Orange Le second se formoit aux Trois Rivières, & devoit faire son coup entre Baston & Orange. Le troisième qui partoît de Quebec, devoit côtoyer le voisinage de Baston.

Ils réussirent tous, on eût d'abord des

nouvelles de celui de Montreal, mais auparavant que je vous en fasse un détail plus au long je vous dirai, Monsieur, qu'au premier Voyage que fit Mr de Frontenac à Montreal à son retour de France, il fit partir un Convoi pour le Fort de Catarakou, ou de Frontenac, pour tâcher de le ravitailler, & le mettre hors d'insulte pendant tout l'Hiver. Quatre Iroquois qu'il avoit ramené de France avec Auriouaé, un des plus considerables Chefs de leur Nation, partirent presque en même temps. Je vous parlerai souvent de ce Chef, il étoit un des principaux sujets de la guerre. On en attira plusieurs au Fort de Frontenac sous prétexte de Paix & d'un Festin d'alliance, qui est la maniere dont on traite les affaires avec eux, où ils furent arrêtez au nombre de quarante, que l'on envoya en France aux Galeres, mais le Roi qui fut informé dans la suite de cette action les fit repasser en Canada. On avoit lieu de se flâter que la Paix se feroit aisément avec les Iroquois des lors qu'ils apprendroient des nouvelles d'Auriouaé, pour qui effectivement les cinq Nations prenoient un interêt commun. On le ménagea pendant le séjour qu'il fit avec les François, & il gagna assez sur lui pour oublier les mauvais traitemens qu'il avoit reçus

reçûs pendant son esclavage. Il engagea lui-même Mr. de Frontenac à des confidences particulieres, & ce fut de son propre mouvement qu'il lui inspira de faire partir ses quatre Députez vers la sienne avec un autre Sauvage qui étoit venu en Ambassade. Son dessein étoit de faire avvertir la Nation de son retour, de l'obliger d'envoyer quelqu'un saluer le Comte de Frontenac leur Pere qu'ils avoient perdu depuis si long temps, & de le remercier en même temps des bontez qu'il avoit eû pour eux en les faisant delivrer des Galeeres, chargerent ces quatre envoyez de ses Ordres. Ils revinrent à Montreal le neuvième Mars avec Gagniegoton, ils y garderent le silence, mais aux instantes sollicitations du Chevalier de Callieres Gouverneur de cette Ville qui les pressa de parler, ils lui presenterent six Colliers de porcelaine.

PREMIER COLLIER.

Il marquoit le sujet de leur retardement causé par l'arrivée des Outaouaks aux Tsonnontouans, il disoit que des Esclaves Iroquois y avoient été rendus au nom de neuf Nations differentes, sans que les Hurons de Michilimakinak eussent aucune part dans cette négociation. Les Iroquois étoient invitez à se rendre au mois de Juin

à un lieu certain , pour mettre la dernière main à la Paix dont ils venoient porter la parole , & y recevoir encore vingt-six autres Esclaves. Gagniegoton ajoûtoit que c'étoit ainsi qu'il falloit faire les choses lorsqu'on les vouloit acheminer à une bonne union , & venir soi-même parler d'affaires sans s'en remettre sur d'autres que de sa Nation.

DEUXIÈME COLLIER.

Il témoignoît la joye que les Anglois & les cinq Nations Iroquoises avoient eû d'apprendre le retour d'Aurouaé , qu'ils nomment le Chef general de toute la Nation Iroquoise.

TROISIÈME COLLIER.

Il parloit de la part de l'Onnonagué au nom des cinq Nations ; il y redemanda le prompt retour d'Aurouaé , voulant qu'il fut accompagné du porteur de sa parole , de quelques Sauvages qui étoient restez volontairement parmi les François , & de tous ceux qui étoient revenus avec lui de France , que leur retour se fit avec lui sur les glaces afin qu'ils vissent ensemble les mesures qu'ils avoient à prendre. Il ajoûtoit que l'on avoit retiré à Onnontagué tous les prisonniers François qui étoient en diverses bourgades , & que l'on n'en disposeroit que sur ce que diroit Aurouaé à son retour.

QUATRIÈME COLLIÈRE.

Il s'adressoit au Comte de Frontenac. Vous dites *Onontio*, mon Pere, que vous desirez redresser l'arbre de la Paix que vous avez planté dans votre Fort, voila qui est bien. Mais,

CINQUIÈME COLLIÈRE.

Ignorez-vous qu'il n'y a plus de feu de Paix dans ce Fort, qu'il est éteint par le sang qui a été répandu, les places où l'on tenoit le Conseil en sont toutes rouges, on a gâté ce lieu par la tromperie qu'on y a faites, on a gâté la terre d'*Onneyout* (c'est un Village à dix lieux au dessus du Fort) par les prisonniers qui y ont été faits par surprise, on a gâté la terre des *Tsonnon-* touans par le ravage que les François y ont fait.

Racommodez tout cela il vous sera libre de placer le feu de Paix & des bonnes affaires ailleurs qu'où vous l'avez mis, car on l'a jetté hors de ce lieu. Mettez-le si vous voulez à *Onsaguentara* (c'est un lieu au delà du Fort) où si c'est trop loint vous pouvez choisir la *Galette*, où *Theganifforens* vous viendra trouver (c'étoit un Chef fort estimé de Mr de Frontenac, pour qui il avoit de l'affection) vous pourrez vous y faire accompagner par autant de monde qu'il vous plaira, & moi de

même. Au reste, mon Pere *Onontio*, vous avez fouëtté vos enfans bien severement, vos verges étoient trop piquantes & trop longues, après m'avoir ainsi traité vous pouvez bien juger que j'ai maintenant de l'esprit. Je vous repete que moi *Onnontaguez* suis maître des prisonniers, aplaissez les chemins de chez vous à la *Galette* & du côté de *Chambli*.

SIXIÈME COLLIER.

Il avertit qu'il y a un parti de vingt hommes en campagne des le mois d *Octobre* contre vous, qui ne doit faire coup qu'à la fonte des néges : il promet que si il fait des prisonniers ils en auront soin, & prie que si nous en faisons de notre côté nous les conservions pareillement.

Il ajouta encore ces paroles, j'avois huit prisonniers pour ma part de l'affaire de la *Chenaye* proche de *Montreal*, j'en ai mangé quatre, & les quatre autres ont ici la vie. Vous avez été plus cruel que moi, ayant tué douze *Tsonnontouans* à coups de fusil, vous avez mangé les trois autres qui restoient en vie, sans la donner à pas un, vous eussiez pû la donner à un ou deux; c'est pour cela que j'en ay mangé quatre autres, pour vous faire voir que vous êtes plus cruel que moi. Je ne sçai pas ce que les *Onneyours*, avec qui j'étois allé en

guerre, auront fait des François captifs qui leur sont échus en partage.

La Harangue finie le Chevalier de Callieres demanda à cet Ambassadeur si le Pere Milet Jesuite qui avoit été pris au Fort de Frontenac vivoit encore ? Il répondit qu'il vivoit lors qu'il étoit parti du pais il y avoit vingt-huit jours.

On lui demanda de plus d'où vient que les Aniez étoient venus en guerre contre nous ? Il répondit que quatre-vingt dix Loups Sauvages, Alliez des Iroquois, avoient fait un parti dans lequel ils avoient engagé quelques Aniez & quatre Onneyouts, mais que l'on avoit fait courir après les Aniez. Quand on se trouva dans un endroit où les deux chemins d'Orange & de Corland se separent, l'on jugea à propos de prendre cette dernière route.

Lors que l'on fut à deux lieuës de Corland, le grand Anié Chef des Iroquois du Saut fit une Harangue, par laquelle il encouragea tout le monde à faire son devoir. Les fatigues extraordinaires que nous avons souffertes dans notre voyage, leur dit-il, ne doivent pas ralentir en nous notre courage, il suffit que nous soyons des hommes, il faut nous venger des injures que nous avons reçues des Iroquois, à la sollicitation des Anglois, & les laver dans

le sang de ces perfides. Ce Chef étoit sans contredit le plus considerable de la Nation, honnête homme, plein d'esprit, de prudence & de cœur, & capable des plus grandes entreprises. On trouva un moment après quatre femmes Sauvages cabanées, qui donnerent toutes les lumieres necessaires pour l'attaque de la Ville. L'on continua le lendemain la route & l'on envoya à la découverte un Canadien & neuf Sauvages : on arriva enfin sur les onze heures du soir à la vûe de Corland, & quoi que l'on eût remis l'attaque sur les deux heures du matin, le froid les obligea de ne pas differer davantage. Cette Ville fait une espece de quarré long où il n'y a que deux portes, l'une vis-à-vis de laquelle étoit notre parti, & l'autre qui conduit à Orange, qui n'en est éloigné que de six lieuës. Saint Helene & Mantet devoient entrer par la premiere que ces femmes avoient dites ouvertes, d'Hiberville & Montesson, avec un autre détachement, prirent sur la gauche pour se rendre maîtres de celle d'Orange, qu'ils ne purent trouver. On garda un profond silence jusqu'à ce que les deux Commandans qui étoient entrez dans la Ville l'eussent reconnuë : le cri d'attaque à la Sauvage se fit retentir tout à coup. Mantet à la tête

d'un détachement attaqua un petit Fort où la garnison se trouva sous les armes, il fit mettre le feu à la porte, y entra, & fit passer au fil de l'épée toute la garnison. Le feu étoit d'un autre côté dans la Ville, & le sang y couloit avec profusion par le massacre general de tous ceux qui la défendoient. On voulut épargner la maison du Ministre pour en tirer quelque connoissance, mais il fut tué & tous ces papiers furent brûlez avant que l'on pût la reconnoître. L'on envoya sommer le lendemain Cendre Major de la Place, qui étoit chez lui de l'autre côté de la riviere, il voulut faire de la résistance, mais comme on avoit résolu de ne lui faire aucun mal en considération des bons services qu'il avoit rendus autrefois à des François, d'Hiberville & le grand Anié lui promirent bon quartier, l'assurant qu'on ne lui feroit aucun tort; il se rendit sur leur parole, il les régala & vint avec eux trouver les Commandans qui étoient dans la Ville. L'on acheva de brûler toutes les maisons, à la reserve de celle de ce Major & d'une Veuve chez qui on avoit mis Montigni qui avoit été blessé de deux coups de per-tuisane dans le corps & dans le bras, parce que l'on vouloit ôter occasion aux Sauvages de s'enivrer, ce qui leur arrive dans

pareilles occasions. L'on donna la vie à cinquante ou soixante Vieillards, femmes & enfans, qui s'étoient sauvez à la premiere fureur, & l'on épargna une trentaine d'Iroquois auxquels l'on fit connoître que l'on n'en vouloit qu'aux Anglois. Cette perte monta à plus de quatre cens mille francs.

On attendoit avec impatience le retour des Partis des Trois Rivieres & de Quebec, dont l'on n'eût des nouvelles que long-temps après. Des que le Fleuve fut libre Mr de Frontenac résolut de renvoyer quatre des Sauvages qui avoient apporté les Colliers que Gagniegoton avoit présenté à Montreal. Ils partirent & furent accompagnez du Chevalier d'O Capitaine réformé : Aurriouaé chargea ses gens de huit Colliers qu'il prononça lui-même.

LE PREMIER COLLIER.

Est pour effoyer les pleurs des cinq cabanes (ce sont les cinq Nations Iroquoises) & leur faire sortir de la gorge ce qui pourroit y être resté de mauvais sur les méchantes affaires qui se sont passées, & pour laver le sang dont ils sont couverts.

LE II. COLLIER DIVISÉ EN DEUX.

La premiere moitié est pour leur témoigner la joye qu'Aurriouaé a eue d'a-

prendre que les Oataouaks ont promis de remener aux Tsonnontouans les prisonniers qu'ils avoient ; l'autre moitié pour leur dire qu'il est bien aise qu'ils l'ayent averti de dire à *Onontio* qu'ils avoient recommandé à leurs gens qui étoient partis des l'Automne pour aller en guerre, de conserver la vie aux prisonniers qu'ils pourroient faire sur les François, & que *Onontio* lui a promis de son côté que si les François en faisoient quelques uns des leurs ils en useroient de même, jusqu'à ce qu'il eut réponse des gens qu'il envoyoit aux cinq Nations.

LE TROISIÈME COLLIER.

Remercie les cinq Nations d'avoir envoyé prier *Onontio* de le renvoyer avec ses Neveux sur les glaces, & les prie de mettre tous les prisonniers François entre les mains des Onnontaguez, afin que si les affaires s'accroissent ils les puissent rendre.

LE QUATRIÈME COLLIER.

Est pour leur dire qu'il voit bien que ils l'ont oublié aussi bien que leur ancien Pere *Onontio*, puis qu'ils n'ont pas envoyé de Considerables le chercher, & pour parler à leur Pere, & qu'ils lui auroient fait plaisir d'en envoyer seulement un.

LE CINQUIÈME COLLIÈRE

Est pour dire à toutes les Nations qu'il desire voir des Considerables à Montreal, qu'il est comme un homme ivre & qui a perdu l'esprit de voir qu'ils n'envoyent personne pour le chercher, & qu'il souhaiteroit que ceux qui avoient accoustumé de faire les affaires avec lui, vissent afin qu'ils pussent connoître la bonne volonté qu'*Onontio* a pour toute la Nation, & les bons traitemens que lui & ses Neveux en ont reçus depuis qu'ils lui ont été remis entre les mains en France.

LE SIXIÈME COLLIÈRE.

Est pour lier les bras des cinq Nations, afin de les attirer à Montreal, & qu'après cela ils le rameneront avec eux.

LE SEPTIÈME COLLIÈRE.

Pour leur dire que c'est à sa priete que *Onontio* a envoyé pour accompagner les gens un des plus considerables Officiers qu'il eut, & qui même est fort connu parmi eux. Que ce Collier est aussi pour les exhorter à ne point écouter les Anglois qui leur ont renversé l'esprit, & à ne point se mêler dans leurs affaires, n'y être en peine de ce qu'*Onontio* a commencé à les châtier, parce que ce sont des Rebelles à leur Roi legitime que le grand *Onontio* protege, que cette guerre ne les regarde

point, ce qu'ils peuvent bien connoître, par ce que les François ont fait en enlevant Corlard, où ils n'ont fait aucun mal aux gens de leur Nation qu'ils ont tous renvoyez, sans même en vouloir remmener de prisonniers.

LE VIII. ET DERNIER COLLIER.

Est pour dire que lui Auriouaé est frere de tous les François, mais particulièrement de Colin qui eût un très grand soin d'eux pendant leur Voyage de France & depuis leur retour en ce pais, & qu'ils ne sont tous deux qu'un même corps, & que ne voulant pas les aller trouver qu'ils ne les viennent querir, quoi qu'il soit en pleine liberté de le faire. Il se separe en deux & leur en envoie une moitié pour les engager de le venir trouver en toute assurance puisqu'ils seront aussi libres que lui, qu'il ne veut pas quitter son pere auquel il veut être toujours uni, qu'ils prennent donc courage & viennent à Montreal où ils le trouveront avec *Onontio*, qui conserve toujours pour toute la Nation & pour lui la même amitié dont il leur a donné tant de marque pendant dix années.

Gagniegoton ne fut pas du nombre des Sauvages qui retournerent à leur pais, le Chevalier d'O étoit accompagné de quatre François & de Colin, qui avoit servi

d'Interprete à Mr de Frontenac dans le Voyage de France, & depuis son arrivée en Canada. Le Chevalier d'O n'étoit chargé d'aucune parole pour les Iroquois, il n'avoit ordre que de se trouver aux Délibérations que l'on prendroit sur ce qu'Aurionuë leur mandoit, apuyer la négociation de ces gens-ci sans y entrer lui même, & être témoin de tout pour en faire un fidel raport.

L'on n'eût aucune nouvelle certaine de lui depuis son départ, l'on aprit par les Anglois qui vinrent l'Automne assiegez Québec, que les Iroquois pour leur montrer qu'ils ne vouloient aucun accommodement avec nous l'avoient conduit dans la nouvelle York, & qu'il y étoit gardé sans qu'on lui eût fait aucun mal.

Monsieur de Frontenac envoya en même tems à Michilimakinak Louvigni Capitaine réformé, pour y relever la Durantaye, avec Perrot qui étoit chargé de presens & des paroles, qu'il adressoit à toutes les Nations d'enhaut, il devoit les dissuader de l'Alliance qu'il négocioit avec l'Iroquois & l'Anglois, qui étoit presque conclüe.

Louvigni étoit accompagné de cent quarante-trois François voyageurs & de six Sauvages; les François alloient chercher
la

la Pellerie qui leur appartenoit, qu'ils n'avoient pû emmener ici bas les années précédentes à cause de la guerre. D'Hosta Capitaine & la Gerneraye Lieutenant, aussi reformé, eurent ordre de les accompagner avec trente hommes jusques aux Calumets, à soixante lieuës de Montreal, afin de rapporter des nouvelles de leur passage, n'y ayant plus de risque au delà de ce détroit. Ils partirent de Montreal le vingt-deux Mai, & firent alte douze jours après à trois lieuës au dessous d'un endroit nommé les Chats, à l'abri d'une pointe qui avançoit fort au large dans la Riviere, d'où ils découvrirent deux canots d'Iroquois qui paroissoient au bout de la pointe.

Louvigni, & d'Hosta resolurent d'y envoyer trois canots de dix hommes chacun, & que soixante autres iroient par terre pour les prendre de tous côtez. D'Hosta & la Gerneraye s'embarquerent dans les canots, & Louvigni devoit conduire ceux qui alloient par terre. Les trois canots arriverent bien tôt où étoient les Iroquois, qui firent sur eux à bout portant une décharge de mousqueterie : il y eut d'abord quatre hommes de tuez, il n'en resta que deux qui ne furent pas blesez dans le canot de la Gerneraye, qui vouloit aborder le premier, ainsi ils furent obligez de re-

venir à l'endroit où ils avoient laissé les autres canots.

D'Hosta outré de sa retraite, & Louvigni au desespoir de la perte de ses gens, s'étant mis à la tête de cinquante ou soixante hommes, donnerent par terre tête baissée dans l'embuscade des Iroquois, qui après une première décharge, & ne pouvant ensuite soutenir le choc des François s'embarquerent avec précipitation, après avoir eû environ trente hommes de tuez, sans compter plusieurs blesez à mort, quatre prisonniers, deux hommes & deux femmes, dont l'un fut mené à Michilimakinak, qui fut mangé par les Hurons & Outaouaks, & l'autre fut conduit à Quebec où il fut donné à Auriouaé. D'Hosta revint à Montreal après le Combat, & Louvigni continua sa route.

L'on eut peu de temps après des nouvelles de l'expédition faite par Hortel qui commandoit le Parti des Trois Rivières; il étoit accompagné de trois de ses Fils, de vingt-quatre Sokokis, & de cinq Algonkins. Ils partirent des Trois Rivières le vingt-huit Janvier avec cinquante-deux hommes; après une marche assez longue & fort pénible au travers des bois, il arriva le vingt-sept Mars auprès d'un Village Anglois nommé Semenfals, qu'il avoit

resolu d'attaquer, il examina le terrain pour pouvoir faire trois détachemens. Le premier de douze personnes devoit s'attacher à un petit Fort de pieux à quatre bastions; le second de quinze qui devoit enlever une maison fortifiée, & lui avec le surplus devoit donner sur un autre où il y avoit une piece de canot. Ces trois Portes furent enlevées sans peine, ceux qui les défendirent furent tuez, & l'on fit cinquante quatre prisonniers, l'on brûla sept maisons dans lesquelles deux mille bêtes à corne perirent. Ce coup étant fait il se retira de peur de tomber entre les mains de deux cens Anglois de Pescadoïers qui venoient après lui, ils lui couperent chemin à la verité mais il les arrêta heureusement au passage d'un petit Pont fort étroit, où il en jeta par terre, en blessa dix, & mit le reste en fuite. Crevier Seigneur de saint François & un Sokoki y furent tuez, & le fils aîné d'Hertel fut blessé d'un coup de fusil dans la cuisse dont il fut estropié. Ce Commandant continua sa retraite le plus vite qu'il pût. Il rencontra encore des Découvreurs Anglois dont il en tua trois, & gagna un Village de Sauvages où il mit son fils qui étoit blessé. Il apprit que Portneuf étoit à Keskebaye, à deux journées de lui, dans l'attente de faire

une expedition qu'il n'avoit pû encore terminer , il le joignit avec trente six François & Sauvages. Celui-ci étoit parti de Quebec avec cinquante Abenaguis du Saut de la Chaudiere , qui en est à deux lieues ; ils furent pendant Février , Mars , Avril , & la moitié de Mai , à chasser dans les bois pour trouver dequoi subsister. Comme ils ne trouverent personne dans un Village d'Abenaguis qui étoient allez en guerre contre les Anglois , ils poussèrent plus bas dans la riviere de Kenebecqui , & rencontrèrent dans un autre Village ceux-ci qui étoient de retour , n'ayant tué que six Anglois. L'on assemble tous les Sauvages des environs & l'on se rendit le vingt trois Mai à Kerkebaye, qui est sur le bord de la Mer , il y avoit un grand Fort garni de munitions , avec huit pieces de canon , & quatre autres petits Forts assez proche.

Quatre Sauvages & deux François se mirent en ambuscade auprès du grand , d'où un Anglois qui en sortit au point du jour fut tué. Quand les Sauvages ont fait, Monsieur , des coups de cette nature , ils font ordinairement des cris de morts , les Anglois jugerent bien qu'il y en avoit auprès d'eux. Trente hommes sortirent sur le midi & vinrent droit où étoient nos gens ;

ceux-ci qui étoient cachez les laissant approcher à dix pas de leur Ambuscade firent feu tout à coup, se jettant sur eux l'épée & la hache d'arme à la main, & les poursuivirent si vivement qu'ils n'en rentretrent que quatre tous blesez. Nos gens s'engagerent cependant trop avant dans cette poursuite, parce qu'ils essayèrent le feu d'un des petits Forts, d'où ils tuèrent un Sauvage & blessèrent un François: l'on somma le soir le grand Fort de se rendre, ils répondirent que l'on s'y défendrait jusques à la mort.

L'intention de Mr de Frontenac n'étoit pas d'attaquer de Forts parce qu'il jugeoit bien que l'on y perdrait trop de monde, il vouloit que l'on s'attacha seulement à ruiner la campagne: mais comme les Sauvages ne se laissent pas gouverner si aisément, ils prennent souvent d'eux-même de nouvelles résolutions. D'un autre côté il n'étoit pas de l'honneur de Portneuf de revenir d'un Voyage si long & si pénible sans donner des preuves de la bonne opinion que l'on avoit conçûe de lui. Voyant que les environs de la campagne avoient été abandonnez sur l'avis qu'un soldat, disoit-il, avoit donné aux Anglois de son approche, il résolut de prendre à quelque prix que ce fut le grand Fort, dans lequel

tous les Anglois des petits Forts s'étoient retirés, on se logea la nuit du vingt-six au vingt-sept Juin, sur le bord de la Mer, à cinquante pas, où l'on fut couvert d'une terre fort escarpée qui mettoit à l'abri du canon & de la mousqueterie. Quoique nos François & nos Sauvages ignorassent la manière d'assiéger des Places, ils ne laisserent pas d'ouvrir la tranchée la nuit du vingt-huit, ayant trouvé heureusement dans ces petits Forts des outils à remuer la terre : ils poussèrent si vigoureusement leurs travaux que les Anglois demandèrent à capituler. Comme on vouloit le Fort, les munitions & les vivres, il ne leur fut accordé que cette nuit pour se déterminer. Ceux-ci qui se flatoient d'un prompt secours par Mer demandèrent cinq jours à se reconnoître : on leur refusa cette proposition, il se fit le lendemain matin grand feu de part & d'autre. Les ennemis jetterent force grenades qui ne firent pas grands effets, à la réserve d'un François qui eut le bras cassé d'un coup de canon, & d'un Sauvage qui eut la cuisse percée. Mais quand ils virent que l'on aprochoit de leurs Palissades une Machine pleine de matiere combustible dont ils ne pouvoient pas se garantir, ils aimerent mieux se rendre que de brûler tout vifs. La Garnison

& soixante & deux hommes sortirent ensuite qui furent conduits au Camp. Il parut sur ces entrefaites quatre Vaisseaux qui venoient à dessein de faire lever le Siege, mais n'apercevant plus de Pavillon Anglois ils revirerent de bord. L'on brûla ensuite le Fort avec les munitions, l'on encloua les canons & les Sauvages se reserverent la plupart des prisonniers. Le Commandant & deux Filles de son Lieutenant, qui avoit été tué, furent conduits à Quebec, où ils arriverent la veille de la saint Jean.

Il se fit encore un autre Parti en canot contre les Anglois. Beauvais & la Brosse Lieutenans, avec quatre François, allerent joindre les Sauvages du Saut, & de Lamontagne qui le composoit, à la tête desquels étoit le grand Anié : ils marcherent depuis le dix-huit Mai jusqu'au vingt-six sans faire aucune rencontre. Les Découvreurs qu'ils envoyerent le matin rapporterent qu'ils avoient entendu tirer un coup de fusil. L'on attaqua peu de temps après deux cabanes, dans lesquelles l'on enleva quatre personnes. Ces prisonniers leur donnerent avis que sur le chemin qu'ils tenoient pour aller au Fort Anglois qu'ils vouloient attaquer, ils rencontreroient le reste de leurs gens au nombre

de trente , avec leurs femmes & les enfans. Ils continuèrent leur route de ce côté-là , & furent chargez les premiers dans une Ambuscade que ces gens leur avoient dressé. Ils donnerent à la main & enleverent tout , après avoir tué quatre hommes d'eux & fait quarante-deux prisonniers , au nombre desquels il y avoit huit Angloises. Ils ne jugerent pas à propos de passer outre ayant appris qu'il y avoit sept cens Sauvages Loups à une journée & demie qui les attendoient , ils reprirent le chemin de Montreal ; ils sejournerent à la riviere du Saumon qui tombe dans le lac Champlain, où ils firent des canots. Comme ils faisoient les Prieres publiques le soir ils furent découverts par un Parti d'Algonkins & d'Abenaguis des Trois Rivières , qui alloient en guerre au même endroit d'où ils venoient. Ceux-ci pour ne pas manquer leur coup donnerent à l'improviste dessus à la pointe du jour, en tuèrent deux , blesserent deux François , six Sauvages , & deux Esclaves Angloises : cette méprise étoit d'autant plus fâcheuse que le grand Anié fut tué , ce fut une perte irréparable qui affligea sensiblement tout le Païs. Ces Algonkins & les Abenaguis étoient du parti d'Hertel , qui avoit fait l'expédition de Sementals. Cet incident

causa beaucoup de trouble, qui n'eût pas de suite par l'adresse que l'on eût de rallier les esprits.

Les Iroquois qui avoient été maltraitez par Louvigni se détacherent dans la suite pour en tirer vengeance, ils furent découverts à la Pointe ou Tremble de Montreal par Gallet Chirurgien, qui donna avis de leur marche à Collombet Lieutenant réformé. Le Choc fut vigoureux de part & d'autre, celui-ci perdit la vie avec douze hommes. Il y eut du côté des Iroquois vingt cinq de tuez, le reste fut mis en déroute.

Il y avoit peu de sureté dans les habitations qui sont vis-à-vis les Trois Rivières. Un Parti d'Iroquois enleva quinze ou seize personnes à la riviere Puante; on courut après ces Barbares, qui pour ne pas succomber aimerent mieux s'enfuir après avoir égorgé tous leurs prisonniers. Tout étoit donc en allarmes dans le fleuve depuis Quebec jusqu'à Montreal. Mr de Frontenac fit deux détachemens de Troupes pour la sureté des côtes du Sud, l'un étoit commandé par le Chevalier de Clermont Capitaine reformé, qui avoit la Croisiere, depuis Montreal jusques à Sorel; environ dix-huit lieues de pais: l'autre qui étoit commandé par la Mothe

devoit côtoyer les Trois Rivieres jusques à saint François ; dans le lac saint Pierre , & descendre au dessous.

Le Chevalier de Clermont arrivant à Forel aprit que cinq enfans qui gardoient les bestiaux aux environs du Fort venoient d'être enlevez par un Parti ennemi , il les suivit avec les meilleures troupes qu'il avoit , & quelques habitans qui se joignirent à lui : il les surprit , en tua un sur la place , delivra ces quatre enfans & mit le reste en fuite. On trouva quatre hommes de tuez du même parti , parmi lesquels étoit un Anglois , & un peu plus loin le cinquième enfant qui n'avoit pû les suivre.

L'on aprit quelque temps après d'assez mauvaises nouvelles de Lacadie. Le Chevalier Guillaume Phis general Anglois , partit de Baston pour prendre le Port Royal que les François y occupent. La Garnison qui n'étoit que de soixante à quatre-vingt hommes , dix-huit pieces de canon qui n'étoient pas en batterie , & les fortifications assez négligées , tout ce peu de force n'étoit , dis-je , pas capable de résister à sept cens hommes qui étoient embarquez sur sept Navires. Maneval qui commandoit ces quartiers crût qu'il étoit plus à propos d'accepter une Capitulation avantageuse que d'exposer son monde mal

à propos. Les Anglois ne tinrent pas leur parole, ils pillèrent les Eglises, on les fit passer à Balton avec Messieurs Petit & Trouves Missionnaires.

Les Habitans qui avoient signé la Capitulation se mirent sous la protection du Roi Guillaume: ils secoüerent dans la suite le joug à l'arrivée de Peraut qui vint pour y commander. Des Forbans Anglois y firent quelque temps après une décente, où ils brûlèrent les maisons & pendirent plusieurs François. Peraut qui voyoit arriver un bâtiment dans lequel il avoit beaucoup d'effets, le fit avancer pour une plus grande sûreté du côté de saint Jean, qui est vis-à-vis le Port Royal. Un Corsaire Anglois eut avis de ce Vaisseau qu'il enleva, mais Peraut qui étoit dedans avec Villebon Capitaine, gagnèrent terre. Le premier crût être bien en sûreté quand il n'aperçût plus d'Anglois, le sommeil l'accabla dans un bois, les Anglois le surprirent dans cet état, & lui firent souffrir toutes les indignitez imaginables, ils le remirent dans son bâtiment qu'un Flibustier François reprit.

Saint Jean qui fut sommé de signer la même Capitulation du Port Royal n'eût pas le même sort, car les Anglois y furent mal reçus, & se retirèrent avec perte.

Quelques foibles que fussent les Abenaguis de Lacadie dans tous les Partis qu'ils détachoiēt contre les Anglois, ils ne laisserent pas de porter le fer & le feu jusques aux portes de Baston, ayant toujours été maîtres de la campagne : & quand j'avancerois que quarante Abenaguis se battirent contre six cens Anglois qu'ils mirent en fuite après leur en avoir tué quantité, c'est un témoignage que je rends à ces Guerriers qui sont les plus redoutables ennemis de cette Nation.

Lors qu'ils furent la déroute des leurs, causée par mégarde à l'expédition de Beauvais par les Iroquois du Saut & de la Montagne, ils en furent sensiblement touchés, ils écrivirent une lettre à Mr de Frontenac sur ce sujet. *Souffrez mon Pere, lui manderent-ils, que je vous aille interrompre pour un moment, pour vous raconter mes peines, car à qui un Enfant peut il déclarer son cœur qu'à son Pere. Vous savez ce qui est arrivé à mon frere l'Iroquois qui prie, (c'est ainsi qu'ils appellent les Iroquois de la Montagne & du Saut,) il a pris pour ennemis mes parens, & quelques-uns même de ceux qui avoient peu de temps auparavant accompagné les François que vous avez envoyé contre les Anglois, il les tient encore comme Esclaves, voila ce*
qui

qui
gare
pris
que
sav
Per
pon
vor
ple
les
dre
si
on
est
ait
qu
sée
pre
ad
pr
pe
à
be
ce
ga
re
A
ce
G

qui fait ma peine. Je lui viens dire que regardant cet accident comme une pure méprise je n'en avois pas l'esprit mal fait, mais que j'esperois que s'en apercevant il l'a desavoueroit & me rendroit mes Parens. Mon Pere, ce Collier que l'on vous presente est pour vous prier de fortifier ma parole par votre voix, ou plutôt de tirer de votre cœur plein de sagesse des paroles plus efficaces que les miennes, pour le porter à nous les rendre, qui viendront demeurer ici avec nous si vous le trouvez bon. J'aprehende que si on refuse de nous le rendre mon Frere qui est à Lacadie ne se resente de cela, & n'en ait l'esprit mal fait, au lieu que je suis seur qu'il m'écontera, quelques méchantes pensées que cela lui ait donné, si on nous les prend.

Voici aussi, Monsieur, le Collier qu'ils adresserent aux Iroquois, mon Frere qui prie, car enfin c'est le nom dont nous t'appellons depuis que la priere & l'obeissance à Onontio notre Pere commun nous ont heureusement réunis, je vai te trouver par ce Collier pour te dire que ceux que tu garde encore comme Esclaves sont mes Parens, & pour te prier de me les rendre. Ne croi pas que j'aye l'esprit mal fait de ce qui leur est arrivé, c'est ainsi que la Guerre est faite, l'on se tue souvent sans

se connoître les uns & les autres, ce sont des malheurs qui accompagnent la Guerre & que l'on ne peut éviter; mais tu avrois l'esprit mal fait si après avoir pris pour ennemis tes Alliez, mes Parens, & les autres menez dans ton Village comme Esclaves, tu t'opiniâtrois à les garder lors que tu connois que tu as tort. Je mesure ton esprit sur le mien, si ce qui t'est arrivé m'étoit arrivé & que j'eusse pris pour ennemis tes Parens, je ne m'apercevrais pas plutôt de ma faute que je leur donnerois la liberté & te les rendrois. Ne croi pas, mon Frere, que je te trompe lors que je te dis qu'ils sont mes Parens, les François peuvent bien rendre témoignage comme quelques-uns de ceux que tu as tué ou pris, les ont accompagnez aussi-bien que nous lors que nous avons été contre les Anglois, & cela fort peu de jours avant que ce malheur arriva. Je ne te dis rien de la perte que tu as faite d'un de tes braves, c'est le grand Anié, quoi que je la ressenté extrêmement je suis occupé à le pleurer avec deux de mes braves que j'ai aussi perdus dans cette triste rencontre, mon Frere l'Iroquois qui prie. Pleurons les braves morts, sans que leur mort nous renverse l'esprit & separe nos cœurs, que la priere & l'amitié unissent depuis si long-temps.

Les Iroquois du Saut & de la Montagne

renvoyèrent les principaux Chefs & quelques femmes, & promirent de rendre les autres lors qu'ils les verroient tous disposez à se joindre à leurs freres qui sont ici établis au Saut de la chaudiere.

Je ne saurois passer sous silence l'intrepidité de Montorgueil Lieutenant, qui commandoit à Chedebouetou, petit Fort de Lacadie, où il y avoit quatorze hommes de Garnison. Quatre-vingt Anglois y vinrent faire une décente après la prise du Port Royal : ils le sommerent plusieurs fois de se rendre sans qu'ils en fissent beaucoup d'état. Ils l'attaquerent vigoureusement, ils ne furent pas moins repoussez, & furent même obligez de se retirer. Il se trouva malheureusement de la poudre mouillée dans un vieux Magasin qui étoit détaché du Fort, ils en firent des Fusées, par le moyen desquelles ils mirent le feu à un des endroits du bâtiment qui étoit couvert de paille. Montorgueil voyant qu'il n'y avoit pas de salut pour sa Garnison & pour sa personne, leur dit encore, avec assez de fierté, que les cendres de ses murailles lui serviroient plutôt de tombeau s'ils ne Capituloient eux-même, plus pour sa gloire que pour la leur, & que s'ils vouloient avoir le plaisir de le voir triompher ce seroit lors qu'ils le verroient sortir

des ruïnes de son Fort avec sa petite garnison, & un Religieux de Nazareth qui lui servoit de Missionnaire, tambour battant, balle en bouche, méche allumée, armes & bagage, & qu'il vouloit être conduit à Plaisance en l'Isle de Terre Neuve. Il n'en fut pas plutôt sorti qu'il fut entierement consommé.

Les derniers mouvemens que les Anglois firent dans Lacadie se terminerent à l'Isle Percée : ce lieu qui est à l'entrée du fleuve de saint Laurent est le rendez-vous de plusieurs Navires qui y viennent faire la pêche de la moruë. Des Forbans y enleverent six Navires, brûlerent une maison des Recolets, en pillerent l'Eglise où ils firent plusieurs infamies. C'est assez le caractere de l'Heretique de s'attacher préferablement à tout ce qu'il y a de plus Saint dans notre Religion.

Monsieur de Frontenac qui prévoyoit toutes les démarches de nos ennemis ne négligea pas de pourvoir à la sureté de Quebec, il en fit rétablir les Fortifications & régla les Compagnies des Bourgeois pour la garde de la Ville. Après avoir mis bon ordre à la Capitale d'un si vaste pais, il monta à Montreal le vingt deux Juillet avec Mr de Champigni.

Montreal étoit comme le centre de tous

les
l'o
les
l'e
de
tin
qu
lig
da
ce
To
tir
Ti
ve
Sa
no
M
ca
ou
ri
un
ne
d
C
à
ré
h
h

les mouvemens de guerre qui se faisoient, l'on y avoit continuellement des allarmes, les Iroquois que l'on avoit épargnez à l'expédition de Corlard n'en étoient pas devenus plus amis des François, l'on se tint aussi sur la défensive. La Chassaigne qui commandoit à la Chine écrivit en diligence à Mr de Frontenac qu'il paroïssoit dans le lac saint Louïs, à deux lieuës delà, cent canots Sauvages qui descendoient. Tous les Habitans de la campagne se retirèrent au signal du canon de l'Isle. De Tilli rassura aussi tôt les esprits par la nouvelle qu'il rapporta que c'étoit cinq cens Sauvages de différentes Nations qui venoient de Michilimakinak en traite à Montreal, il étoit acompagné dans son canot de quatre principaux Chefs Outaouaks & Hurons. Le reste des canots arriverent le lendemain.

Une aventure singuliere qui arriva à une jeune Fille de qualité dans le gouvernement de Montreal ne sera pas ici hors de sa place.

Mademoiselle Marie - Anne de saint Ours, Fille de Mr de saint Ours, Oncle à la mode de Bretagne de Madame la Maréchalle de Talard, commandant de vingt-huit compagnies de la Marine, âgée de huit à neuf ans, étant allée avec de jeunes

enfans à l'Isle de saint Ours, à une demie lieuë de le terre de saint Ours, chercher des noisettes & des écrevisses. Un parti d'Iroquois vint fondre tout à coup c'an cette Seigneurie, où ils brûlerent des maisons. L'incendie fit connoître à ces enfans que les Iroquois étoient à la côte, ils se rembarquerent aussi-tôt : comme ils coupoient droit sur le Fort en plein canal les Iroquois tirerent sur eux, ce qui les obligea de se cacher dans le fond du canot & de le laisser aller à la dérive, mais cette petite Damaïsselle se desabilla bien vite pour se jeter à l'eau, se flâtant que nageant extrêmement bien l'on pourroit venir à son secours. Ces enfans se mirent à pleurer quand ils la virent se deshabiller par l'aprehension qu'elle ne se noya ; elle eut la précaution de se glisser le long du canot du côté de l'Isle pour n'être pas aperçûë des Iroquois ; le canot dériroit insensiblement sans être gouverné. L'on fit dans ce moment une sortie du Fort pour aller après le canot, & les Iroquois se trouverent obligez de rentrer dans le bois.

A mesure que la belle Marie-Anne de saint Ours aprochoit de terre l'on crût que c'étoit un chien de la maison nommé l'écueil qui étoit un fort joli barbet, mais à la suite des Factionnaires aperçurent du

haut des bastions une personne qui nageoit , un Officier s'embarqua pour aller au devant. L'on ne fut jamais plus surpris de voir cet enfant qui nageoit de tout son cœur : quand il falut la prendre ce fut l'embaras , car ces canots qui sont d'écorce de bouleau , épais d'un écu , avec de petites varangues plates , qui sont extrêmement volages , & pour peu que l'on penche plus d'un côté que d'autre on les fait tourner. En éfet , un soldat empressé de la prendre en dedans par le bras tomba lui-même à l'eau , la jeune personne fit aussi-tôt le plongeon & passa sous le canot , l'on jetta un aviron au soldat qui ne savoit pas autrement nager : Enfin l'on saisit le nouveau poisson par les cheveux. Elle ne fut pas du tout déconcerzée , quoi qu'elle eut nagé un quart de lieuë & qu'elle eût dû être effrayée des coups de fusil que l'on avoit tiré sur elle. C'étoit qui la questionneroit étant arrivée à terre , & elle ne songeoit plus au danger qu'elle avoit encouru , mais fort inquiète des enfans qu'elle avoit laissez dans le canot , le détachement qui avoit favorisé le décente à terre les ramena , & chacun fit le recit du petit voiage qu'ils avoient fait dans cetteisle.

Cette Damoiselle s'est mariée dans la suite à Mr de Mine Gentilhomme Pro-

vençal, Lieutenant de Vaisseau, qui a été tué à Gibraltar, & elle est presentement ma belle sœur.

Monsieur de Frontenac devoit être content de la négociation de Louvigni & de Perrot qui avoient calmé les Nations Alliées, c'étoit le seul moyen pour rallier ces esprits chancelans qui ne savoient auparavant quelles mesures prendre pour se mettre à l'abri de leurs ennemis. Monsieur de Frontenac tint conseil, où se trouva tout ce qu'il y avoit de Considerables tant de la part des François que de celle des Allies. La Harangue de l'*Ontaonak* ne roula presque que sur le Commerce : ils demanderent aussi l'explication de la Hache que Perrot avoit attachée à leur cabane, on différa de répondre à cet article.

Le Baron Chef des Hurons de Michilimakinak fut un peu-plus politique, il dit qu'il n'étoit descendu que pour voir son Pere, écouter sa voix, & exécuter ses volontez, qu'il avoit besoin de poudre & de plomb, mais qu'il ne demandoit rien à son Pere ; il presenta trois Colliers. Il exhortoit par le premier à faire la guerre à l'Iroquois aussi bien qu'à l'Anglois. Il disoit qu'il craignoit que son Pere & lui ne mourussent si cette guerre ne se faisoit, mais que quelque chose qui arriva il falloit

mourir ensemble dans le même lieu.

Par le second il le remercioit de les avoir autrefois attirés à Michilimakinak, où ils étoient en sûreté.

Il le prioit par le troisième d'avoir quelque égard pour ses camades les Outaouaks, & de leur faire bon marché.

Ouaboutchit Chef des Nepisiriniens, qui sont de Nation Algonkine, dit que suivant les ordres qu'il avoit reçus de son Pere il avoit été à l'attaque de Corlard, il s'y distingua beaucoup, où ils avoient épargné les Aniez, qui cependant étoient venus les tuer jusques aux portes de Montreal, qu'ensuite montant à Michilimakinak il avoit aussi reçu ordre de ne pas attaquer les Iroquois qu'ils n'eussent commencé les premiers, qu'il croyoit par là que son Pere vouloit faire la Paix avec eux, & qu'il lui demandoit sa volonté.

La traite des Pelleteries se fit le lendemain; comme elle commençoit la Plaque Iroquois du Saut qui venoit de la découverte du quartier des Anglois, arriva à un quart de lieuë où étoient campez les Outaouaks, faisant plusieurs cris de mort: ceux-ci abandonnerent leurs Pelleteries, prirent les armes & allerent au devant. Cette terreur panique fut bien-tôt passée, la Plaque leur aprit qu'il avoit vû sur le

bord du lac du saint Sacrement une grosse armée ennemie qui faisoit des canots, qu'il les avoit suivis quelques jours pour tâcher de faire un prisonnier, qu'il lui avoit été impossible, s'étant contenté de porter à une de leurs cabanes trois casse-têtes, par lesquels ils leur marquoient qu'ils étoient découverts, les défiant de venir à Montreal. Ces casse-têtes sont des bâtons qui ont la figure de coutelets, sur lesquels ils font des figures qui font connoître la personne qui commande le Parti, cet avis servit à faire séjourner plus long-temps les Outaouaks. On leur fit un Festin solennel, composé de deux Bœufs, six gros Dogues, & de Pruneaux, le tout mêlé ensemble. On leur donna deux barriques de vin & du tabac pour fumer. Les Chiens sont l'essentiel de ces sortes de Festins, qui parmi les Sauvages sont le symbole de la guerre, & ils ne manquent jamais d'en manger pour lors.

Monsieur de Frontenac leur dit qu'il ne doutoit nullement de leur obéissance, & qu'il lui étoit inutile d'en exiger de nouvelles preuves, qu'il leur expliqueroit à cœur ouvert ses sentimens lors qu'ils seroient prêts de s'en retourner à leur pays. Qu'à l'égard de la guerre contre les Iroquois qu'ils sembloient tant souhaiter il

prétendoit la leur faire sans relâche jusqu'à ce qu'ils vinssent eux même lui demander la Paix avec soumission; que si elle se concludoit ils y seroient compris, n'étant pas moins les enfans que les François. Je vous remets, leur dit-il, presentement la Hache à la main que je vous ai fait donner par Perrot, qui la tenuë suspenduë chez vous, & je ne doute pas que vous ne sachiez vous en servir dans cette conjoncture: voyez si vous voulez aller au devant de cette armée, où si nous l'attendrons de pied ferme. Comme on ne fait jamais de mouvemens d'éclat de guerre parmi les Sauvages que l'on n'en soit venu auparavant à des marques assurées, Monsieur de Frontenac commença la Chanson de guerre la Hache à la main, les principaux Chefs des François se joignant à lui avec de pareilles armes, la chanterent ensemble.

Les Iroquois du Saut & de la Montagne, les Hurons & les Nepisiriniens, donnerent encore le branle: l'on eut dit, Monsieur, que ces Acteurs étoient des possédez par les gestes & les contorsions qu'ils faisoient.

Les Sallagouez, où les cris & les hurlemens que Mr de Frontenac étoit obligé de faire pour se conformer à leur maniere,

augmentoit encore la fureur bachique; L'on fit ensuite le Festin de guerre, qui fut plutôt un pillage qu'un repas.

Le Chevalier de Clermont quitta sa Croisiere, & eut ordre de côtoyer depuis Forel jusques dans le lac Champlain, qui est le chemin que les ennemis devoient tenir pour faire une décente en ce pais. Il découvrit dans ce lac quantité de feux, & entendit tirer des coups de fusil, il en approcha la nuit & il vit passer huit canots, dans chacun desquels il y avoit dix huit à vingt hommes qui gagnoient une Isle au dessous de l'endroit où ils s'étoient mis en ambuscade: il revint sur ses pas pour n'être pas envelopé du reste de cette armée, il les observa encore une lieuë plus bas pendant deux jours; enfin comme il craignoit d'être attaqué il envoya deux de ses canots sauter le rapide Chamblé & resta pour être seur de toutes choses, il se tint au milieu de la riviere pour les attirer. Deux canots Iroquois lui donnerent chasse, qui ne pûrent le joindre. Il retrouva ses gens au bas du rapide, & gagna avec eux par terre Chamblé, d'où il dépêcha Labruere à Monsieur de Fontenac. L'on ne douta plus que les Iroquois ne vinssent attaquer Montreal, l'on tira quatre coups de canon pour faire revenir les troupes qui

qui avoient facilité la recolte des habitans dans toutes les campagnes voisines.

Il exhorta les Sauvages de se mettre de la partie , tous les guerriers l'accompagnerent , & l'on trouva douze cens hommes à la revûe qui se fit le premier Septembre. Quelques Iroquois du Saut demanderent deux jours après un éclaircissement sur quelque soupçon qu'ils avoient de la fidelité de tous ces Outaouaks.

Loüis Ateriata pria les Chefs des autres Nations de se trouver chez Mr. de Frontenac. Lorsqu'ils furent assemblez il prit la parole , il presenta d'abord divers Colliers & exhorta tout le monde à lui ouvrir son cœur & à ne lui rien cacher de ce qui s'étoit passé de plus secret , il dit aux Outaouaks qu'il savoit toute leur négociation avec nos ennemis , qu'il en avoit été instruit par eux-mêmes. Qu'ils disent donc s'ils étoient veritablement freres des François , par quelle raison ils avoient voulu faire alliance avec l'Iroquois sans leur participation.

Manitouchagan qui avoit été avec la Petite Racine chef de cette ambassade aux Tsnonntouïans , répondit qu'il étoit vrai qu'ils avoient rendu des Esclaves Iroquois & même promis d'en rendre encore d'autres ; qu'on les avoit obligez de faire la

guerre , de la cesser & de la recommencer sans qu'ils en fussent la raison , qu'ils n'avoient rien compris à cette conduite , & que craignant que ceux qui n'avoient pû se défendre eux-mêmes ne les laissent accabler sans les secourir , ils avoient été contraints de songer à leur sûreté & de prévenir leur perte par un accommodement.

Que cette négociation n'avoit pas été achevée que la Petite Racine étoit mort aux Tsonnontouans , que les autres Envoyez étoient à Michilimakinak & qu'ils n'avoient plus pensé à mettre la dernière main à cette affaire dès qu'ils avoient reçu les ordres de leur Pere , par la bouche de Perrot, qu'ils étoient descendus exprés pour savoir ses sentimens , & qu'ils ne feroient pas plutôt en leur pais qu'ils exécuteroient tout ce qu'il leur ordonneroit.

Le Baron Chef des Hurons dit que sa Nation n'avoit eû aucune part dans cette affaire , que dès qu'il avoit scû que son Pere vouloit faire la guerre à l'Iroquois , il avoit envoyé contr'eux une partie de sa jeunesse , & qu'il étoit descendu avec l'autre pour le voir.

Louïs Ateriata ne laissa pas de faire plaisir à Mr. de Frontenac , de lui avoir suscité un moyen de s'éclaircir avec les

Out
cha
que
men
leur
des
ma
auf
ce
les
ope
voi
me
rie
qu
tou
un
Fo
son
ble
éto
l'e
au
fic
gl
un
re
le
ils
a

Outaouaks, qui avoient eü un grand penchant pour se racommoder avec les Iroquois. Ce General leur promit de les mener contre leurs ennemis aussi-tôt que leurs découvreurs lui en auroient aporté des nouvelles : ceux-ci s'acquiterent assez mal de leur commission, n'ayant pas été aussi loin qu'ils devoient ; cette négligence nuisit beaucoup aux affaires. En éfet, les Iroquois étant cachez dans un bois oposé à l'endroit où ces découvreurs avoient été, examinoint tous les mouvemens que nôtre armée faisoit dans la prairie de la Madeleine : Quand ils virent qu'elle avoit repassé le fleuve pour retourner à Montreal, ils vinrent fondre à un quart de lieuë de là, du côté de la Fourche, où tous les habitans & la garnison du Fort étoient occupez à couper les bleds ; & comme tous les Moissonneurs étoient écartez les uns des autres, contre l'ordre qu'ils en avoient reçu, & n'avoient auprès d'eux aucunes armes à feu, l'Officier même qui commandoit ayant négligé de poser des Sentinelles & d'avoir un Corps de-garde, les Iroquois trouverent beaucoup plus de facilité à faire leur coup. Ce fut donc un grand desordre, ils brûlerent les maisons, mirent le feu aux Recolets, enleverent vingt cinq per-

sonnes, dont ils en brûlerent onze à leur retour, tuèrent dix soldats, firent un massacre de bestiaux & se retirèrent devant que l'on pût repasser de Montreal. Il faut connoître le país du Canada pour condamner les démarches d'un General quand il fait quelque chose mal à propos : tout ce país n'est que bois, où il est entrecoupé de rivieres, de lacs, qui sont pour ainsi dire des Mers, il n'y a donc pas de chemin frayé & les pistes sont toujours fort incertains à suivre. L'on tint après cette faillie un Conseil le quatrième Septembre avec les Outaouaks qui pressoient fort leur départ. Ils eurent lieu d'être contents de l'acueil que leur fit Mr. de Frontenac & du bon marché qu'on leur fit dans la traite de leurs Pellereries, ce qu'ils ne pratiquoient pas dans leur país quand les François avoient besoin de vivres. Il leur donna de nouveau des haches qui sont encore un simbole de la guerre, lorsque Perrot en eut attaché une à leurs cabanes il l'avoit fait par son ordre, parce qu'il croyoit que c'étoit leur donner la vie que de les engager à faire la guerre aux Iroquois.

Les Hurons qui parurent avoir beaucoup d'attache aux interêts des François, reçurent en partant toutes les marques d'estime qu'ils pouvoient souhaiter. Mr de

Frontenac les assura qu'il ne les abandonneroit jamais, leur promettant de ne pas quitter la hache qu'il n'eut réduit les Iroquois à lui demander la Paix dans laquelle ils seroient compris. Que pour ce qui regarde les Anglois qui avoient été les premiers mobiles des troubles, il s'étoit à la verité attaché à porter le fer & le feu chez eux plutôt que chez les Iroquois, que le grand Anié avoit épargné à sa destruction de Corlard, parce qu'Aurionuac qui avoit fait savoir son retour de France aux cinq Nations, avoit crû qu'ils seroient rentrez dans le devoir & seroient venus demander la Paix à Monsieur de Frontenac, mais qu'il n'avoit plus de mesures à garder avec eux.

Monsieur de Frontenac avoit toujours ménagé l'esprit d'Aurionuac, qu'il estimoit beaucoup pour la probité qu'il trouvoit en lui. Voyant d'un côté le peu d'empressement que témoignoit ceux de sa Nation pour le revoir, & de l'autre l'attache qu'ils avoient pour lui, il ne laissa pas de lui laisser une pleine liberté de prendre son parti. La conversation qu'ils eurent ensemble merite vôtres attention. Ecoute moi bien, mon fils Aurionuac, lui dit-il, je ne peux m'empêcher de te parler en Pere en te découvrant mon cœur,

& te dire que je ne connois rien dans les coutumes de ta Nation qui avoit autrefois un veritable esprit d'homme , & qui se laisse aller à present aux legeretez des petits enfans.

J'ai fait ce que j'ai crû devoir faire en les avertissant que je t'avois ressuscité , & que tu étois ici avec moi vivant , que je te conservois chèrement , & qu'ils te pouvoient venir trouver pour te rammener chez toi s'ils avoient quelque peu de souvenir de ta personne. Tu vois la consideration qu'ils ont pour toi , ou plutôt le mépris qu'ils en font.

Tes gens ne se souviennent pas de l'amitié que j'ai toujours eû pour eux , je les ai adoptez , & que pendant que j'ai été maître de ce pais , j'ai fermé la porte de la guerre , & je l'ai ouverte à la Paix. Le tonnerre n'a jamais étonné aucun de leurs enfans , les femmes ont été au bois sans crainte , j'ai arrêté tous les orages qui les auroit pû incommoder , il n'y eut aucun sang répandu , ni charogne qui ayent empuanti leurs deserts.

Ils ont bien-tôt oublié un Chef si vaillant que toi , qu'ils sembloient tant regretter, ils ne reconnoissent guere celui qui vient de si loin pour leur rammener.

Ils devroient craindre si je les avois

trahis : ils me connoissent , si je ne l'ai pas fait quand je l'aurois pû faire , pensent-ils que je veuille commencer , ou que jé sois capable de trahison.

Si les Chefs des Nations étoient venus on auroit racommodé les mauvaises affaires , on auroit pû essuyer le sang de part & d'autre , & raplanir la terre qui est pleine de butes & de rochers.

Tu es un homme , je le sçais , je sçais que ton cœur est ennemi de l'ingratitude , tu as de l'esprit , tu peux connoître par consequent ce qu'on dit de toi , tu me cache ta pensée si tu ne m'avoüe que celui qui t'a donné la vie a raison. Il te renvoye ceux que j'ai envoyez pour les avertir avec deux enfans. Quoi ! croient-ils que tu n'est pas ce que tu étois ayant qu'ils t'ayent égaré ; ne leur peux-tu pas témoigner que tu étois considerable dans ce temps-là , & que tu ne le dois pas être moins. Si l'Onnontaguez ne s'est pas voulu interesser pour te venir voir , le Gaignouin ne le devoit-il pas faire ?

Je t'ai tiré du tombeau , & quand j'ai scû les malheurs qui ont desolé le Tsonnontouan & qui t'ont ôté la liberté , tu fais ce que j'ai fait pour toi & pour tes gens , j'ai été cause que celui qui t'a tué & qui n'est plus ici s'est laissé tuer sans se

venger. Sur ce que j'ai représenté au grand *Onontio* * en France que vous avez été trahi, il est ennemi de la trahison.

Je m'imaginois que toutes les Nations reconnoïtroient à qui mieux mieux un Pere qui venoit à leur secours, & qui s'étoit allé reposer en son premier país voyant tous ses enfans en paix. J'attendois une grande reconnoissance de tous les Villages pour le remerciement de la vie que j'aurois recouvré à Aurionaé, homme si considerable parmi eux.

J'ai pleuré aprenant ton malheur, j'ai pleuré la desolation de Tsonnontouan, je l'ai crû devoir faire car vous m'avez autrefois trop aimé pour n'avoir pas les tendresses que j'ai dû avoir pour les veritables enfans que j'ai adopté le premier; c'est ce qui m'a obligé de te faire rendre la vie qu'on t'auroit ôtée, & tu es vivant.

Mes predecesseurs avoient adopté les Outaouaks & leurs Aïteux avant que j'arrivasse, mais c'est moi-même qui vous ai nommé les enfans d'*Onontio*, unissant votre cabane à la mienne.

Si vous avez été trahi pendant mon absence vous ne l'avez jamais été en ma personne, prenez-vous à l'Anglois qui a voulu diviser les esprits & renverser la

* Le Roi.

terre, qui depuis a été ensanglantée de votre sang, de celui des François, & autres qui étoient vos freres, c'est ce qui m'a obligé de me venger moi-même en vengeance mes enfans par Corlard * qui a été brûlée, il ne tenoit qu'à moi de faire tomber ma jeunesse sur Anié, on ne lui auroit pas résisté, mais j'ai toujours eû un cœur de Pere, & bien loin de faire du mal j'ai commandé que si on en trouvoit on ne leur dit mot; mes ordres ont été executés.

Tes gens n'aiment guere ton prompt retour, puisque une Ambassade de fous qui est arrivée chez eux les a retenus si long-temps, & les a empêchez pendant tout un Hiver de te venir voir, quoi qu'ils ne fussent ici. Si Teganisorens, Tegaronais, ou quelques autres Considerables étoient venus ils auroient fait leur devoir, & j'aurois connu la consideration qu'ils ont pour toi.

Je connois le mauvais cœur de ta Nation, si elle avoit eû bon dessein de raccommoder les mauvaises affaires elle auroit envoyé des Chefs qui auroient conclu une bonne Paix avec toi, qu'il regarde comme leur grand Chef, ils croyent être le dominateur de la terre. Tu le sais, Auriouagé, si je perds à la guerre j'en puis

* Ville de la Nouvelle York.

recouvrir tant que je voudrai, tu n'as vu que l'ombre du François en France, juge ce qu'il est & ce qu'il peut.

Qu'ils croient que le Fort Frontenac m'est inutile, si j'ai fait la guerre je ne l'ai fait faire que pour les aller voir en Pere & non en ennemi, je ne leur ferai pas la guerre s'ils ne me l'a font, je ne les tuërai pas le premier, mais si je l'entreprends je ferai des Forts au milieu de leur pais, les forces me viendront de France quand je le demanderai, qu'ils prennent garde d'allumer le feu de la guerre, il leur sera peut-être bien difficile de l'éteindre, qu'ils n'animent pas trop le grand *Onontio*, * je l'ai apaisé.

Quand j'ai fait renaître *Aurionné* j'ai prétendu faire renaître un véritable Fils, qui est un cœur de Fils pour moi, afin que tu eusse en moi un Pere qui fut tout à toi; & si ta Nation a si peu de consideration pour toi, sache que je veux que tu sois considéré de toute celle des François.

Dis-moi un peu pourquoi tes gens ont-ils en secret des pourparler avec *Foutaouak*, croient ils que j'en sois jaloux, j'aime leur union & c'est ce que je souhaite; mais s'ils font la paix entr'eux sans que j'y sois appelé, qu'ils ne viennent pas

* Le Roi.

parler à l'avenir des differens qu'ils pourroient avoir ensemble.

Tu fais ce que j'ai fait pour ta Nation & pour tes Alliez, les Nations d'enhaut ne vous ont jamais tué depuis la Paix pendant que j'ai gouverné, quoique votre jeunesse égarée leur aye enlevé des Villages entiers, je les ai empêchez de se venger quand vous m'êtes venu parler.

Tu crois que je croirois ta Nation mes veritables enfans, & tes gens semblent ne me plus vouloir pour pere. N'auroient-ils pas été défaits, & y en auroit-il un si des ce temps je m'étois joint à mes autres enfans.

J'ai de l'esprit, & si Theganifforens ne craint rien, ouvre-moi ton cœur, je suis indigné du mépris que tes gens ont pour toi & pour moi.

Rien n'étoit plus touchant, Monsieur, que cet entretien, & la maniere avec laquelle Aurouaé reçût ce que Monsieur de Frontenac lui dit, fit bien juger dans la suite qu'il abandonnoit sa Nation, pour n'être plus qu'un même cœur & un même esprit avec lui.

Je reviens aux Outaouaks qui étoient venus faire la traite à Montreal, ils s'en retournerent chez eux après tous les éclairciffemens que l'on avoit jugé à propos d'a-

voir sur leur soupçon que l'on avoit eû de leur fidelité.

Quatre jours après leur départ on aprit la mort de Desmarais Capitaine réformé, qui commandoit le Fort de Châteauguai, Trois Iroquois qui l'avoient trouvé un peu à l'écart lui cassèrent la tête à coups de hache, & comme ils n'eurent pas le temps de lui enlever la chevelure ils lui arrachèrent trois doigts de la main; ce leur est toujours un trophée de gloire, car pourvû qu'ils puissent apporter chez eux quelques preuves de leur expédition, cela suffit pour être estimé.

Le Chevalier de la Mothe Capitaine réformé eut peu de temps après un sort aussi fatal au lac saint Pierre. En éfet, étant à la tête de trente-quatre hommes il surprit des Iroquois dans leur cabane sur qui il fit faire une vigoureuse décharge de mousqueterie: ceux qui en échaperent gagnèrent bien vite deux cabanes que l'on n'avoit pas découvertes, ils se rallierent ensuite & donnerent tête baissée sur les François qui n'avoient pas observé d'ordre dans leur attaque, dont il ne se sauva que la moitié: la Mothe fut tué & on ne pût savoir ce que devint Murat Lieutenant.

Monsieur de Frontenac étoit toujours fort en peine du Chevalier d'O qui n'étoit

toit pas revenu de sa negociation , il envoya au Fort de Frontenac Manter & Perrigni , saint Pierre & Montesson , avec les deux Fils de la Valliere Capitaine de ses gardes , accompagné de trente hommes , pour faire quelques Prisonniers par lesquels on pût aprendre de ses nouvelles & les desseins des Iroquois. Sur ces entrefaites le Major de Quebec dépêcha un canot à Mr de Frontenac pour lui donner avis de l'arrivée d'un Chef Abenagui qui venoit exprés de Lacadie. Je viens incessamment , dit ce Chef au Major , pour t'avertir que j'ai appris par une Angloise considerable que nous avons prise près de Pesa-doüet , que trente Vaisseaux , dont il y en a trois fort grands , partent pour venir prendre Quebec ; que ces Vaisseaux sont de Baston & de quatre Villes considerables , que les Anglois se vantent qu'ils le prendront aussi facilement qu'ils ont pris le Port Royal. Aussi-tôt que les Chefs & les plus Considerables de notre Nation ont appris cette nouvelle ils ont jugé qu'il falloit avertir incessamment le grand Capitaine de Quebec. J'ai été douze jours à venir , ainsi il doit y avoir six semaines depuis le départ de ces Vaisseaux.

Ce Chef reclama aussi les Abenaguis que les Iroquois du Saut & de la Mon-

tagne avoient enlevé dans l'attaque de Beauvais. Il témoigna encore que les principaux Chefs de la Nation ne pouvoient pas descendre cette Automne pour lui venir parler comme ils l'avoient promis, parce qu'ils étoient actuellement en guerre, qu'ils tâcheroient d'envoyer quelqu'un sur la fin de l'Hiver prochain, & qu'ils avoient résolu de faire après Noël une irruption sur les Anglois.

La nouvelle de cette Armée fut confirmée par Cannanville, qui l'avoit aperçue à Tadoussac. Monsieur de Frontenac ne balança pas de partir aussi tôt de Montreal, il en reçut encore à quinze lieues la confirmation, ce qui l'obligea de dépêcher Ramezai au Chevalier de Calliers, afin qu'il fit descendre les Troupes & une partie des habitans.

L'arrivée de Mr de Frontenac à Quebec fit un bon effet, & quoi qu'il ne pût amener d'abord que trois cens hommes avec lui, les habitans qui naturellement sont guerriers crurent être à l'abri de tout incident quand ils eurent leur General. Le Major ne laissa pas en son absence de pourvoir à la sûreté de la Place, ayant fait rachever les Fortifications. Descherac Capitaine, qui se trouvant à Quebec par ordre de Mr de Frontenac, servit beaucoup dans cette conjoncture.

Le beau fleuve de saint Laurent forme un grand canal devant Quebec, qui a une lieue de large de la côte du Nord à celle du Sud. La côte de Beaupré qui est celle du Nord est séparée de Beauport par le Saut de Montmorenci, dont la chute fait une des plus belles Nappes du monde. Entre Beauport & Quebec il y a une petite riviere que l'on passe à quai de basse Mer. La pointe de l'eau fameuse par un rocher de Diamans fait celle du Sud. Quebec est placé vis-à-vis cette pointe, où un peu au dessus, il est divisé en haute & basse Ville, qui n'ont communication ensemble que par un chemin fort escarpé. L'enceinte de la haute Ville étoit bien palissadée, & les endroits ouverts où il n'y avoit pas de portes étoient barricadées de poutres & de barriques pleines de terre. Le chemin de la haute & la basse Ville étoit coupé par trois differens retranchemens de barriques & de sacs à terre. L'on dressa des batteries de part & d'autre. L'on se fondoit cependant plus sur la resolution que l'on avoit de se bien défendre que sur la bonté des Fortifications. L'on vit donc paroître à la pointe du jour cette flotte le dix sept Octobre.

Une Chaloupe portant à l'avant Pavillon blanc, partit sur les dix heures de l'Amiral, & vint à terre.

Quatre canots de la Ville allèrent au devant, portant le Pavillon de même, c'étoit l'Envoyé du General Phips, accompagné d'un Trompette, qui venoit sommer Quebec. On le fit passer seul dans un de ces canots, on lui banda les yeux, & il fut conduit au Fort. Il se trouva en arrivant dans la chambre de Mr de Frontenac extrêmement fatigué d'avoir excaladé les barricades. Après qu'il se fut un peu remis il lui presenta la Lettre de son General qui étoit écrite en ces termes.

Sieur Guillaume Phips Chevalier, & Commandant general en Chef sur toutes les forces de leur Majesté de la Nouvelle Angleterre par Mer & par terre. Au Comte de Frontenac Lieutenant general & Gouverneur pour le Roi de France en Canada, ou en son absence à son Député, ou à celui qui commande en chef à Quebec.

Les Guerres entre les deux Couronnes d'Angleterre & de France ne sont pas seulement un motif, mais la destruction faite par les François & Sauvages sous votre commandement, & encouragement sur les personnes & biens des Sujets de leur Majesté de la Nouvelle Angleterre, sans aucune provocation de leur côté les a obligés à faire cette expedition pour leur propre sûreté & satisfaction.

Co
qui e
Sava
fon
ment
les a
stian.
fon
ci-de
lier,
trés-
Ma.
se, F
& r
Gou
la N
avez
être
nitio
prom
semb
nes
C
don
feta
Suj
fuis
Die
mes
qui.

& Maximes des Iroquois. 119

Comme aussi les barbaries & cruantez qui ont été exercées par les François & Sauvages pourroit par cette presente occasion nous engager à nous revenger severement, cependant étant desirieux d'éviter les actions inhumaines & contre le Christianisme, comme aussi pour prévenir l'effusion de sang autant qu'il se pourra, moi ci-dessus Sieur Guillaume Phips Chevalier, par ces presentes & au nom de leurs très-excellentes Majestez Guillaume & Marie, Roi & Reine d'Angleterre, Ecosse, France & Irlande, défenseur de la Foi, & par ordre de leurs susdites Majestez, Gouverneur de Massacuset, Colonie dans la Nouvelle Angleterre, demande que vous ayez à rendre vos Forts & Châteaux sans être démolis, comme aussi toutes les Munitions sans être touchez, comme aussi une prompte delivrance de tous les Captifs ensemble, avec la delivrance de vos personnes & biens à ma disposition.

Ce que faisant vous pouvez esperer pardon de moi comme un Chrétien, ainsi qu'il fera jugé à propos pour le service de leurs Sujets. Ce que si vous refusez de faire je suis venu pourvû & resolu, avec l'aide de Dieu dans lequel je me fie, par force d'armes, de revancher tous les torts & injures qui nous ont été faites, & de vous rendre

sous la sujétion de la Couronne d'Angleterre, & lors que trop tard vous le voudrez faire, vous faire regretter de n'avoir pas plutôt accepté la faveur que l'on vous a offerte.

Votre réponse positive dans une heure renduë par votre Trompette, avec le retour du mien est ce que je vous demande, sur le peril qu'il pourra s'en suivre. Signé Guillaume Phips.

Après que la Lecture de cette Lettre fut faite l'Anglois tira une Montre de sa poche qu'il presenta à Mr de Frontenac, & lui dit qu'il lui donnoit une heure à se déterminer. Notre General répondit à cet Envoyé d'un air aisé qui marquoit par son intrepidité tout ce qu'une raillerie fine & délicate pouvoit inspirer. Celui-ci qui voyoit aller & venir quantité d'Officiers dans les sales du Fort ne savoit qu'en penser. Allez, lui dit-il en le congediant, allez dire à votre General que je n'ai pas de réponse à lui faire que par la bouche de mes Canons & à coups de Fusils, qu'il apprenne que ce n'est pas de la sorte qu'on envoie sommer un homme comme moi, & quand je voudrois me rendre tous ces braves Officiers que vous voyez, n'y consentiroient jamais. On lui banda ensuite les yeux & on le conduisit à la chaloupe,

après lui avoir fait faire exprés encore plusieurs escalades. Les Anglois mirent pied à terre sur les dix heures du matin au nombre de deux mille hommes, entre Beauport & la Petite Riviere. Comme l'on étoit incertain de leur décente, il ne se trouva guere de monde à les y recevoir, à peine trois cens hommes purent se joindre.

Les Anglois marcherent d'abord en ordre de bataille, mais nos Canadiens qui se battoient à la Sauvage voltigeoient incessamment autour d'eux d'arbres en arbres, ils firent plier le premier bataillon, & ils l'obligerent de regagner la queue: les décharges continuelles les incommodoient beaucoup, on leur tua cent cinquante hommes, nous perdimes le Chevalier de Clermont & Latouche fils du Seigneur de Champlain; nous eûmes douze hommes de blesez, entr'autres saint Denis âgé de soixante ans, qui commandoit la Milice, de Beauport lequel eut le bras cassé.

Les quatre plus gros Vaisseaux vinrent mouïller sur le soir devant Quebec, le contre-Amiral qui portoit Pavillon bleu se posta un peu plus sur la gauche, presque vis-à-vis du Saut au Matelot; l'Amiral étoit sur la droite, le vice-Amiral au

dessus, tous deux vis-à-vis la basse Ville, & le quatrième qui portoit la flâme de Chef d'Escadre se mit du côté du Cap au Diamant; les canonnades furent assez vigoureuses de part & d'autre jusques à huit heures du soir.

L'on recommença le lendemain à la pointe du jour, & l'on s'aperçût que ce grand feu des ennemis commençoit à se ralentir; en effet, le contre-Amiral qui avoit tiré le plus vigoureusement se trouva fort incommodé par les batteries du Saut au Matelot & celle d'en bas: il fut obligé de relâcher le premier, l'Amiral le suivit d'assez près avec beaucoup de précipitation. Saint Helene Capitaine Canadien qui favoit assez bien le commandement du canon, tira plus de vingt coups dans le corps de son Vaisseau, dont plusieurs le percerent à l'eau, toutes les Manœuvres étoient hachées, son grand Mât presque cassé à qui on fut obligé de mettre des jumelles, beaucoup de morts & de blesez dans son bord; enfin l'Amiral peut de succomber tout-à-fait fila son cable & se retira tout délabré, après avoir eû son Pavillon coupé d'un coup de canon. Ce fier General qui deux jours auparavant avoit promis pardon au Comte de Frontenac, se trouva lui-même presque à la

merc
meri
M
à to
Bata
la pe
nem
D'u
fon
mer
mou
l'Ar
lon
mis
obl
de
Sai
gue
tué
à l'
me
ble
gr
ler
le
de
co
d'
qu

merci de celui qui le châtoit de sa témérité.

Monsieur de Frontenac qui avoit l'œil à tout se mit le Vendredi à la tête de trois Bataillons de Troupes réglées, en deçà de la petite riviere, pour y recevoir les ennemis qui firent une seconde décente. D'un autre côté Longueil & saint Helene son frere, avec quelques François, commencerent sur les deux heures les escarmouches à la Sauvage contre la tête de l'Armée, qui marchoit en bon ordre le long de la petite riviere. Ceux des ennemis qui s'étoient détachez du gros furent obligez de le regagner pour éviter le feu de nos Troupes qui étoient en embuscade. Saint Helene eut la jambe cassée, Longueil reçût un coup de fusil, & eût été tué sans une corne à poudre qui se trouva à l'endroit où donna la balle : nous perdimmes deux hommes, il y eut deux ou trois blesez ; les ennemis y firent une aussi grande perte qu'à la première décente.

Villieu Lieutenant réformé demanda le lendemain par grace à Mr de Frontenac le commandement de quelques soldats de bonne volonté. Après qu'il eut fait le coup de fusil quelque temps il eut l'adresse d'attirer les ennemis dans une ambuscade qu'il leur avoit dressée, où il se battit long-

temps, ils firent aussi-tôt un détachement pour l'entourer, qui fut chargé par les habitans de Beauport, de Beaupré, & de l'Isle d'Orleans. Cabanac & Beaumanoir vintrent à la charge, on lâcha le pied insensiblement pour les attirer encore proche d'une maison fortifiée de palissades, qui étoit sur une hauteur, tous nos gens s'y jetterent tout à coup. Les Anglois s'y acharnerent extrêmement par le nombre des gens frais qui se relevoient, mais cette petite retraite ne fit qu'augmenter leur perte. Monsieur du Pui Lieutenant particulier s'avisa (je ne fai par quel motif) de faire sonner le toxin à la Cathedrale ; cette allarme donnée à propos causa tant de trouble & de desordre parmi les ennemis qu'ils se jetterent pêle-mêle dans les chaloupes à la faveur de la nuit qui étoit obscure & pluvieuse, ayant abandonné cinq pieces de canon, cent livres de poudre, une cinquantaine de boulets. Deux Vaisseaux qui étoient dans l'ance des Mers ne jugerent pas à propos de rester pour les gages, ils mirent à la voile pour rejoindre leur flotte ; on les salua à boulets en passant. Soubrecasse & Dorvilliers Capitaines se jetterent avec cent hommes dans l'Isle d'Orleans ; de Villieu eut ordre de descendre aussi au Cap Tourmente pour

empêcher quelque reste de décente. Toute la flotte mit à la voile & ne parut plus.

Mademoiselle Lalande qui étoit prisonnière dans l'Amiral proposa au Chevalier un échange, lui promettant de la négocier auprès de Mr de Frontenac; il la laissa débarquer sur sa parole. Elle revint le soir à son Bord lui dire qu'elle seroit vis-à-vis l'endroit où ils étoient mouillez.

De la Valliere fit le lendemain la négociation, il n'y eut de considerable que le Capitaine Denis qui commandoit le Fort de Keskebaye que Portneuf prit, & les deux Filles de son Lieutenant qui y fut tué.

De la Valliere trouva le secret de garder le Ministre de l'Amiral, sur la difficulté qu'il faisoit de rendre Mr Trouvé Missionnaire de Lacadie: enfin l'on fit l'échange de bonne foi.

Le Chevalier Phips eut beaucoup de peine à arriver à Baston, d'où on aprit que le peuple étoit dans une extrême consternation de toutes les disgraces qui arriverent à sa flotté; huit Vaisseaux firent naufrage dans le fleuve après la levée du Siège, où plus de huit cens personnes périrent.

Quelques Abenagnis de Lacadie arriverent peu de jours après, qui rapporterent une nouvelle assez particuliere des Iro-

quois. Ces Sauvages qui ne sont jamais malades furent attaquez de la petite Verole que les Anglois leur avoient communiquée ; cette maladie qui leur étoit inconnue fit plus d'expédition que l'Art Militaire ; il en mourut quatre cens, & cent Loups, & même ceux-ci eurent leur grand Village tout desolé, dont il n'en réchapa que seize. Dans le temps que les ennemis venoient assiéger Quebec il se fit un parti considerable d'Anglois & d'Iroquois, pour attaquer en même temps Montreal, la petite Verole se communiqua heureusement dans le Voyage parmi les Iroquois dont il en mourut une centaine ; ils étoient si éfrayez de cette mortalité qu'ils se broüillerent avec les Anglois qu'ils ne voyoient pas mourir comme leurs camarades.

Les Anglois de la Nouvelle Angleterre qui ne voyoient aucune sureté dans leurs habitations par les irrutions continuelles que les Abenaguis de Lacadie faisoient sur eux, leur proposerent la Paix. Ceux-ci répondirent que ny eux, ny leurs enfans, ny les enfans de leurs enfans, ne la feroient jamais avec l'Anglois qui les avoit si souvent trompez. L'on rendit grâces au Dieu des Armées de ce qu'il avoit fait au Canada, on porta à la Cathedrale avec pompe & magnificence le grand Pavillon

villon de l'Amiral qui étoit tombé dans le fleuve, & celui que Portneuf avoit pris dans Lacadie.

Monſieur l'Evêque chanta le *Te Deum*, on fit une Procéſſion Solemnelle, & Mr de Frontenac alluma le ſoir le feu de joye au bruit du canon & de la mouſqueterie des Troupes qui étoient ſous les armes. L'on a bâti depuis une Chapelle dans la baſſe Ville ſous les auſpices de notre-Dame des Victoires, où l'on va tous les ans en Procéſſion rendre graces à Dieu de cette Victoire le même jour quelle a été emportée.

Je ne ſaurois finir, Monſieur, cette Lettre par un endroit plus agreable n'y plus glorieux pour la memoire de Monſieur le Comte de Frontenac, vous aſſurant en même temps que l'on ne peut être avec plus de paſſion que je le ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



III. LETTRE

Famine dans le Canada.

Députez de la part des Abenagnis de l'Acadie au Comte de Frontenac, qui s'engagent à une guerre irreconciliable contre les Anglois.

Quarante Espions Iroquois s'établissent au Saut pour savoir les mouvemens des François.

Loüis Ateriata Iroquois du Saut, Filleul du Roi, reçoit un Collier de la part des Iroquois.

Combat fort opiniâtre dans la Prairie de la Magdeleine contre les Anglois, les Iroquois, & les Lomps.

De Vallerenne Capitaine d'une Compagnie d'un détachement de la Marine, taille en pieces les ennemis.

La Forest Capitaine réformé, porte aux Outaouaks les presens du Roi.

MONSIEUR,

Le rang que vous tenez dans le plus Auguste Parlement de l'Univers est moins

estimable par lui-même que par le lustre & le brillant qu'il reçoit de l'éloquence que vous y faites paroître. Heureux le peuple qui implore sa justice, toujours content des Arrêts qu'il en rapporte. Les Princes même se font l'honneur de vous remettre leurs intérêts à démêler. Suspendez, je vous prie, un moment ces occupations importantes pour vous prêter à quelque amusement qui regarde les pais éloignez. Je veux vous parler, Monsieur, de la Nation Abenaguise, si fidelle aux François, & d'un des plus rudes combats qu'il y ait jamais eû en Canada.

La misere est pour l'ordinaire inseparable de la guerre, & souvent suivie de la famine; le Canada qui se voyoit d'un côté soulagé par la retraite des Anglois, se trouva tout à coup réduit dans un état pitoyable & dans une disette de toutes choses necessaires à la vie. Le bled valoit douze à quinze francs le minot, le vin cent écus la barique, l'eau de vie six cens francs & toutes les autres marchandises à proportion. Monsieur de Champigni qui voyoit que les Magasins du Roi n'avoient plus de vivres que pour un mois, fit disperser les Troupes chez les habitans, qui furent obligez de les nourrir pour leur solde. Cette calamité publique, qui dura

fix mois, empêcha que l'on n'envoya des Partis à droit & à gauche contre les Anglois & les Iroquois, & nous les laissames dans une espece de Letargie : ils ne firent pas moins à notre égard.

En éfet, un Sokoqui de Nariou qui avoit été pris proche d'Orange se sauva & vint aux Trois Rivieres; il raporta qu'après qu'il fut pris on le conduisit au haut du lac Champlain, où s'étoient assemblées les Nations Iroquoises & autres Sauvages alliez des Anglois, que les Iroquois étoient au nombre de neuf cens Tsonnontouans, Goyogouens & Onnontaguez, & de quatre cens soixante & dix Aniez, Onneyouts, Loups, ou Mauraigans, qu'ils avoient travaillé l'espace d'un mois à faire des canots, que pendant ce temps les Anglois leur avoient fourni des vivres & envoyé quelques caissettes fermées, dans lesquelles les Sauvages disoient qu'il y avoit des habits empoisonnez qu'ils devoient laisser en pillage aux François.

Lors que les canots furent achevez seize cens Anglois se joignirent aux Iroquois dans le dessein de venir attaquer Montreal, mais quand il falut s'embarquer dans ces canots d'écorce si minces ils ne voulurent jamais s'y hasarder. Les Iroquois furent si irritez de ce procedé qu'ils leur

des
in-
nes
ent
a-
&
a-
aur
ées
ges
ent
ns,
ta-
ts,
ta-
ts,
a-
l-
es
its
il-
si-
ois
r-
ns
l-
is
r

frent beaucoup de reproches sur leur peu de bravoure. Ils leur dirent que les François n'avoient point toutes ces delicateſſes, & qu'ils s'apercevoient bien qu'ils étoient incapables de les ſecourir, nonobſtant qu'ils les euſſent détourné de faire la Paix avec nous, que bien loin de leur apporter quelque avantage ils venoient de faire mourir quantité de leurs gens par le poiſon qu'ils avoient deſtiné aux François. Il mourut à la vérité en trois jours trois cens Tſonnontouans, Goyogouens, & Onnontaguez, quatre-vingt dix jeunes Aniez & Onneyouts, cinq à ſix cens Anglois, ſoit que cette mortalité vint de ces prétendus habits empoizonnez ou de quelque maladie contagieufe.

La des-union les ſepara : les Iroquois ruinerent de dépit tous les grains des environs d'Orange, & tuèrent la pluſpart des beſtiaux. Cet incident vint bien à propos, car toutes nos Troupes étoient dans ce temps du côté de Quebec, qui étoit aſſez embarraſſé à ſe défendre contre l'armée Navalle des Anglois.

Le Comte de Frontenac qui connoiſſoit la valeur des Abenaguis avoit fait ſon poſſible pour les attirer dans les Partis qu'il avoit détaché l'année paſſée de ces côtes-ci : le manque d'habits, de poudre,

de plomb, & de fers de flèches, les avoit obligez de rester chez eux. Il en arriva cependant au mois de Mars de Pentagouet qui le prierent de ne pas prendre en mauvaise part le profond silence qu'ils avoient tenu à son égard, que le plus grand chagrin qu'ils avoient étoit de n'avoir fait aucune entreprise sur les Anglois pendant l'Hiver, qui est la saison la plus favorable, que ce qu'ils leur avoient déjà déclaré suffisoit cependant pour ne pas douter qu'ils ne feroient jamais de Paix avec eux; & que si malheureusement il ne pouvoit leur donner de quoi continuer la guerre, ils se serviroient d'os de bêtes pour dards de flèches, & ne cesseroient de les harceler. Qu'au reste ils le prioient de leur faire rendre leurs freres que les Iroquois du Saut tenoient prisonniers, que quelque sujet de plainte qu'ils eussent contre eux de ne les avoir pas renvoyez, ils remettoient cependant tous leurs ressentimens entre ses mains, comme des enfans qui cherchent le moyen de vivre en bonne intelligence avec leurs freres.

Le Comte de Frontenac les remercia de leur bonne volonté, & les congratula de la fidelité qu'ils avoient toujours conservée pour la Nation Françoisé, les assurant qu'il ne les abandonneroit point.

H
vo
leu
qu
il
de
le
ch
de
ri
di
se

h
q
le
h
er

r
C
p
e
je
t
e
c
r
l
x

Il avoit déjà prévu le besoin qu'ils pouvoient avoir de balles & de poudre qu'il leur avoit envoyé par les terres : il promit qu'aussi-tôt que la Navigation seroit libre il enverroient une Biscayenne par mer, & des canots par la riviere de saint Jean, qui leur en porteroient encore avec des flèches & des marchandises, & qu'il leur donneroit un secours considerable à l'arrivée des Vaisseaux du Roi. Il les congédia après les avoir régalez, & fait des presents à tous les Chefs en particulier.

Quoique les Iroquois se fussent broüillez avec les Anglois, ceux-ci cependant qui ne connoissoient que trop l'utilité de les avoir pour amis, ménagerent encore leur esprit, on ne le reconnut même que trop dans la suite.

Des Iroquois du Saut & de la Montagne qui étoient à la chasse proche de Chamblé, furent poussez vigoureusement par un gros parti d'Aniez & d'Anglois qui en enleverent dix. L'on fut surpris deux jours après de voir arriver au Fort du Saut trois Aniez sans armes, qui ramenoient deux Sauvages. On le fut encore plus lors que l'on vit arriver les autres avec quarante de cette Nation, sans armes, dont la plupart ne voulurent pas s'en retourner chez eux. Ce fut une conduite judi-

cieuse que les Aniez vouloient tenir pour penetrer insensiblement l'état des affaires, & pour inspirer aux Iroquois du Saut de quitter les interêts des François & de s'en retourner en leur patrie ; ils déguisèrent donc leurs sentimens. L'on peut dire que l'Iroquois est judicieux dans les mesures qu'il prend pour sonder le fort & le foible de son ennemi, qu'il est penetrant dans les affaires les plus cachées, & qu'il garde bien le secret sur les moindres ouvertures qu'on lui fait. Ceux-ci témoignèrent d'abord qu'ils étoient las de tuër & d'être tuez, que les Aniez n'étoient pas éloignés de la Paix, qu'ils tâcheroient même de la faire agréer aux autres Nations Iroquoises, & que pour marquer le desir ardent qu'ils avoient de finir la guerre, ils étoient venus en diligence nous avertir que huit cens Iroquois étoient prêts de tomber sur nous, & de ruïner tout ce qui étoit entre Montreal & les Trois Rivieres.

Les guerriers demandent la Paix, disoient-ils, & l'ont déjà concluë sans la participation des Anciens qui ne sont pas toujours de bonne foi. Que si les Flamands & le reste des Iroquois ne veulent point entrer dans aucun accommodement, ils les laisseront & fumeront paisiblement sur leurs nattes.

L
par
Jef
qu'
pou
disc
I
fic
Ca
mê
vo
on
ils
va
pr
av
av
ve
&
bi
ro
m
ca
C
t
q
ro
l
q
E

L'on eut crû éfectivement que les Aniez parloient de bonne foi ; le Pere Bruyas Jesuite , Missionnaire du Saut , ne savoit qu'en penser , & le Pere Lamberville ne pouvoit aussi s'imaginer que tout ce qu'ils disoient fut sincere.

Ils répondirent juste à toutes les questions qu'on leur faisoit : le Chevalier de Callieres les fit venir à Montreal sans se mêler des propositions de Paix qu'ils avoient pû faire à nos Sauvages , auxquels on laissoit le soin de cette negociation. Ils aprirent en même temps que le Chevalier d'O , qui avoit été envoyé l'année precedente par le Comte de Frontenac , avec cinq François , de la part d'Aurionué , avoit été mené à Manathe , qu'ils en avoient brûlé deux chez les Onnontaguez & les Tsonnontouans. Il y a quelquefois bien du risque d'aller trouver ces Barbares pour traiter de quelques accommodemens , car ils font brûler sans autre explication les Députez qu'on leur envoie. Le Chevalier d'O fut même attaché au Poste à la sollicitation des Anglois , mais quand il fut question d'en venir au fait l'Iroquois voulut que l'Anglois commençât le premier : celui-ci s'en défendit parce qu'il dit que ce n'étoit pas la maniere des Européens de brûler. Les Iroquois qui

vouloient que l'action fut commune ne le firent point aussi.

L'on examina de près la conduite de ces Sauvages qui paroissoient prendre assez de part à nos interêts.

Il étoit à propos de faire savoir aux Outaouaks l'heureux succès de la levée du Siege de Quebec & cette nouvelle ne pouvoit que les encourager dans les bonnes dispositions où ils étoient l'année précédente. Courtemanche qui avoit été envoyé exprès s'acquitta de cet ordre ; il trouva qu'ils avoient déjà envoyé leurs guerriers contre les Iroquois , esperant même de faire partir incessamment le reste. Les Miamis & les Illinois qui sont à plus de deux cens lieues des Outaouaks s'étoient mis aussi en marche ; tous ces Partis de nos Alliez embarassoient extrêmement les Iroquois. Les Tsonnontouans qui étoient plus à portée de l'insulte de leurs ennemis furent contraints d'abandonner leur Village par la grande perte qu'ils firent de leurs guerriers , & se joignirent aux Goyogouens.

L'avis que l'on avoit , Monsieur , que ces huit cens Iroquois devoient venir , obligea les habitans de se tenir sur leur garde , & de ne point trop s'exposer dans les campagnes. Tous ces grands projets

abou-
tant
tre l'
tions
endr
la re
L
qu'à
pour
l'ent
fuffi
tre
ne
hou
pou
il se
la b
L
plur
jusc
Fer
pée
plu
vin
Bie
des
qu
toi
En

aboutirent à peu de chose ; il y eut pourtant quelques habitans qui tomberent entre leurs mains , ils brûlerent des habitations n'osant faire aucunes tentatives aux endroits où ils croyoient qu'il y auroit de la résistance.

L'Iroquois est plus hardi dans le bois qu'à rase campagne , c'est son fort que de pouvoir attraper un arbre , il voltige à l'entour avec tant de souplesse qu'il lui suffit de le joindre ; il a l'adresse de se mettre à l'abri du fusil quand même l'arbre ne seroit gros que comme le corps d'un homme , c'est un espee de retranchement pour lui , & lors qu'il peut prévoir le coup il se met de côté en travers pour en parer la balle.

Les Iroquois poufferent leur entreprise plus loin que l'on ne pensoit , ils vinrent jusques à la Montagne de Montreal , les Femmes Sauvages étoient pour lors occupées à couper les bleds , ils en enleverent plusieurs. Deux cens François & Sauvages vinrent au secours sous la conduite de Bienville ; ceux-ci furent prêts de donner dessus lors qu'ils reconnurent que c'étoit des Aniez , ils déliberent s'ils les attaqueroient à cause des pourparlers qui s'étoient passez entr'eux au sujet de la Paix. Enfin nos Sauvages , dont le nombre étoit

bien plus confiderable que les François, ne voulurent point charger ces prétendus Alliez, dont quelques-uns prirent parti avec ceux-ci, qui parurent contens des propositions que les Aniez qui étoient déjà venus avoient faites aux Sauvages du Saut, & qui aprouverent celles de Paix ou de Neutralité par Onontagouas l'un de leurs Chefs.

Le Chevalier de Vaudreuil commandant des Troupes ne fut pas si indulgent dans une occasion où il rencontra quarante à cinquante Onneyouts. En éfet, de Mine Capitaine examinant à la côte de Repentigni les mouvemens des ennemis, en aperçût quelques-uns qui se tenoient assez tranquilles dans une maison abandonnée, il se retira dans de petites Isles tout proche pour ne leur pas donner ombre.

De Vaudreuil qui étoit parti de Montreal peu de temps après avec Auriouaé, joignit de Mine; les deux Partis entourèrent cette maison avec toute la précaution possible, de maniere que personne ne s'en pouvoit sauver. L'on trouva à vingt pas des Iroquois endormis que l'on tua d'abord, le reste fit une grande résistance dans cette retraite, faisant un feu continu par les fenêtrés & les meurtrieres qu'ils

qu'ils avoient faites, & tuèrent cinq à six François, entr'autres Bienville. Quand ils virent que l'on avoit mis le feu de tous côtez ils firent de petites sorties, mais ils périrent la plupart; il y en eût de brûlez dans la maison, l'on en prit cinq dont les habitans en brûlerent trois pour se venger de la mort de leurs parens, il falut en venir à ces extremités parce qu'ils se feroient trop persuadez que nous les enflions trop ménager, & en les traitant avec la même dureté on leur feroit connoître que quand ils tomberoient d'orenavant entre les mains des François ils se ressouviendroient de tous les maux qu'ils leur avoient fait souffrir: ce petit échec rallentit un peu leur ardeur, ils s'imaginèrent d'autres stratagemes. Ils renvoyerent pour cet effet deux Femmes Sauvages qu'ils avoient prises, & sous prétexte d'un compliment de condoléance qu'ils vouloient faire par un Collier à la famille de saint Helene, qui mourut de sa blessure au Siege de Quebec.

Ils en envoyerent un sous terre secretement à Louis Ateriata Iroquois du Saut, Filleul du Roi, qui conserve précieusement une Médaille dont Sa Majesté l'a honoré. Ce Collier l'exhortoit & sa Famille de se retirer parmi eux, & d'amener

le plus qu'il pourroit des gens du Saut Tannouraoua, Iroquois de la Montagne, en eut un aussi ; ils demandoient réponse par un Tsonnontouan qu'ils reclamoient pour leur en apporter la nouvelle, & les menaçoient tous deux de ne les point épargner lors qu'ils attaqueroient Montreal. Louis Ateriata & Tannouraoua firent peu d'état de ces menaces. & des Colliers, qu'ils mirent entre les mains du Cavalier de Callieres, l'assurant d'une fidelité inviolable.

Les Iroquois attendoient donc des momens favorables pour faire de rudes attaques sur les François. L'on aprit qu'ils étoient à vingt lieues au dessus de Montreal, au long Saut de la riviere des Outaouaks, pour enlever tout ce qui viendrait de Michilimakinak dans l'attente de la recolte. Ils aprirent pendant ce sejour plusieurs nouvelles qui les détournèrent de leur entreprise ; ils savoient d'un côté que l'on faisoit deux cens canots pour aller fondre sur eux ou dans leurs Villages, & de l'autre on leur vint dire que nos Alliez faisoient des courses continuelles chez eux qui causoient de grands desordres : tous ces obstacles leur firent quitter prise, se contentant de laisser de petits partis pour enlever à droit & à gauche des chevelures.

Il y avoit déjà du temps, Monsieur, que le Canada gemissoit dans la disette des choses nécessaires à la vie lors que le Soleil d'Afrique arriva de France. L'arrivée de Dutas Capitaine des Vaisseaux du Roi, avec sa flotte, augmenta encore douze jours après la joye publique, l'abondance regna donc tout a coup dans ce vaste pais par la bonté du Prince qui eut pitié de son peuple, mais quand on aprit par ces Vaisseaux la prise de Mons, il est difficile d'exprimer les transports de joye que tout le monde fit paroître.

Des Outaouaks qui étoient descendus de leur pais pour faire la traite, conçurent une si haute idée de la Nation Françoisse lors qu'ils virent tous ces grands canots en rade, (ils apellent un Vaisseau un grand canot) qu'ils ne pouvoient s'imaginer comment l'esprit humain pouvoit faire des Machines qui leur paroissoient si extraordinaires. Les illuminations qui étoient à quatorze beaux Vaisseaux le jour du *Te Deum*, les divers mouvemens des manoeuvres par les Matelots, le bruit de l'Artillerie, la quantité de boulets & de canons qu'ils virent, étoient autant de sujets d'admiration de la puissance du grand *Onomio* de France, (c'est ainsi qu'ils apellent le Roi) & quand ils virent dans un repas

magnifique quantité d'eaux glacées de toutes sortes de couleurs, ce fut pour eux un sujet de surprise; on leur fit accroire plausamment que ces grands canots qu'ils voyoient dans le fleuve les avoient apportez, & que les François n'étoient pas moins curieux de ce qui pouvoit servir au plaisir & au divertissement de la vie, qu'à ce qui leur étoit utile pour attaquer & se défendre contre leurs ennemis.

Depuis que le Chevalier de Callieres eut été informé de tous les projets que les ennemis devoient faire dans son quartier il se tint toujours sur la défensive; il étoit donc menacé de toutes parts. En effet, aussi-tôt qu'il eut pris la marche des Anglois, des Loups & des Aniez, il rassembla tout ce qu'il pût de Troupes & d'habitans qu'il fit camper à la prairie de la Magdeleine. Hartel le fils qu'il avoit envoyé à la découverte avec trois Algonkins & un Iroquois de la montagne, rapporta qu'il avoit aperçû un canot d'Aniez dans la riviere de Richelieu, au dessus du Portage de Chambli, qui venoient aussi à la découverte, dont il en tua cinq. C'en fut assez au Chevalier de Callieres, il jugea bien qu'ils attaqueroient d'abord le Fort de Chambli, ou qu'ils prendroient un chemin qui conduit à la prairie de la

Ma
de
fol
d'C
&
vo
ne
ex
D
pl
re
qu
vo

at
h
b
v
r
fu
c
p
c
t
t

Magdeleine. Il envoya au premier endroit de Vallerenne ancien Capitaine, avec les soldats d'élite de son bataillon, de Mai & d'Orvilliers aussi Capitaines, des Habitans & beaucoup de Themiscamings, qui avoient pour chef Routine. Aurionuë qui ne faisoit que d'arriver d'une assez belle expedition voulut être aussi de la partie. Des Hurons de Lorette près Quebec, les plus fideles Sauvages que nous ayons, furent aussi du nombre, & quelques Iroquois de la Montagne & du Saut, qui avoient Paul pour Chef.

Ce détachement composé de ce qu'il y avoit de braves guerriers, conduit par un homme de tête & d'experience, contribua beaucoup à la deroute des ennemis. Je reviens, Monsieur, au Fort de la Magdeleine, il est à trente pas du bord du fleuve, sur un lieu escarpé entre deux prairies; le côteau qui regarde la Fourche est coupé par une petite riviere à demi portée du canon, une Ravine qui est un peu plus près du Fort la coupe aussi, & entre ces deux courans d'eau il y a un moulin. Les Habitans furent postez de ce côté-ci avec les Outaouaks, les Troupes étoient campées sur la droite & les Officiers avoient leurs tentes vis-à-vis sur une hauteur. L'alarme se répandit dans le camp par un coup

de fusil que tira la Sentinelle avancée. Les ennemis qui s'étoient glissez le long de la riviere de la Fourche & de la Ravine, vinrent fondre sur les Habitans qu'ils mirent en desordre & tuèrent six Outaouaks.

De saint Cirque qui commandoit à l'absence du Chevalier de Callieres se mit aussi-tôt à la tête des Troupes. Comme il n'avoit point eû d'avis particulier de cette faillie il ne pût s'imaginer que le grand nombre que l'on voyoit dans le camp des Habitans fussent les ennemis, il marcha cependant droit à eux le long de la Grève: les Anglois & les Iroquois firent tout à coup une décharge de mousqueterie sur eux. De saint Cirque reçût un coup de fusil dans la cuisse, Descairac Capitaine fut blessé à mort, & d'Hosta fut tué. Ce desordre anima davantage les soldats, qui donnerent tête baissée dessus: cette ardeur les poussa un peu trop loin, parce que les plus alertes tomberent dans une Ambuscade proche de la Ravine où Domerque fut tué.

De saint Cirque tint toujours nonobstant sa blessure, dont il mourut trois heures après: il mit en déroute les ennemis qui avoient poursuivi les Habitans jusques dedans le Fort, & comme ils ne crovoient pas qu'il pût resister, ils firent ce

qu
il
ler
pr
pr
qu
te
ja
v
s
e
n
c
c
F

F
F
F

qu'ils purent pour l'emporter d'emblée ; il leur fit cependant quitter prise après leur avoir tué beaucoup de monde , l'on prit un Anglois la grenade à la main tout prêt à la jeter dans le Fort. De saint Cirque eut toute la fermeté que l'on peut attendre d'un brave homme , il ne voulut jamais quitter la partie (quoi qu'il eut la veine cave coupée) que les ennemis n'eussent auparavant lâché pied : il mourut en entrant dans le Fort. Il avoit servi dans les meilleurs Regimens de France , & avoit commandé un bataillon en Sicile. Descairac qui mourut le lendemain ne fut pas moins regretté.

Les ennemis crurent en être quitte à bon marché , mais de Vallerenne qui les poursuivoit à la piste à la tête de cent quatre-vingt hommes acheva leur défaite. A peine les eut-il joint qu'il falut se battre dans le moment ; il se trouva heureusement deux grands arbres renversez par terre qui lui servirent de retranchement , il disposa ses gens de rang en rang. Les ennemis qui marchaient sans ordre y vinrent l'attaquer à la portée du pistolet avec de grands cris. Il détacha aussi-tôt une trentaine d'hommes qui firent un grand feu sur eux ; les Anglois & les Aniez revinrent jusques à trois fois à la charge , les

Loups qui ne s'attendoient pas à une si vigoureuse résistance plierent, Routine chef des Themiscamings croyant pouvoir les entourer fut lui-même repoussé, cette déroute fut cause que l'on en vint aux mains de part & d'autre : comme nous étions extrêmement inférieurs en nombre ils eurent d'abord beaucoup d'avantage sur nous. Les jeunes Habitans qui ne s'étoient pas encore trouvez dans aucune action furent ébranlez, mais le Bert du Chêne les rassura.

De Vallerenne qui se trouvoit par tout & animoit nos gens, de même les Chefs de nos Sauvages animoient les leurs : l'on s'acharna cruellement pendant près de deux heures, & quoi que les ennemis eussent abandonné le champ de Bataille, tout le Bagage & leurs Drapeaux, on les poursuivit encore trois jours dans des pais marécageux, entrecoupez d'arbres renversez, pleins de ravines, & il n'en seroit réchappé aucun si les notres eussent eû assez de force pour les poursuivre : de Vallerenne fut contraint de faire faire alte, & de se retrancher par un grand abbati d'arbres. Les Sauvages du Saut ayant reçu la nouvelle de cette Victoire vinrent en diligence le trouver, l'on eut dit que des guerriers si frais & si alertes eussent dû la rendre complete, ils se contenterent de compter les

moni
prête
disoi
se f
ques
L
soie
allez
que
dire
réci
étoi
ne f
prer
me
rie
ble
A
soit
glo
qu
tou
les
d'u
qui
tag
Or
de
de
cer

morts & de les piller, & se retirèrent sous prétexte des salves de coups de fusil qu'ils disoient avoir entendu à la prairie, qui ne se faisoient cependant que pour les Obseques des Officiers qui y avoient été tuez.

Les traces de sang que les ennemis laissoient par tout où ils passaient, marquoient assez leur foiblesse & le desordre dans lequel ils étoient réduits. Les Anglois perdirent environ deux cens hommes, il ne réchapa que vingt Aniez de cent qu'ils étoient, & la perte que firent les Loups ne fut pas si grande parce qu'ils plierent les premiers. Nous perdîmes quarante hommes dans cette action & celle de la Prairie, & nous eûmes une quarantaine de blesez.

Auriouaé s'y signala beaucoup, il ne faisoit que de revenir d'une expedition fort glorieuse pour lui; il s'étoit trouvé si choqué du mépris que sa Nation avoit eue de toutes les démarches qu'il avoit faites pour les attirer dans nos interêts, qu'il partit d'un propos délibéré pour s'en venger avec quinze Sauvages de Lorete & de la Montagne, il fit son coup entre Goïoguen & Onnontagué. Il fit rencontre à son retour de cinquante Tionnonthatez ou Hurons de Michilimakinak qui alloient en guerre: ceux-ci le prenant pour un Iroquois lui

blesserent un homme qui en mourut, mais s'étant ensuite reconnu Aurionuâ les instruisit de la forte guerre que nous faisons, des avantages que nous avons remportez, & des secours que l'on attendoit de France. Il vint aux trois Rivières avec de Vallereenne, qui rendit compte à son General de l'heureux succès de la Victoire en laquelle il avoit eû tant de part.

L'on fut bien surpris de revoir Aurionuâ, on s'étoit persuadé que l'estime que le Comte de Frontenac avoit conçûe de sa fidélité étoit assez mal fondée, mais lors qu'ils le virent arriver d'une campagne de quatre à cinq mois, ils ne scûrent qu'en penser; le Comte de Frontenac qui avoit l'esprit plus penetrant connoissoit à fond le cœur de cet affidé. Aurionuâ lui fit présent d'un Onnontagué, que sa bonté ne pût exempter de sacrifier aux Algonkins, qui le brûlerent. Aurionuâ ne demandoit donc que des occasions à faire paroître sa fidélité & sa valeur; il en trouva une assez favorable lors qu'il arriva à Montreal, on lui dit qu'un Parti ennemi avoit enlevé deux hommes & une femme à la riviere des Prairies; il se mit à suivre leurs pistes, & les ayant joints au rapide plat de la riviere des Iroquois il en tua deux, fit quatre prisonniers, & ramena ces heureux

Escla-
fieur
mand
tre.

prix c
qu'il
Sauv

attiré

repa

re, c

de p

son

L

sur

il é

Ani

ren

qu'

An

dar

ler

Me

va

pr

gr

co

re

qu

bc

Esclaves. Quel acueil ne fit on pas, Monsieur, à un Heros que chaque Nation demandoit pour Chef à l'envie l'une de l'autre. Il descendit à Quebec où il reçut le prix de tant de belles actions ; la modestie qu'il faisoit paroître (quoi que rare à un Sauvage qui est naturellement vain) lui attiroit les bonnes grâces d'un chacun ; il repartit aussi tôt pour retourner en guerre, c'étoit son élément, & il n'avoit point de plus grande passion que de faire éclater son courage.

La Chapelle Lieutenant réformé revint sur ces entrefaites d'auprès d'Orange, où il étoit allé faire quelque tentative sur des Aniez, les pourparlers de Paix l'empêchèrent de pousser loin son entreprise, il aprit qu'il n'étoit arrivé en cette Ville que dix Anglois de tous ceux qui s'étoient trouvez dans le Combat de saint Cirque & de Valerienne, & qu'Onnontagouas ce fameux Mediateur y avoit été tué. La Brosse arriva aussi peu de jours après avec quelques prisonniers qu'il avoit conduits dans un grand pays de chasse qu'il avoit battu, & comme il n'y trouva personne il se contenta de venir avec quelques chevelures.

Le Comte de Frontenac fit partir quelque temps après Dutas pour croiser à l'emboucheure du fleuve, d'où l'on eut avis

qu'il y avoit des Forbans Anglois, & Bonnaventure eut ordre de mener Villebon à Lacadie avec du monde. Saint Castin qui étoit en ce pais lui dépêcha un canot, qui fut accompagné de deux autres, que le Gouverneur General & le Conseil de Baston envoyoit à Quebec. Nelson Gentilhomme d'un merite distingué, qui écrivoit aussi conjointement avec eux, prioit le Comte de Frontenac de leur faire rendre les prisonniers qui étoient entre les mains des Abenaguis, ce General Anglois le faisant ressouvenir des obligations que sa Colonie lui avoit, le prioit en même temps de lui continuer les mêmes sentimens de bienveillance, malgré la guerre qui étoit entre les deux Couronnes. Il étoit aisé aux Anglois d'écrire si obligamment parce qu'ils avoient besoin du Comte de Frontenac : mais notre General leur répondit à peu près de même, se plaignant néanmoins qu'ils retenoient à Manathe, contre le droit des gens, le Chevalier d'O, qu'il avoit envoyé aux Iroquois, chez qui une partie de ses gens avoient été brûlez : n'ayant pas eû plus de raison de garder encore Menneval Gouverneur du Port Royal & sa Garnison, contre la Capitulation; que aussi-tôt qu'il auroit satisfait à ces conventions on pourroit songer à une échange

generale

gen
étr
Al
il y
tre
me
pe
roi
loi
m

ze
ve
M
fa
av
fa
V
ric
te
de
sc
&
la
tr
le
P
Y
L

generale des Prisonniers qui pouvoient être parmi chaque Nation & les Sauvages Alliez. Saint Castin lui mandoit aussi que il y avoit à Manathe une guerre civile entre les Anglois & les Flamands depuis la mort de leur Gouverneur, & que tous ces pourparlers d'échange de prisonniers étoient un amusement, parce qu'ils vouloient engager nos Sauvages à une Paix, mais qu'il s'y oposeroit.

La Forest Capitaine réformé partit onze jours après de Montreal avec un convoi de cent dix hommes, pour porter à Michilimakinak les presens que le Roi faisoit aux Sauvages Alliez: il ramenoit avec lui les Outaouaks à qui l'on avoit fait present de deux Esclaves, c'étoit deux Victimes qu'il falloit immoler à cette Nation, pour essuyer leurs larmes sur la perte de six qui avoient été tuez au combat de la Prairie. Quoique ce Voyage fut absolument necessaire pour le bien du païs, & pour engager nos Alliez de continuer la guerre, il fut retardé par beaucoup d'intrigues. Les Sauvages du Saut qui avoient leurs raisons particulieres, remontrèrent par des Colliers, qu'outre le danger qu'il y avoit d'être attaqué sur les chemins, on dégarnissoit la Colonie de sa plus belle jeunesse. Le Comte de Frontenac qui

voyoit par quel esprit ils agissoient, reîte;
ra ses ordres & la Forest partit.

Neuvillette arriva le sixième de Novembre de Lacadie, il raporta que Villebon son frere avoit pris sur ces côtes un petit bâtiment, qu'ayant fait décente au Port Royal il fit arborer le Pavillon François à la place de celui de l'Anglois, les Habitans ne se soucient pas trop pour qui tenir, ils se voyoient si voisins des Anglois qu'il leur étoit difficile de se prévaloir contre les courfes continuelles qu'ils faisoient dans leurs quartiers.

Villebon poussa sa route vers la riviere de saint Jean, où il eut avis que Nelson y venoit avec un bâtiment, il se cacha derriere une pointe, & après avoir tiré deux coups de canon pour signal aux Habitans de ce lieu que c'étoit lui, il donna chasse ensuite à Nelson qu'il enleva. Il revenoit de Port Royal avec le Colonel Tinc qui en étoit nommé Gouverneur. Les Habitans ne pouvant le garentir des insultes que les Sauvages pouvoient lui faire, il prit le parti de quitter son nouveau gouvernement. Villebon envoya Nelson à Quebec, qui ne pouvoit attendre que beaucoup d'honneur du Comte de Frontenac, il avoit donné trop de preuves de l'estime qu'il faisoit des Fran-

goi.
avo
la
do
il é
jou
Ph

M

çois par tous les bons services qu'il leur
avoit rendus pendant la Paix & pendant
la guerre ; son esprit & son merite lui
donnoient un grand ascendant à Baston ;
il étoit Chef d'une faction qui a été tou-
jours contraire au General Guillaume
Phips. Je suis très-parfaitement ,

MONSIEUR,

8
Votre très-humble, &c.



IV. LETTRE.

Irruption des Iroquois entre la riviere de Richelieu & le Fort des Vercheres.

Mademoiselle des Vercheres empêche que les Iroquois ne prennent ce Fort, & plusieurs autres.

Monsieur le Chevalier de Crizafi va à son secours à la tête de cent soldats.

Combat contre les Iroquois ; retranchés parmi des Rochers.

Gategaronies chef d'un parti considerable d'Iroquois, est défait proche le Fort de Frontenac.

Déroute de la Chaudiere Noire, chef d'un Parti de deux cens guerriers Iroquois, par le Chevalier de Vaudrenil.

Le Comte de Frontenac propose une grande Chaudiere aux Sauvages ses Alliez.

MADAME,
MA TRÈS-HONORÉE COUSINE.

Que penserez-vous de moi de vous mettre ici à la tête d'une guerre d'Iroquois ; il conviendrait mieux, je vous l'a-

vo
d'
ca
en
de
Eg
m
au
la
&
&
m
de
un
ne
ri
A
el
qu
E
d
re
re
pe
d
le
ce
n
gr

vouë, que je vous entretinse d'une guerre d'Allemands, d'Anglois & d'Hollandois, car je ne pourrois le faire sans rapeller en même temps toutes les belles actions de feu Monsieur de Verillac votre illustre Epoux. Je n'entends nullement, Madame, à faire le Panegirique d'un homme aussi estimé de son Prince qu'il l'étoit, je laisse aux guerriers de la France à imiter & suivre un si bel exemple que le sien, & je me borne pour moi à décrire ici les mouvemens de la plus redoutable Nation de l'Amérique. Vous y verrez en passant un trait de valeur d'une Canadienne de naissance, dont les actions sont d'une véritable Amazone.

L'Hiver est si rude en Canada que pendant près de huit mois qu'il dure tout y est dans une espece de létargie. Les Iroquois voulurent en tirer avantage, & se flâtant que les François étoient incapables de supporter les mêmes fatigues, ils se mirent en marche pour faire irruption sur nos côtes. On repoussa cependant la force par la force, ils perdirent de leurs Chefs des plus considerables, & quoique nous leur eûmes fait coûter chere leur perte, celle de plusieurs de nos Officiers, des meilleurs Habitans, & de nos Sauvages guerriers ne laissa pas de nous tenir à cœur.

Nos Alliez de Michilimakinak qui avoient reçu les presens du Roi, augmentent plus que jamais l'affection qu'ils avoient fait paroître pour nos intérêts, ils firent différentes courses sur nos ennemis dans lesquelles ils enleverent quantité de chevelures.

Les Aniez d'un autre côté avoient fait plusieurs détachemens, ils s'attachèrent entre la riviere de Richelieu & les habitans du Fort des Vercheres, où ils firent du desordre.

L'action de Mademoiselle des Vercheres (Fille d'un Officier qui a cinquante ans de service) me paroît trop heroïque pour la passer sous silence.

Les Iroquois qui s'étoient répandus dans toute cette côte étoient pour ainsi dire à la fuë, cachez dans des buissons, ou le ventre contre terre, dans des endroits propres à faire leur coup, pendant qu'ils examinoient les démarches des habitans qui travailloient à la campagne.

Quarante Iroquois étoient aux environs du Fort des Vercheres sans que l'on s'en aperçût, lors que tout à coup ils vinrent fondre sur les habitans dont ils enleverent une vingtaine. Cette jeune Heroïne qui se promenoit sur le bord du fleuve, à deux cens pas du Fort. voulut s'en-

fuir, ils firent sur elle une décharge de quatre à cinq coups de mousquets sans la blesser; un Iroquois courut après elle le casse tête à la main, mais elle conserva dans ce moment plus d'assurance que n'en pouvoit avoir une Fille de quatorze ans, elle lui laissa entre les mains son mouchoir de col se jettant dans son Fort, dont elle ferma la porte sur elle en criant *aux armes*, & sans s'arrêter aux gemissemens de plusieurs femmes desolées de voir enlever leurs maris, elle monta sur un Bastion où étoit la Sentinelle. Vous dirai-je, Madame, qu'elle se métamorphosa pour lors en mettant le chapeau de Soldat sur sa tête, ayant ôté la coëffure, & faisant plusieurs petits mouvemens le mousquet sur l'épaule, pour donner à connoître qu'il y avoit beaucoup de monde, quoi qu'il n'y eut que ce Soldat. Elle chargea elle même un canon, & n'ayant pas de tapon elle en fit un avec une serviette & tira sur eux. Cette allarme se répandit de Fort en Fort jusques à Montreal, à douze lieux de là. A peine y scût-on cette nouvelle que le Chevalier de Crizafi Seigneur de Messine, cousin germain du Prince de Monaco, fut détaché par eau avec cent hommes de troupes réglées pour s'y rendre, pendant que cinquante Sauvages coururent par les ter-

res. Cette aimable Heroïne faisoit mer-
 veille dans son Fort ; tantôt elle tiroit le
 canon sur les Iroquois , & tantôt elle tiroit
 des coups de fusil lors qu'ils vouloient a-
 procher des palissades ; il n'y a point de
 Canadien n'y d'Officier qui tire un coup
 de fusil plus juste que cette Damoiselle.
 Monsieur de Crizafi arriva une heure a-
 près que les Iroquois s'étoient retirez ,
 mais nos Sauvages les joignirent au bout
 de six jours de marche dans le lac Cham-
 plain , & quoi qu'on les trouva bien re-
 tranchez parmi des Rochers , on les y
 força. L'on reprit nos Prisonniers, l'on en
 fit d'autres que l'on tua après le combat ,
 & le reste perit dans cette ambuscade , à
 la reserve de quatre qui se sauverent. Les
 Chefs firent present au Comte de Fronte-
 nac d'une Femme que l'on envoya à Lo-
 rette pour être instruite dans la Foy Ca-
 tholique , de trois prisonniers dont l'un
 étoit frere de la Plaque , un des grands
 Chefs des Iroquois du Saut, qui étoit pour
 lors en France autant ami des François
 que l'autre leur étoit contraire : ils avoient
 été instruits à la Foi Catholique, on ne leur
 donna que le temps de se reconnoître &
 on leur cassa la tête à coups de haches.
 Les Chefs qui avoient fait cette expedition
 porterent eux-mêmes des chevelures au-

Co
 me
 les
 jus
 ces
 pos
 pri
 au
 rit
 des
 à l
 de
 au

Et
 tor
 ter
 fa-
 pr
 ch.
 Fo
 da
 riv
 les
 de
 de
 ils
 ve
 se

Comte de Frontenac. Le peu de ménage-
ment qu'ils eurent dans cette occasion pour
les Aniez ôta le soupçon que l'on avoit eu
jusques alors de leur fidelité, la mort de
ces deux Chefs les mettoit un peu en re-
pos ; ils en craignoient, disoient-ils, l'es-
prit. Le Comte de Frontenac en donna un
aux Hurons de Lorette qui le firent mou-
rir, & le troisiéme fut mis entre les mains
des Abenaguis qui devoient le conduire
à leur grand village, il trouva le moyen
de s'échaper : il fut tué depuis dans une
autre occasion.

Le Comte de Frontenac congediant ces
Chefs les exhorta de tenir leur jeunesse
toute prête pour une entreprise qu'il pré-
tendoit faire dans peu de jours. Comme il
savoit que les Iroquois prennent peu de
précaution lors qu'ils font tous les ans leur
chasse le long de la riviere qui conduit au
Fort de Frontenac, soit du côté Nord ou
dans la Langue de terre qui est entre cette
riviere & celle des Outaouaks, il voulut
les surprendre par un parti de trois cens
douze hommes, dont il donna le comman-
dement à d'Orvilliers.

Bien des gens n'étoient pas de cet avis ;
ils partirent cependant le neuviéme Fé-
vrier, la guerre se faisant ici d'une manie-
re assez fatigante chacun porta à son col,

ou traîna ses vivres & ses hardes la raquette aux pieds. Il arriva un accident à d'Orvilliers au Portage de saint François, une chaudiere d'eau bouillante fut renversée par mégarde sur ses jambes qui l'empêchèrent de continuer le Voyage.

Beaucour qui se trouvoit le plus ancien Officier prit le commandement, c'étoit à la verité un jeune homme, mais plein de courage, qui fit bien paroître qu'outre la délicatesse de son esprit, sa prudence supléoit aux qualitez que l'âge donne aux autres. Les fatigues du Voyage furent cruelles, plusieurs François eurent les pieds gelez, & de vieux Sauvages s'en retournerent aussi. Quelques coups de fusil que l'on entendit tirer dans les bois firent juger que les Iroquois n'étoient pas loïn; on laissa un Sergent avec vingt hommes pour la garde des hardés, & le reste marcha du côté où l'on entendit du bruit. L'accablement dans laquelle l'on étoit par une marche de deux jours aussi précipitée que celle qu'il avoit fallu faire obligea, Madame, une quinzaine d'habitans & un soldat de quitter la partie: la honte fit rentrer le reste en soi-même, la valeur est nécessaire à un Commandant, l'éloquence ne l'est pas moins pour animer les esprits chancelans, l'Histoire nous fournit assez

d'ex
sion
yant
loit
ne r
un r
en r
don
quo
saill
part
rier
mêt
tess
l'at
tro
Pla
auf
va
ge
Fr
l'o
&
vir
tic
pic
bl

ce
ci

d'exemples combien elle a fait d'impression au milieu des Batailles. Beaucoup voyant que ce petit corps de Troupes s'alloit dissiper par la crainte, leur parla d'une maniere si pressante qu'il leur inspira un nouveau courage. L'on se remit donc en marche, & quatre heures après l'on donna avec vigueur sur quatre-vingt Iroquois qui furent bien surpris d'une telle saillie. Sategaroniez qui commandoit le parti fit ce qu'il pût pour rassurer ses guerriers; il eut beau faire il fut contraint lui-même de s'enfuir, avec une si grande vitesse que les meilleurs Coureurs ne pûrent l'attraper; il n'en réchapa que treize, & trois femmes que l'on fit prisonnières. La Plante Officier, qui avoit été pris trois ans auparavant à l'affaire de la Chine, se trouva heureusement delivré de son esclavage: nous perdâmes huit Sauvages & deux François, la retraite se fit en bon ordre & l'on arriva à Montreal. Les Chefs du Saut & de la Montagne qui avoient apporté vingt-quatre chevelures de cette expedition, firent present à Madame de Champigni de Tonnacoras, un des Considerables de sa Nation.

L'on se préparoit à Montreal pendant ce temps à faire remonter des François chez les Outaouaks, ce Voyage paroissoit

assez difficile, parce que la *Chaudiere Noire* Chef des Nations Iroquoises, occupoit la riviere pour en empêcher le passage, la Nouë eut ordre de les escorter. Quand il fut au portage des Calumets il découvrit quelques ennemis, ce qui lui fit prendre la resolution de redescendre à Montreal, où il trouva le Comte de Frontenac qui revenoit du Fort de Chamblé.

L'on finit les semences avec assez de tranquillité, les Partis que l'on avoit distribués de toutes parts pour soutenir les habitans ne firent aucune rencontre. Les Sauvages du Saut & de la Montagne qui étoient allés du côté d'Orange & des cantons Iroquois ne firent aussi aucunes entreprises, parce qu'ils avoient amené avec eux (contre la bonne politique) de nouveaux Esclaves à qui l'on ne devoit point trop se fier, malgré toutes les protestations de fidélité. Ceux-ci se voyant près de chez eux se sauverent. Montesson eut plus de succès dans son Voyage, il cassa des têtes proche d'Orange : cette Ville étoit dans une grande consternation sur le bruit qui s'étoit répandu que l'on devoit y venir avec toutes les forces du Canada.

Le Comte de Frontenac avoit toujours à cœur de faire revenir le Castor de Michilimakinak;

chil
tive
cort
d'él
part
Hur
heu
qui
ape
can
lige
tra
cor
tach
gra
qui
teré
I
don
Des
qui
det
cor
faic
Frat
min
nan
part
yag

chilimakinak ; l'on fit une seconde tentative pour y aller , la Nouë eut ordre d'escorter les Voyageurs avec trente soldats d'élite , Auriouaé se mit à la tête de la plupart des Sauvages de la Montagne & des Hurons de Lorette. Leur voyage fut assez heureux jusques à la riviere du Lièvre , qui est à trente lieues de Montreal : ils aperçurent peu de temps après plusieurs canots Iroquois , le grand nombre les obligea de ne point passer outre ; cette retraite ne vint que de l'évasion de Tonnacoras , parce qu'Auriouaé qui s'étoit détaché avec sept à huit hommes courut de grands risques par la fuite de cet Esclave , qui avoit fait mine d'être dévoué aux intérêts des François.

L'on fit encore une troisième tentative dont le succez nous fut desavantageux. Des Algonkins & des Têtes-de-Boules qui avoient fini leur traite à Montreal , demanderent qu'on leur donna une escorte jusques à la riviere du Lièvre , se faisant forts après cela de conduire les François à Michilimakinak par des chemins détournez. Gemmeraye Lieutenant , la Fresniere & Hartel Enseignes , partirent avec trente soldats & les Voyageurs ; saint Michel avoit avec lui cinq

François : ces Officiers eurent beau solli-
 citer ces Sauvages d'envoyer à la décou-
 verte dans leur marche , ils furent atta-
 qués au milieu des rapides du long Saut,
 Les Têtes-de Boules qui sont les plus lâ-
 ches de toute l'Amérique s'enfuirent aussitôt,
 & causerent par cette retraite si précipitée
 tant d'épouvante qu'il fut impossible aux
 Officiers de retenir leurs soldats ; ils se
 jetterent avec précipitation dans leurs
 canots qu'ils firent tourner , quelques-uns
 gagnèrent le bout de l'Isle de Montreal,
 & le reste fut pris ou tué. La Gemmeraye,
 la Fresniere & saint Michel, soutinrent
 le choc avec deux ou trois autres pendant
 quelque temps ; il fallut céder à la fin,
 ils se rembarquerent ; ces deux derniers
 tournerent dans leur canot , & tombèrent
 malheureusement entre les mains de leurs
 ennemis. La Gemmeraye trouva le moyen
 de se cacher , & arriva seul dans un
 canot ; sa réputation est trop bien établie
 dans le Canada pour qu'une pareille
 disgrâce puisse lui donner la moindre
 atteinte, il fit tout ce qu'un brave
 homme pouvoit faire dans une conjoncture
 où il devint la victime de ses gens qui
 l'abandonnerent. L'on aprit peu de jours
 après des nouvelles du Chevalier d'O , qui

III. étoit sauvé de Manathe, & la dissention
ou. qui régnoit entre les Anglois & les Fla-
ta. mands.

ur. Le grand repos dans lequel l'on avoit
la. été dans les côtes obligea le Comte de
II. Frontenac de redécendre à Quebec jus-
é. ques aux récoltes ; il se flâtoit qu'on lui
of. enverroit quelques Troupes de Fran-
ts, ce, les forces du païs commençant à bien
ns diminuer.

I. Il est difficile, Madame, qu'une bona-
de ce sur Mer ne soit suivie de l'Orage, mais
a. quoi qu'un Vaisseau se voye exposé à la
I. fureur des vagues, l'adresse d'un Pilote
u. expérimenté le garentit souvent de ses
menaces. Cette tranquillité qui faisoit un
peu respirer le peuple fut bien-tôt trou-
blée ; la Chaudiere-Noire qui étoit le He-
ros des Iroquois s'ennuyant d'attendre les
Voyageurs qui devoient décendre de Mi-
chilimakina avec leurs Pelleteries, se ré-
pandit avec six cens hommes vers les ha-
bitations des Prairies, à peu près comme
un Fleuve qui sortant de son lit inonde un
païs & n'est arrêté que par une forte di-
güe. Le Chevalier de Callieres en eut avis,
il donna ordre à Dupleffis-Fabert ancien
Capitaine, de couvrir les Forts de la ri-
viere des Prairies, de l'Isle-Jesus, & de la

Chenaye, qui sont vis-à-vis les uns des autres, & de ne point s'engager à aucun combat dans les bois; il ne pût que faire des escarmouches dans les bleds: le Chevalier de Vaudreuil joignit ce détachement avec cent cinquante hommes, mais il ne pût attraper les ennemis: il revint à Montreal & en repartit quelque temps après à la tête de quatre cens hommes tant Sauvages que François. Après trois jours de marche on aperçût au dessus du long Saut de la grande riviere un canot qui traversoit du Nord au Sud.

De Vaudreuil laissa cent hommes à la garde des canots & des bateaux, & le reste marcha en bon ordre. Des Iroquois qui coupoient du bois aperçurent les François, ils firent de grands cris qui retentirent jusqu'à leur camp qui n'étoit pas éloigné, nos Sauvages en firent de même avec un peu trop de précipitation, de Vaudreuil voulut les enveloper; comme sa gauche avoit un grand circuit à faire, leur droite demeura découverte, ce qui laissa un passage qui leur facilitoit une retraite. Les Iroquois qui se virent surpris firent beaucoup de résistance, on leur en tua une vingteine sur la place, la plupart se jetterent à l'eau & se noyerent, l'on prit cinq

ho
 l'or
 été
 rav
 pu
 qui
 fier
 pas
 ne
 fui
 l'ac
 be
 me
 m
 fic
 fig
 eo
 il
 du
 &
 m
 tir
 fo
 m
 &
 re
 q
 b

hommes, neuf femmes, cinq enfans ; & l'on delivra neuf prisonniers qui avoient été pris à la Chenaye peu de jours auparavant, & trois autres qu'ils tenoient depuis long-temps. La déroute des Iroquois qui étoient au nombre de deux cens guerriers fut presque entiere, & tout auroit passé au fil de l'épée si ces cris précipitez ne leur avoient donné le moyen de s'enfuir : le redoutable la Chaudiere-Noire relâcha du côté du Nord, sans se mettre beaucoup en peine de la femme que l'on mena au Saut. Nous perdîmes onze hommes, parmi lesquels il y eut quatre Officiers.

Peu de jours après cette expedition Lufignan Capitaine réformé eut ordre de conduire des bateaux aux Trois Rivieres, il fut attaqué à son retour dans les Isles du lac saint Pierre par un parti d'Iroquois, & fut tué de la premiere décharge. La Monelerie Lieutenant soutint un feu continuel avec beaucoup d'intrepidité, les soldats qui voyoient quatre de leurs camarades de tuez perdirent la tramontane, & après deux heures de combat trouverent plus à propos de faire une retraite que de forcer les ennemis dans leur ambuscade.

Le Comte de Frontenac monta à Montreal le treize Août avec trois cens habitans pour faciliter les recoltes; elles ne se font dans ce pais que le fusil à la main, il y trouva deux cens cinquante Outaouaks & autres Sauvages de différentes Nations qui y étoient arrivez avec cent cinquante François; il les remercia d'abord d'une cinquantaine de chevelures Iroquoises qu'ils lui firent present, il leur proposa une *grande Chaudiere*. Les Sauvages du Saut & de la Montagne respiroient depuis long temps à faire une entreprise sur un des Villages Iroquois: les Hurons de Michilimakinak & de Lorette, les Algonkins & les Abenaguis l'avoient souhaité avec beaucoup d'empressement, les Outaouaks qui ne demandent que le commerce de leurs Pelleteries se trouverent assez embarassez dans cette entreprise, ils avoient d'un côté une grande impatience pour s'en retourner chez eux, & de l'autre ils dirent que tous leurs guerriers étant en guerre contre les Iroquois il ne restoit que leurs femmes & leurs enfans avec les Vieillards, qui étoient pour lors sans apui.

Deux Chefs Gorogouens & Onnontaguez qui étoient prisonniers ayant scû

que l'on tramoit contre leur Nation, proposerent que l'un d'eux alla chez eux pour négocier quelque accommodement, ou du moins qu'ils se faisoient fort de faire revenir les prisonniers François. L'on commençoit déjà à être accoutumé à toutes ces ruses, l'on fit peu d'état de ces propositions. Le Comte de Frontenac se seroit trouvé assez embarrassé pour l'exécution d'un pareil dessein.

Comme il se persuadoit qu'on lui enverroient des Troupes de France par les premiers Vaisseaux, il se consoloit de la perte qu'il faisoit insensiblement de celles qui étoient en Canada, qui devint bien grande, mais dès-lors qu'on lui eut dépêché un canot de Quebec pour lui donner avis de l'arrivée de neuf Vaisseaux qui étoient à Tadoussac, dans lesquels il n'y en avoit point, ce fut un motif assez puissant pour ne pas engager les Outaouaks à cette expédition, qui sont assez méfians sans leur donner encore une idée du peu de forces que nous avons. Peu de jours après son arrivée à Quebec le Chevalier d'O arriva avec deux Abenaguis de Lacadie. Il faudroit une Histoire à part pour décrire toutes les aventures qui lui sont arrivées depuis que le

Comte de Frontenac l'envoya chez les Iroquois avec quatre députez d'Aurionac, le risque qu'il a couru d'être brûlé par ces Barbares, les duretez qu'il reçût à Manathe de la part des Anglois, la fuite de cette Ville, sa reprise à la Nouvelle Londres, enfin la maniere dont il sortit de Baston, sont autant de traits d'Histoires. Je suis avec beaucoup de respect,

MADAME,

Votre très-humble, &c.

26
27

Hu
l
Pri

Le
A

L

I

p
h
a
d
c
l
y



V. LETTRE.

Huit cens Iroquois font des courses dans le gouvernement de Montreal.

Prise de trois Forts des Aniez, dans lesquels on fait trois cens prisonniers, la plupart guerriers.

Le Canada est menacé de toutes parts.

Arrivée de deux cens canots Ontaonaks, qui viennent faire la traite de leurs Pelleteries.

Les Abénaguis de Lacadie ont de grands pourparlers avec les Anglois.

M

ONSIEUR,

Je n'aurois eû garde de vous interrompre au milieu de vos grandes occupations, si je n'étois persuadé que vous ressemblez aux Grands Hommes qui ne se délassent d'un travail d'esprit que par un autre, & que lors qu'elles vous laissent quelques loirs vous croyez ne les mieux employer qu'à vous entretenir des matieres qui viennent des pais étrangers. Je vous prie,

Monſieur, de vous en dérober quelques-uns de ces momens, par le détail que j'ai l'honneur de vous envoyer. Vous y verrez la vivacité avec laquelle les Canadiens ont donné des preuves de leur zèle pour la gloire des armes du Roi.

Il eſt bien difficile, Monſieur, d'arrêter un torrent qui ſe répand avec rapidité dans une vaſte campagne; la confuſion & le deſordre, les ruïnes & la deſtruction de tout ce qu'il rencontre en ſont les effets. L'on peut dire avec quelque juſtice que les courſes continuelles que les Iroquois avoient faites juſques alors dans ce vaſte pays avoient cauſé une ſi grande révolution, que les forces commençant à beaucoup diminuer l'on y voyoit avec douleur ce torrent impetueux de Barbares ſ'y précipiter le fer & le feu à la main. Comme ils ſ'apercevoient que l'on ſ'étoit tenu ſur la défenſive ils jugerent de la foibleſſe du courage des François, ou de l'impuiſſance de leurs forces. Deux ſoldats qui avoient été pris trouverent le moyen de ſ'enfuir de Quebec; ils rencontrèrent huit cens Iroquois qui étoient en marche pour faire irruption ſur nos côtes: c'en fut aſſez pour animer davantage cette Nation qui ne reſpiroit que le carnage. Ces fugitifs étoient ſi bien inſtruits du fort & du foible

du
le
l'e
tr
ay
de
de
le
ſa
C
ſe
te
r
&
à
d
r
d
e
v
h
r
e
C
c
r
i
t

du Canada, qu'ils leur donnerent toutes les lumieres possibles; on courut après & l'on offrit trente pistoles à ceux qui les trouveroient. Quand les Iroquois eurent appris qu'il n'étoit point venu de troupes de France ils se separerent aussi tôt en deux bandes, les uns devoient venir par le lac Champlain, & l'autre par celui de saint François, où la riviere des Iroquois. Ceux qui prenoient cette route devoient se camper auprès du Saut, & sous prétexte de négociation leur dessein étoit d'attirer le plus de Sauvages qu'ils pourroient, & de leur casser la tête.

Le Chevalier de Callieres donna ordre à tous les habitans de son gouvernement de se retirer dans les Forts, ces forces n'étant pas suffisantes pour aller au devant d'eux. Il jeta le plus de monde qu'il pût du côté du Saut, pour en soutenir les Sauvages qui avoient promis d'user des mêmes stratagèmes que les Iroquois se l'étoient proposé à leur égard. Le Marquis de Crizafi Capitaine, sorti d'une des illustres Maisons d'Italie, de Monaco & de Grimaldi, commandoit tous les François qui y étoient.

Enfin ce Parti qui devoit venir par le lac saint François parut à la vûe du Saut; on l'attendit de pied ferme, & on le reçut

avec un feu de mousqueterie qui fut vigoureux de part & d'autre. Ils prirent le soir du même jour le chemin du lac saint François pour sans doute y chasser : ils détachèrent de petits Partis qui surprirent quelques habitans, qui sont toujours trop empressez à retourner sur leurs terres quand ils voyent les grandes allarmes passées. La femme du redoutable la Chaudiere Noire qui étoit prisonniere, avoit envie de s'évader, Thatha Kouicheré Chef des Onneyouts du Saut qui en avoit eû soupçon lui cassa la tête, & attacha une hache sur la porte, invitant par là ses freres à la même chose contre ceux qui feroient mine de s'enfuir.

Le parti qui venoit par le lac Champlain étoit tout prêt à faire son coup, lors qu'un jeune François & deux Sauvages s'en sauverent heureusement. L'évasion d'un autre qui fut deux jours auparavant les embarassa fort, ce qui les obligea de tenir plusieurs Conseils, car ils jugeoient bien qu'ils étoient découverts. Ils vinrent camper dans une Isle du côté du lac Champlain. Comme la saison commençoit à être avancée l'on ne se mit pas beaucoup en peine de leurs menaces. Le Chevalier de Callieres fit partir par ordre du Comte de Frontenac un Convoi de six Compagnies

gni
teit
dec
ci,
pla
Iro
me
tro
ab
biu

l'at
n'a
qu
pre
dec
fir
in
foi
gn
pu
re.
ci
to
pr
ex
pr
ta
te

gnies pour Chamblis, avec une cinquantaine de Sauvages que l'on destina pour la découverte. D'autres se joignirent à ceux-ci, & allèrent sur les bords du lac Champlain pour tâcher de surprendre quelques Iroquois qui y étoient; l'on cassa seulement la tête à un Tsonnontouan, & l'on trouva dans des paquets qui avoient été abandonnez les chevelures de deux habitans de Sorel.

L'entreprise que l'on avoit voulu faire l'année précédente sur les Onnontaguez n'ayant pû réussir par tous les obstacles qui survinrent, le Comte de Frontenac en projetta, Monsieur, un autre sur les Aniez dès qu'il vit les choses dans une meilleure situation, celle-ci étoit plus d'éclat par les impressions qu'elle fit sur les Anglois qui sont leurs voisins.

Les Sauvages du Saut & de la Montagne ayant fait humainement tout ce qu'ils purent pour inspirer aux Aniez leurs freres de faire ensemble la Priere, & ceux-ci de leur côté s'étant servis de routes sortes de ruses pour les attirer chez eux, les premiers resolurent d'en venir à d'autres extremitez: il se fit donc pour cet éfet un parti considerable de Sauvages, d'Habitans, & de Soldats d'élite: Mantet, Courtemanche & la Nouë, furent choisis pour

commander les François. Monsieur de Champigni donna tous les ordres nécessaires, soit pour les munitions de guerre & de bouche que pour les raquettes, traitées, & autres choses utiles à de pareilles expéditions. Les Hurons de Lorette, les Abenaguis du Saut de la Chaudiere, des Algonkins, & des Sokokis des Trois Rivières s'y offrirent aussi. Il se fit donc un petit corps d'armée de plus de six cens hommes, sans compter une trentaine d'Officiers : des Habitans même éloignez de quatre-vingt lieues de Montreal y vinrent aussi.

Enfin toutes choses étant en état l'on partit le vingt-cinq Janvier de la prairie de la Magdeleine, on alla camper à Chambli, où tous les François sejournerent deux jours jusques à l'arrivée de nos Sauvages qui se joignirent à eux au retour de leur chasse, car c'est presque toujours leur coutume d'en agir de même dans ces sortes d'entreprises. Après beaucoup de fatigues l'on arriva le seize Février sur le soir à la vue d'un des petits Forts des Aniez, Mantet & Courtemanche se separerent de la Nouë pour en attaquer un autre qui étoit à un quart de lieue plus loin. La Nouë se rendit maître de ce premier, où il ne trouva que cinq hommes, plusieurs femmes

& enfans : Mantet trouva moins de résistance au sien qu'il ne l'avoit crû : l'on brûla ces deux endroits. Courtemanche resta avec un détachement pour garder tous les prisonniers & plusieurs autres que l'on avoit fait dans les bois. Il y avoit un troisième Fort de plus grande conséquence, Mantet & la Nouë qui y arriverent la nuit du dix huit furent surpris d'y entendre beaucoup de bruit, les Iroquois chantoient pour lors une chanson de guerre, & l'on crût d'abord que l'on avoit été découvert, mais l'on scût dans la suite que c'étoit une quarantaine de guerriers qui devoient aller joindre un gros parti qui se formoit à Onneyout, l'on trouva le secret d'ouvrir les portes : on fit donc main basse tout à coup, l'on mit le feu aux cabanes, aux vivres, aux pieux du Fort, & à tout ce que l'on ne pût emporter. Quand l'ivresse de nos Sauvages fut passée on rejoignit Courtemanche, nous en perdîmes une trentaine qui furent tuez au premier abord la Hache-d'armes à la main, ou qui perirent par leur ivrognerie. L'on se rendit maître de trois cens Iroquois, dont le tiers étoient des guerriers. Les troupes les plus nombreuses ne sont pas toujours à désirer en guerre, non plus que les grands Corps qui sont pour l'ordinaire sujets aux

plus grandes maladies, qui coûtent beaucoup plus cher à nourrir, qui ont plus de difficulté à se remuer, & qui donnent plus large visée aux coups des ennemis.

C'eût été une belle défaite si les Sauvages du Saut avoient voulu executer leur promesse; le Comte de Frontenac avoit si fort inspiré ces sentimens aux Chefs, qui lui en avoient donné toutes les assurances possibles, mais cette Nation promet volontiers ce qu'on lui demande, & s'en reserve après l'execution autant que le caprice ou l'interêt, qu'ils ne connoissent pas toujours bien, les ménent: on ne pût donc les résoudre à leur casser la tête. L'on partit en bon ordre, les prisonniers au milieu, & les François les plus alertes soutinrent l'Arriere-garde. Les troupes sont augmentées de moitié par l'experience des Capitaines & le courage qu'ils portent à la guerre. Après deux jours de marche un Sauvage vint donner l'allarme sur l'avis qu'il avoit que les ennemis les poursuivoient à toute diligence.

Les Commandans François voyoient trop d'inconveniens à soutenir un combat general, ils se trouvoient extrêmement embarassés du grand nombre de prisonniers, & ils apprehendoient d'ailleurs que se fortifiant dans les bois ils ne fussent affamés

da
m
et
ap
il
pe
de
l'e
fi
tr
ap
de
v
de
or
pe
q
n
q
e
co
z
h
P
h
E
z
e
r

tant qu'ils le souhaiteroient, ils consentirent à la fin que l'on décampa. On partit en bon ordre en plein jour, pour n'être point obligé de marcher la nuit dans les bois, l'on passa la riviere d'Orange sur les glaces: heureusement les ennemis poursuivoient assez lentement, & ce fut un grand avantage aux François qui se trouverent soulagez par là dans le transport des blesez, qui étoit fort difficile, puisqu'à peine vingt hommes suffisoient pour en porter un seul dans un brancar. Lors que l'on fut arrivé vers le lac saint Laurent, plusieurs de nos Sauvages nous quitterent pour chasser; quelques prisonniers deserterent, & d'autres Aniez vinrent prendre parti avec nous. Les vivres commencerent à manquer: l'on crût en trouver dans un endroit que l'on avoit cachez, qui furent tous gâtez. La misere devint si generale par ce contre-temps, qu'il est difficile de vous exprimer, Monsieur, tout ce que l'on souffrit dans la suite du Voyage, & la seule ressource qui leur resta fut de faire bouillir des souliers Sauvages. Aussi-tôt que l'on eût pû gagner la riviere de Charzi, qui est à seize lieues de Montreal, on dépêcha au Chevalier de Callieres des Exprez pour le prier d'envoyer des vivres; il y pourvût avec toute la diligence possible.

Chacun prit son parti quand on se vit proche des côtes, mais Courtemanche & Villebonné restèrent seuls avec les blessez.

Ce coup qui fut plus heureux & plus glorieux dans ses commencemens, ne laissa pas de jetter les Iroquois & les Anglois dans une consternation generale, (chaque Nation apprehendant un même desastre) & la Victoire eût été parfaite si Mantet n'eût pas été forcé de concéder aux sentimens de nos Sauvages.

Perigni qui avoit été détaché à Lacadie, arriva un mois devant le retour de ce Parti, il raporta que l'Escadre commandée par le Chevalier du Palais avoit fait voile vers Terre-neuve, qu'après que deux Navires qui venoient de Quebec l'eussent joint dans la Baye des Espagnols, en l'Isle du Cap Breton, il avoit pris la route de Pentagoüet. Cette nouvelle fut suivie de la prise des deux fugitifs Anglois qui avoient déclaré le fort & le foible de Quebec, & qui avoient si bien informé les Anglois des moyens les plus seurs pour s'en rendre maîtres.

Sur ce que l'on aprit d'ailleurs par des prisonniers que l'on faisoit un armement considerable en la Nouvelle Angleterre, le Comte de Frontenac jetta les yeux sur Baucour Capitaine, qui avoit beaucoup de

genie dans les Fortifications ; il travailla avec application à réparer les défauts de celles de Quebec. Ces travaux n'étoient pas encore si pressez que l'on ne dût penser à trouver l'expedient de faire descendre les Pelleteries de Michlimakinak : la quantité prodigieuse qu'il y en avoit paroissoit d'une grande importance pour les y laisser , cependant la crainte où l'on étoit de l'irruption des Iroquois mettoit hors d'état d'y pouvoir envoyer le nombre de François suffisant pour les transporter, outre que l'on eût été bien aise que deux cens qui y étoient descendissent.

Toutes ces raisons obligerent le Comte de Frontenac d'y envoyer Dargenteuil, Lieutenant réformé , avec dix-huit Canadiens , pour porter des ordres à Louvigni qui y commandoit : Une vingteine de Sauvages du Saut & de la Montagne s'offrirent d'être de la partie ; le départ fut heureux , mais le retour fut un peu traversé. En effet plusieurs Iroquois qui s'étoient jettez des deux côtez d'un rapide qui est au haut de l'Isle de Montreal , firent leur décharge si brusquement sur les canots qu'ils furent très maltraitez. La Valtri, Enseigne d'une Compagnie, le fut davantage , parce que son canot coulant bas d'eau , il débarqua & fut tué en même

temps avec un de ses gens. Il perdit quelques François, & on prit un Sauvage de la Montagne.

Les difficultez extraordinaires qu'il y a de faire la guerre en ce pais par la quantité de bois impraticables, dans lesquels on est contraint de livrer des combats, font cause que l'on n'envoye que de petits Partis que l'on détache de part & d'autre. Les endroits qu'il faut encore necessairement côtoyer sur les rivieres sont si remplis de dangers par les courses continuelles des Iroquois, qu'il est extrêmement difficile de ne pas tomber dans quelques ambuscades, les plus braves en sont souvent la victime, il faut cependant passer par dessus toutes ces considerations. Tous ces petits Partis ne laissent pas d'être utiles, parce que l'on tient en bride son ennemi & qu'on le harcele : la dépense en étoit à la verité considerable, & quoi que le Sauvage soit naturellement porté à la guerre, il ne veut cependant jamais marcher qu'avec beaucoup de vivres & de munitions ; l'on a même de la peine à lui persuader qu'il fait la guerre autant pour son intérêt que pour le notre.

Le Canada étoit menacé de toutes parts, il n'y avoit aucune sùreté dans le fleuve depuis Quebec jusques à Montreal : ce

gouvernement-ci qui a toujours été le théâtre de la guerre ne pouvoit être trop bien gardé. Sorel & Chambly qui le couvrent étoient les postes les plus importants; le Chevalier de saint Jean qui commandoit au premier reçût un renfort d'hommes qui réparèrent ce qui n'étoit pas en état de défense : Desbergères qui commandoit celui-ci, qui est à la tête du païs, le mit au meilleur état que l'on pouvoit souhaiter, il y employa tout ce qui pouvoit servir à sa conservation, il rendit inhabitables les Portages par lesquels les ennemis étoient obligez de passer en grand corps, de maniere qu'il leur falloit enfilet des rapides d'où il est presque impossible que des canots puissent se sauver, ou il leur falloit passer à la vûe du Fort, dont le canon les auroit fort incommodés.

Quand on eût pourvû à la sûreté de ces deux postes on ne négligea rien pour celle de Montreal, l'on fit faire un petit Fort sur un côté qui commande la Ville, c'est un quarré long à quatre Bastions, garni de Fraises & de Palissades, revêtu d'un petit Fossé, & comme il est impossible aux ennemis d'y amener du canon, l'on peut dire qu'il est imprenable; toutes les rues de la Ville l'ont en perspective, de maniere que si elle étoit prise les ennemis ne pourroient s'y loger.

De
avoit
premier
torze
quels
enle-
ve p
les e
d'Av
que
dans
sider
mill
six r
que
le la
gloi
mu
real
de
I
cû
la
pai
&
pre
po
cô
ve

De tous les Partis que nos Sauvages avoient faits , celui de la *Plaque* réussit le premier du côté d'Orange, il surprit quatorze hommes dans les bois , parmi lesquels il y avoit un François qui avoit été enlevé aux Isles saint Pierre de Terre-neuve par un Navire Anglois , il assura que les ennemis devoient faire voile le vingt d'Avril de Baston pour assieger Quebec , que les préparatifs que l'on avoit faits dans tous les gouvernemens étoient considérables , que l'armement seroit de dix mille hommes, parmi lesquels il y en avoit six mille pour le débarquement. Il ajouta que le Commandant devoit marcher par le lac Champlain, à la tête de six cens Anglois , sans compter les Iroquois , afin d'amuser les troupes qui étoient vers Montreal , & faciliter par ce moyen l'entreprise de Quebec.

Le Comte de Frontenac avoit déjà reçu trop d'avis pour ne point s'attacher à la conservation de la Capitale de ce vaste pais ; il donna tous les ordres nécessaires & passa à l'Isle d'Orleans, à la côte de Baupré , & autres lieux circonvoisins , il disposa toutes choses pour la sûreté de ces côtes.

Les ennemis qui étoient bien aises d'avoir un Espion chez les François , enga-

gerent Tareha un des principaux Chefs d'Onneyouts d'y venir examiner l'état des affaires. Ce Chef adroit prit le prétexte de chercher un de ses Neveux qui étoit prisonnier au Saut, qu'il vouloit avoir à la place de saint Amour, habitant de la Pointe-aux-Trembles, qu'il ramena pour cet éfet. Il presenta au Comte de Frontenac des Colliers, il l'assura que les Onneyouts l'avoient en même temps conjuré de lui demander la Paix, que si jusques à present ils n'avoient fait aucune démarche, la douleur où ils étoient d'avoir irrité si mal à propos un Pere, les avoit obligez de ne point paroître devant lui: qu'ayant bien voulu risquer de venir seul, il se flâtoit en son particulier qu'il ne recevrait aucun châtiment de sa main, que tout le Village suivroit l'exemple des cabanes pour qui il parloit, qu'il avoit fait avertir toutes les Nations qu'il venoit en Canada pour voir son Pere, & tâcher de racommoder ce que leur mauvaise foi avoit gâté. Le Pere Milet Jesuite, prisonnier depuis cinq ans, qui lui avoit donné des lettres, confirmoit tout ce que disoit ce Chef par ses Colliers. Le Comte de Frontenac qui connoissoit assez les fourberies des Iroquois, lui fit réponse par un seul Collier,

Ls

à
don.
ress.
les
qu'
quo
ri.
rez
bi.
de
me
sai
qu'
F.
san
lui
cor
&
l'a
tro
ter
de
en
ta
à
ta
vi
ro
v.

Le Collier, dit ce General, qu'Onontio donne à Tareha, est pour dire que le juste ressentiment qu'il a de l'horrible perfidie que les Onnontaguez ont faite aux François, qu'il avoit permis d'accompagner les Iroquois qu'il avoit ramené de France, qu'Antoine leur avoit envoyé, joint aux cruautés inouïes qu'ils ont exercées depuis, aussi bien que toutes les autres Nations, sur ceux de ses enfans qui sont tombez entre leurs mains, auroit dû l'obliger à user de représailles sur Tareha, & à rejeter les Colliers qu'il lui a presentez de la part des trois Familles les plus considerables d'Onneyout, sans vouloir écouter aucune des choses qu'il lui a dites, si la tendresse qui lui reste encore pour des enfans qu'il a toujours aimez, & à qui il n'a jamais fait que du bien, ne l'avoit porté à essayer encore de leur faire trouver quelques moyens de pouvoir rejeter le poison qu'ils ont avalé, & de sortir de l'ivresse où ils sont depuis si long-temps, en rentrant dans leur bon sens & se remettant dans leur devoir.

C'est le motif seul, dit-il, qui m'engage à déclarer par ce Collier que si les Onnontaguez, Tsonnontouans & Goyogouins, veulent entrer dans ces dispositions où paroissent être les Onneyouts, ils ayent à m'envoyer incessamment deux des principaux &

des plus considerables Anciens de chaque Nation, dont je souhaite que Theganissorens soit du nombre, parce qu'il est de mon ancienne connoissance, pour me marquer la douleur veritable & le regret sincere qu'ils ont de toutes leurs fautes passées, & j'écouterai ce qu'ils voudront me dire la dessus, leur donnant une entiere assurance qu'ils pourront venir & s'en retourner en toute sureté, quelque chose qu'il puisse arriver. Ils doivent d'autant moins en douter qu'ils savent qu'Onontio n'a jamais manqué à sa parole, & qu'il est incapable de le faire.

C'est à eux à se consulter sur la resolution qu'ils doivent prendre, parce que s'ils refuserent d'entrer promptement par la porte que les Onneyouts ont commencé à leur ouvrir, Onontio est resolu de se boucher les oreilles, de ne plus entendre aucunes propositions d'accommodement, & de les poursuivre jusques à leur entiere extermination.

Soixante Amicois qui venoient des environs de Frontenac pour tâcher de surprendre des Iroquois, rapporterent que les Nepisiriniens avec lesquels ils étoient partis en guerre, avoient fait rencontre de trois canots Iroquois, dont ils en avoient défait un, & qu'ils avoient repris le nommé le Lac Canadien, & Lorani, un des considerables de la Montagne, qui avoit

été b
tri fu
L'c
die p
favo
onze
la fic
venir
lende
Iroq
taou
com
avec
scûr
reso
Nat
à p
& i
I
avo
un
res
te
Fra
de
les
de
bc
vo
H

été blessé à la même occasion que la Val-
mi fut tué.

L'on aprit aussi des nouvelles de Laca-
die par le Pere Binerau Jesuite , qui fit
sçavoir qu'un parti d'Abenaguis avoit pris
onze Anglois auprès de Pemkuit , & que
la flote Angloise avoit mis à la voile pour
venir à Quebec. Saint Michel arriva le
lendemain de ces nouvelles de chez les
Iroquois; il fut pris dans la riviere des Ou-
taouaks en un combat où la Gemeraye
commandoit, il fut conduit à Onnontagué
avec la Fresniere & Hastel Enseignes. Il
sçût que dans un Conseil general on avoit
resolu de le faire brûler pour le bien de la
Nation : il crût qu'il n'étoit pas tout-à-fait
à propos de leur donner cette satisfaction,
& il trouva le secret de s'enfuir.

Il assura à son arrivée que les Anglois
avoient construit chez les Onnontaguez
un Fort à huit Bastions, à trois doubleu-
res de pieux, qui devoit servir de retrai-
te aux Nations Iroquoises en cas que les
François vinssent chez eux. Il dit qu'il en
devoit descendre huit cens pour troubler
les recoltes, que ce que Fareha avoit dit
de la part des Onneyouts pouvoit être de
bonne foi, mais que les autres Nations ne
vouloient point entendre parler de Paix.
Il arriva aussi peu de jours après un canot

de la Baye d'Hudson, qui raporta que la famine les ayant obligez d'abandonner le Fort saint Anne, il restoit seulement cinq personnes pour le garder, parmi lesquels il y avoit un miserable qui avoit assassiné le Pere Almas Jesuite leur Missionnaire, qui lui avoit reproché son crime au sujet d'un Chirurgien qu'il avoit tué.

La sainte Anne de Bordeaux, le saint Joseph & le Pontchartrain, arriverent peu de jours après, & plusieurs autres Vaisseaux, qui amenerent des troupes de France pour le pais.

Le Chevalier de Callieres ayant appris en ce temps-là que nos Sauvages avoient découvert aux Cascades de la riviere des Iroquois sept à huit cens de cette Nation, en donna avis au Comte de Frontenac. Ce General fit partir le Chevalier de Vaudreuil avec cinq Compagnies, & cent cinquante hommes des nouveaux débarquez qui paroissoient se mieux porter. D'un autre côté le Chevalier de Callieres qui avoit appris que l'on avoit crû voir le Camp des ennemis à six lieues dans l'Isle de Montreal, marcha à la tête de huit cens hommes pour les prévenir : il fut jusques aux Cascades sans rencontrer qui que ce soit ; ce mouvement fit un assez bon éfet. Un Anié Esclave du Saut prévoyant bien

que
tête
s'éc
pré
l'ar
Pel
tao
ric
le F
rior
Per
pat
blic
qu'
bie
ce
tio
Pe
ils
n'a
etc
da
av
de
les
ro
re
te
m

que l'on alloit être en état de leur tenir tête plus que jamais, ne manqua pas de s'échaper. Le Comte de Frontenac qui se préparoit aussi à monter à Montreal, aprit l'arrivée de deux cens canots chargez de Pelleteries, qui étoient descendus des Ouraouaks. La vûë d'un si grand nombre de richesses causa une joye universelle dans le pais; ce ne fut, Monsieur, qu'acclamations & benedictions que l'on donnoit au Pere du peuple & au conservateur de la patrie. Il sembloit pour lors que l'on oublioit les maux passez par la consolation qu'un chacun pouvoit avoir de jouir d'un bien qui leur avoit paru de si difficile access. Les principaux Chefs de chaque Nation qui étoient arrivez au devant de ce Pere commun jusques aux Trois-Rivieres: ils firent leurs Harangues qui la plupart n'aboutirent qu'à lui faire connoître qu'ils étoient descendus pour écouter sa voix, & dans le dessein d'obeïr à l'ordre qu'il leur avoit fait porter par d'Argenteuil.

Les Hurons qui aimoient plus la gloire de leur Nation, lui firent le recit de rous les Paris qu'ils avoient formez contre l'Iroquois, & des avantages qu'ils avoient remportez sur eux. L'on fit ensuite la traite, l'on examina pendant ce temps les mauvaises dispositions des Nations & de

merite des Sauvages les plus considerables, parce qu'il étoit absolument necessaire d'en faire un discernement pour les recompenser selon l'inclination dans laquelle ils avoient été, mais l'on fut touché quand on scût que les Miamis avoient reçu des presens des Anglois par l'entremise des Loups. Le Comte de Frontenac qui en savoit trop la consequence fit marcher un plus grand nombre de soldats Canadiens & François qu'il ne se l'étoit d'abord proposé, pour chasser les Anglois de ce poste s'ils s'en étoient emparez, où du moins les empêcher d'y entrer. Les principaux Chefs Outaouaks furent régalez à la table du Comte de Frontenac, & l'on fit ensuite le Festin general, où chacun à l'envie l'un de l'autre chanta la guerre & raconta ses exploits : ils eurent lieu d'être contents du bon acueil qu'on leur fit ; ils s'en retournerent tous, & les François sous la conduite du Chevalier de Tonti Commandant & Seigneur des Illinois, avec Mantet, Courtemanche & d'Argenteuil.

Perrot étoit du Voyage : l'entiere connoissance qu'il a de toutes les Nations du Canada, & l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de tous ces peuples, obligea le Comte de Frontenac de le choisir comme pour mettre une barriere entre les Anglois, les

Mi
fut
fat

mi

Se

pa

ce

pr

M

le

te

ci

bi

se

I

N

d

r

i

-

-

F

i

Miamis & les autres Nations. Maramek fut donc le lieu de sa demeure, qui étoit l'abord d'une infinité de peuples.

Le Sueur fut aussi envoyé à Chagouamikong pour entretenir la Paix entre les Sauteurs & les Sioux : c'est le seul endroit par où l'on puisse passer pour se rendre à cette dernière Nation, parce que si l'on prenoit le côté du Sud les Renards & les Maskoutechs ne font pas difficulté de piller les François, sous prétexte qu'ils portent des munitions aux Sioux leurs anciens ennemis.

Le Comte de Frontenac qui avoit si bien réglé les affaires des Outaouaks ne songeoit plus qu'à descendre à Québec. Il aprit auparavant son départ que trois Navires Anglois ayant hiverné au fond de la Baye d'Hudson, s'étoient rendus maîtres du Fort sainte Anne. Il ne leur faisoit cependant pas de grands apprêts pour y réussir. Les cinq hommes dont je vous ai déjà parlé, Monsieur, soutinrent la première attaque contre quarante Anglois. Ce nombre-ci n'étoit pas encore suffisant : Ils firent une seconde tentative, mais les François voyant qu'il débarquoit plus de cent hommes ils abandonnerent le Fort la nuit, aimant mieux penetrer plus de deux cens lieues à travers des

bois affreux pour se rendre à Montreal, que de demeurer entre leurs mains. La perte monta à plus de cinquante mille écus en Castors, sans compter les munitions de guerre & de bouche.

Villebon qui commande à saint Jean dans Lacadie, fit aussi sçavoir, Monsieur, que les Abenaguis avoient été traiter au Fort de Penkuit, qu'autant qu'il pouvoit juger il n'y avoit encore rien à apprehender pour le commerce. La haine irreconciliable qu'ils ont contre les Anglois, étoit un préjugé que ces pourparlers ne tendoient qu'à tirer des marchandises sans en venir à d'autres conclusions. Villebon mandoit aussi qu'il étoit bien menacé du General Phips qui devoit partir incessamment avec huit cens Anglois ou Sauvages pour l'assiéger, que ce General avoit fort desaprouvé le débarquement que l'on avoit fait à Beaubassin, terre qui appartient à la Valliere, Capitaine des gardes du Comte de Frontenac, où les Anglois furent reponffez avec perte ; qu'il étoit arrivé à Baston dix sept Vaisseaux depuis vingt jusques à soixante pieces de canon, qui revenoient de la Martinique en fort mauvais état, que leur armée y avoit été battüe, qu'ils y avoient perdu trois mille hommes, &

de
Ge
qu
éto
se
le
m
E
le
c
et
P
I
E
c

I
-a
us
de

n
u
deux gros Navires de coulez bas ; que le General de Baston leur faisoit faire la quaranteine à cause de la peste qui y étoit , & qu'aussi tôt que les équipages se seroient rafraichis , il se flâtoit d'avoir le temps de prendre Quebec , ou du moins qu'il envoyeroit ses Vaisseaux au bas du fleuve saint Laurent , pour enlever les nôtres qui devoient repasser en France ; qu'il y avoit une mes intelligence entre le Gouverneur de Baston , & le Capitaine Farfax , que les Habitans de cette Ville étoient bien las de la guerre & de l'interruption de leur pêche , ayant déjà perdu plus de cinquante Vaisseaux depuis quatre ans.

L'on a prit depuis , Monsieur , que les Abenaguis avoient eü encore des pourparlers avec les Anglois ; que ceux de Kenebeki avoient fait une Paix qu'ils ne prétendoient que conditionnelle. C'est assez le caractere des Sauvages d'en agir de même : ils s'accommodent au temps selon leurs vûës & l'état de leurs affaires. Ceux de Panaouameské & d'Annirkakan n'étoient pas entrez si avant dans le traité que les autres : leur but n'avoit été que de retirer leurs plus considerables qui étoient prisonniers. Toutes ces negocia-tions-là ne laissoient pas de nous être

suspectes. La disette de marchandises qui regnoit alors empêchoit cette grande ouverture de traite, & l'Abenagui donnoit dans ce qui lui convenoit le plus. Ils assurerent cependant qu'il n'y auroit point de foiblesse de leur côté, & que ils recommenceroient la guerre plus que jamais au Printemps prochain.

Tareha Chef Onneyout ne pût réussir dans sa négociation auprès des quatre autres Nations Iroquoises. Les Anglois qui apprirent que l'on avoit tenu plusieurs Conseils pour la Paix, tâcherent de l'empêcher. Tareha, dis je, apporta encore à *Onontio* un Collier de la part des Iroquois. Ce Collier disoit, Monsieur, que la crainte que ceux-ci avoient eus de tomber entre les mains de nos Partis, & de ceux de nos Alliez, avoit empêché les considerables de chaque Nation de venir le trouver; que s'il vouloit envoyer deux François capables de régler les affaires, il les conduiroit en sûreté à Albanie *; ce lieu étant devenu l'arbre de la Paix & de la guerre, puisqu'ils l'avoient transporté d'Onnontagué. Le Comte de Frontenac rejetta ce Collier & répondit à Tareha que puisque les Iroquois n'avoient pas voulu accepter ce

* Orange.

qu'il leur proposoit, il avoit des moyens pour les contraindre à suivre sa volonté. Ce Chef en presenta un autre de la part des cabanes Onneyoutes, qui le remercioient de la reception agreable qu'il avoit faite à Tareha, & de la liberté qu'il avoit accordée à son Neveu, l'assurant qu'elles ne participeroient point aux mauvaises affaires des Iroquois.

Le Comte de Frontenac qui répondit à ce Collier, lui promit de ne confondre n'y lui n'y les siens dans les entreprises qu'il préméditoit contre les Nations Iroquoises. Il le renvoya avec des presens assez considerables, & il en fit à la vieille Susanne qui étoit partie avec lui d'un propos délibéré pour voir le Comte de Frontenac, dont elle avoit tant entendu parler. Cette Onneyoute estimoit les François, & leur avoit rendu de bons offices pendant leur esclavage.

Depuis le départ de Tareha la plupart des Compagnies qui devoient hiverner dans le gouvernement de Montreal y arriverent.

L'on aprit que le fameux la Plaque qui étoit parti avec six de ses camarades avoit fait coup assez près d'Orange où il prit deux Soldats de la Garnison. L'un fut tué pour avoir donné quelques coups

de haches à trois de ses Sauvages qui dormoient, & l'autre qui fut amené assura que les Anglois de Baston, de la Nouvelle York & de la Virginie, se préparoient pour venir à Québec par terre au Printemps, & que les Sauvages leurs Alliez devoient partir d'Orange pour descendre à Montreal. Ce n'étoit que grands projets qui la plûpart du temps aboutissoient à rien. Tels furent les mouvemens qui se passerent cette année. Il ne me reste plus qu'à vous assurer que l'on ne peut être avec plus de passion que je le suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

V I.

≡

Gr.

A.

Les

1

Teg

c

Pr

Ar

Λ

nit

s'il



VI. LETTRE.

Grands projets de la part des Anglois & des François.

Ambassade de la part des Abenaguis d'Amirkangan de Lacadie, au Comte de Frontenac.

Les cinq Nations Iroquoises envoient deux Députez aux Iroquois du Sant de saint Louis de Montreal.

Teganissorens Ambassadeur, accompagné de dix autres, porte la parole de la part des cinq Nations Iroquoises.

Préjugé mal fondé des Outaouaks, sur ce qu'ils croient que l'on fait la Paix avec les Iroquois, sans les y comprendre.

Arrivée du Pere Millet Jesuite, Esclave chez les Iroquois, qui presente un Collier au Comte de Frontenac de la part des Iroquois Catholiques.

MADAME,

L'Esprit est une émanation de la Divinité, mais il est sujet à des égaremens, s'il n'est guidé par la sagesse & par la rai-

son ; vous avez scû les unir ensemble des
 votre plus tendre jeunesse. Tous ces char-
 mes, ces attrait, ce port si gracieux, &
 cet air noble qui vous rendent si aimable,
 font moins d'impression que la vertu &
 le merite qui vous rendent l'admiration
 de tout le monde. Une réputation de sa-
 gesse & de probité vous a attiré les bon-
 tez de la plus illustre * Dame du monde,
 Vôtre esprit vous les a conservées, & la
 bonté, la noblesse, la generosité de vo-
 tre cœur ont justifié à toute la Cour que
 vous en étiez digne. Vous devez à toutes
 ces perfections l'honneur que le Roi
 vous a fait de vous confier ce qu'il a de
 plus cher. Ce Prince fait l'amour, les
 délices & l'esperance de la France. Puisse-
 t'il conserver toujours le desir que vous
 lui inspirez tous les jours d'imiter un jour
 les vertus heroïques de Loüis le Grand,

Vous jugerez, Madame, par la lettre
 que j'ai l'honneur de vous écrire, de la
 délicatesse d'esprit des Peuples Alliez de
 la Nouvelle France, & de la bonté de
 leur cœur. Leur sîne conduite dans les
 négociations, leur adresse pour rompre
 les mesures de leurs ennemis, cette fide-
 lité & l'attachement inviolable à tout
 ce qui regarde le Roi qu'ils reconnoissent

* Madame de Maintenon.

com
 des
 trait
 mer
 sent
 I
 d'ai
 poi
 les
 cir
 de
 avo
 rie
 ma
 loi
 in
 or
 p
 de
 le
 et
 re
 k
 r
 p
 é
 e

comme leur Pere & leur défendeur, sont des preuves que ces Peuples que l'on traite en France comme des Sauvages, méritent que l'on ait pour eux d'autres sentimens.

Il n'est pas toujours à propos, Madame, d'aigrir l'esprit de son ennemi ; le desespoir où il se trouve lui fait faire souvent les derniers efforts ; il faut donc user de circonspection quand on veut le détruire.

Les Iroquois avoient été si maltraitez de toutes parts depuis quatre ans ; ils avoient perdu tant de Chefs & de guerriers qu'ils commençoient à s'affoiblir ; mais il étoit difficile de les pousser plus loin sans les rendre en quelque maniere invincibles.

Tareha Chef Onneyout, avoit donné un grand branle à un accommodement de Paix avec nous. Les Anglois prévoyoiēt de mauvaises suites de tous ces pourparlers, ils mirent tout en usage pour cacher leur foiblesse à l'Iroquois. Ils se seroient même fort peu souciez de devenir leurs Esclaves, pourvû qu'ils les eussent rendus nos ennemis irréconciliables. Les presens continuels qu'ils leur faisoient étoient encore un puissant motif pour les entretenir toujours dans leurs interêts.

Les Anglois, dis je, qui sont si voisins

des Iroquois étoient donc un grand obstacle pour pouvoir faire diversion. L'on eut, Madame, attaqué volontiers le Village des Onnontaguez qui étoit comme la tête des autres Nations Iroquoises, mais il y avoit de grandes difficultez pour cette entreprise. On se seroit peu foudré de la bonté de leur Fort & de quinze cens guerriers Iroquois qui l'auroient défendu; mais outre que l'on savoit qu'une partie des Anglois de ces quartiers devoient s'y jeter, & que l'autre devoit tenir les bois pour nous harceler, c'est que nous ne pouvions avoir sur pied que deux mille hommes tant Sauvages, qu'habitans & Soldats, nouvellement débarquez de France, qui n'étoient pas encore stiles à la maniere de la guerre du Canada.

Cependant il falloit correspondre à tous les bons sentimens des Sauvages Alliez, qui avoient promis d'agir de leur côté avec fidelité contre l'Iroquois; il ne falloit point les frustrer de ce qu'ils attendoient de notre part. On s'appliqua cependant à faire construire quantité de bateaux plats à Quebec, Montreal, & à la Baye saint Paul, pour transporter les Troupes. Tels étoient, Madame, les projets d'où dépendoit le repos ou la ruine du Canada, dans le temps que deux

Abe
ter
d'un
nair
tre
de r
leur
de
une
mai.
ave
gen
des
ave
me
tes
po
l'at
Fra
les
po
les
ce
m
at
c'
g.
n
et

Abenaguis d'Amirkangan vinrent presenter au Comte de Frontenac un Collier d'une grandeur & d'une figure extraordinaire. Cette Ambassade fit bien connoître que cette Nation étoit véritablement de nos amis, ils lui témoignèrent la douleur où étoit leur Nation d'avoir été forcée de donner des ôtages aux Anglois dans une maniere de Paix qui s'étoit faite; mais que s'il considéroit la difficulté qu'ils avoient eüe de retirer quantité de leurs gens qui étoient prisonniers, & de jouir des choses nécessaires à la vie qui leur avoient manqué, il devoit entrer en même temps dans leur affliction; que toutes ces démarches n'avoient cependant point effacé de leurs cœurs l'estime & l'affection qu'ils avoient pour la Nation Françoisé, & que bien loin d'avoir alteré les sentimens de tendresse qu'ils avoient pour lui, ils meditoient un projet contre les Anglois dont il entendroit parler.

Le Pere Bigot Jésuite, Missionnaire de cette Nation, marqua, Madame, trois mois après, que les Anglois viendroient au Printemps assieger Québec. Comme c'étoit leur coûtume d'amuser les Sauvages par de vastes projets, qui la plupart n'aboutissoient à rien, ils avoient fait courir le bruit que le fleuve de saint Lau-

rent seroit tout couvert de Vaisseaux, & par une exageration ridicule ils leur faisoient acroire que ne voulant pas tomber dans les mêmes inconveniens qui leur étoient arrivez devant cette Place, ils seroient mettre des bordages de fer aux Navires qui seroient le plus exposez à notre Artillere, & même que c'étoit une entreprise du Roi Guillaume. Ce Pere fit encore sçavoir par une autre Lettre qu'il se faisoit de grands mouvemens chez les Anglois; ils faisoient donc de grands préparatifs. Il sembloit que ce grand fracas n'étoit que pour abîmer tous les François & la Nation Abenaguise: car on disoit que mille hommes devoient s'assembler à Pescadoüet à la fin de Mars, & que d'un autre côté les Chefs Iroquois qui devoient amener un Jesuite & tous les Esclaves François, avoient résolu de tenir un Conseil General pour traiter de Paix, dans lequel ils commenceroient à poigner le Comte de Frontenac & tous les plus qualifiez qui s'y trouveroient, & que leur Armée qui seroit prête achemineroit de détruire le reste. Il est vrai, Monsieur, que dans le mois de Février Torxkim neveu de la Grande-gueule, l'un des principaux Chefs du Conseil d'Onontagué, accompagné du Fils de Ga-

rio
ça l
le C
sen
de
les
reb
gu
vo
pl
fa
du
q
le
a
p
f
r
c

rioys, qui s'étoit retiré du Saut, commença la Scene. Torskim n'ayant point trouvé le Comte de Frontenac à Montreal, presenta au Chevalier de Callieres un Collier de la part de toutes les Nations Iroquoises. Il s'est fait, dit-il, au retour de Tareha une Assemblée generale à Onnontagué, dans laquelle nous avons résolu d'envoyer Theganifforens à *Onontio*, & des plus considerables de chaque Nation, pour savoir les mesures qu'il souhaitoit prendre: Nous avons résolu la Paix, marque que nous venons dans cet esprit, c'est que le Pere Miler & les François seront ici au Printemps. Nous nous mettons fort peu en peine des Anglois, comme ils ont scû que nous étions déjà dans ces sentimens, ils ont envoyé Pitre Scultre Major d'Orange à Onneyout, que les néges ont empêché de venir jusques à Onnontagué, lequel a fait dire aux Iroquois qu'il étoit indifferent aux Anglois qu'ils fissent la Paix avec nous. Torskim fit actroire que ceux qui devoient le suivre n'étoient qu'à sept journées de Montreal, & demanda en même-temps s'il y avoit de la seureté pour eux. La Plaque & le Grand Ciel voulurent accompagner ces deux Envoyez pour rendre un compte exact à *Onontio*.

Les Iroquois furent du temps sans en-

voyer ces Chefs, & se doutant bien que l'on auroit quelque soupçon de ce retardement ils firent partir d'Orange trois vieux Aniez, qu'ils chargerent de trois Colliers, dont la teneur étoit écrite en François par un Ministre.

EXPEDITION DE TROIS

Colliers que deux envoyez Iroquois portent aux Karigouistes, ou Indiens Catholiques du Canada, selon ce que les Agayandres, c'est-à-dire les principaux des cinq Nations, ont déterminé entr'eux à Albanie le neuvième Février 1694.

LE PREMIER COLLIER.

DIt que les Agayandres Iroquois des cinq Nations ne peuvent pas venir en Canada au Printemps, comme ils ont fait savoir par le dernier Messager d'Onnontagué jusques à Kayenguirage, où le Gouverneur de cette Province a fait appeler tous les Iroquois & autres Indiens de venir exprez à Albanie au mois d'Avril, ce que les cinq Nations ont conclu de faire.

LE SECOND COLLIER.

Dit que si les Karigouistes ou les François ont quelque chose à proposer aux cinq Nations ils peuvent venir dans leurs res-

res.
y a

rio
lev
ay
qu
du
Fr

Ir
r.
C
à
à

€

verte par les Onneyouts en lui envoyant Theganifforens, & du moins deux Chefs considerables de chacune des cinq Nations, ils se soient avisez de leur envoyer deux Aniez avec trois Colliers pour sonder leurs esprits, & tenter leur fidelité, comme s'ils pouvoient avoir d'autres sentimens & d'autre esprit que celui de leur Pere.

PAR LE PREMIER COLLIER.

Ils leur déclarent donc que puisqu'ils n'ont pas satisfait à la parole que Toriskim & le Fils de Garioye ont apporté à *Onontio* de la part de Theganifforens & des cinq Nations, & qu'ils ont préféré la voix de la Grande Flèche (c'est le Gouverneur de Manathe) qui n'est que leur Frere, à celle de leur veritable Pere, ils n'ont pu obtenir d'*Onontio* autre chose que la permission de leur faire savoir que si Theganifforens, & les Chefs des autres Nations que *Onontio* a demandé, ne viennent à la saint Jean (comme ils l'avoient promis) lui témoigner avec toutes sortes de soumissions le regret qu'ils ont de leurs fautes passées, ils ne doivent plus s'attendre qu'il leur reste aucune porte ouverte, n'y qu'ils puissent plus rien éconter de leur part, que c'est l'unique conseil qu'ils leur puissent donner.

son
cie
ve
sus
qu
de
di
pc
fa
m
d
q
v
t
r

PAR LE SECOND COLLIER.

Ils leur font savoir qu'encore qu'*Onontio* leur ait aussi promis que les Anciens des cinq Nations & Theganifflorens venans ensemble ils auront une entiere sureté pour venir & s'en retourner, quand même les affaires ne s'accommoderoient pas; mais aussi ils doivent leur dire de sa part que comme il ne les veut point tromper, ils ne s'avisent plus de faire ce qu'ils ont fait, & font presentement en envoyant des gens pour porter des paroles en l'air, en disant seulement que les Anciens doivent venir sans en voir arriver aucun, parce qu'ils seront retenus par *Onontio* jusques à ce que les Députez soient effectivement arrivez.

PAR LE TROISIÈME COLLIER.

Ils déclarent aux cinq Nations qu'ils n'ont pas besoin de la sureté qu'ils leur offrent, & aux François, pour venir chez eux, parce qu'étant tous aussi soumis qu'ils le sont à la volonté d'*Onontio*, ils ne peuvent avoir aucun commerce avec eux que par ses ordres, & qu'ils ne soyent rentrez dans ses bonnes graces; qu'à l'égard de la hache qu'il les convient de lier, comme ils offrent de leur côté de faire la leur, ils auront toujours les yeux atachez sur celle d'*Onontio* pour l'aigui-

ne
efs
la
er
n.
é,
na
ur

ls
m
io
T
a
e
e
e

it
it
s
s
s

ser, quand ils verront qu'il affilera la sienne, qu'il leur a déclaré ne vouloir lier que lorsque les Députez qu'il demande seront arrivez, & que les cinq Nations seront rentrées par là dans leur devoir.

Cette réponse parut fiere à des gens qui croyoient nous intimider eux-mêmes; on trouva le moyen de les amuser quelque temps à Montreal, jusques à ce que nos Sauvages fussent revenus de leur chasse, & que les semences eussent été faites. On ne laissa pas de détacher aussi quelques Partis pour sçavoir des nouvelles, mais l'on aprit peu de chose. Enfin Theganiforens & deux Députez des plus considerables de chaque Nation arriverent au Saut au mois de Mai. Le Pere Bruyas Supérieur des Jesuites les conduisit à Quebec. L'on tint quelques jours après un Conseil solemnel dans la sale du Conseil Souverain, où l'on apella tout ce qu'il y avoit des plus qualifiez, les Ecclesiastiques, les Communautez Religieuses, & les Officiers. Cette Ambassade étoit d'un grand éclat pour n'y pas faire entrer Auriouaé, la Plaque, & les plus considerables des Sauvages du Saut & de la Montagne, avec trois vieux Aniez qui étoient encore en Canada.

On donna d'abord à fumer à ces Ambassadeurs

la
ier
nde
ons
r.
qui
on
que
nos
e,
On
ies
ais
if-
e-
au
du-
ie-
un
eil
y
ti-
&
un
u-
ra-
n-
ent
n-
rs

bassadeurs, comme c'est la coutume. Ils se retirèrent ensuite un peu à l'écart, & disposerent par ordre leurs Colliers sur un tapis. Theganifforens le fidelle ami du Comte de Frontenac porta la parole, quoi que Onnagoga, le Chef le plus acrédité du Conseil de tous les Iroquois, fut le premier Ambassadeur; mais parce qu'ils savoient qu'*Onontio* avoit de l'estime pour lui, ils voulurent lui marquer par cette déference qu'on le lui avoit envoyé comme la personne qui lui fut la plus agreable. Il commença donc son discours en ces termes.

PREMIER COLLIER.

Theganifforens Ambassadeur Iroquois à mon Pere *Onontio*: Par le retour de Tareha que nous vous avons envoyé l'année dernière pour pressentir s'il y avoit sûreté de venir vous parler, nous avons scû que lorsque je viendrois avec deux des plus considerables de chaque Nation, vous voudriez bien encore écouter les propositions que nous vous voudrions faire, & que quand même les affaires ne s'acommoderoient pas, nous pourrions nous en retourner en toute sûreté. Sur cette parole nous nous sommes mis en chemin, & nous voilà maintenant arrivez sur votre natte pour vous parler de Paix

au nom des cinq Nations Iroquoises, & même de la Grande Flèche Gouverneur general de la Nouvelle Angleterre, & de Pitre Sculptre, Major & Commandant d'Orange, nos Freres.

SECOND COLLIER.

Vous nous permettez de vous dire, mon Pere, que ce sont vos Prédécesseurs qui ont donné occasion à la Guerre, ils ont châtié trop rudement vos enfans, & cela a fait qu'ils se sont impatientez; ils ont en quelque façon perdu l'esprit, & ont fait les coups dont nous avons maintenant regret. Ainsi je viens vous dire que c'est la Paix qui m'amène ici, & marque que je la demande sincerement, c'est que j'ai ôté la hache que j'avois donnée à tous mes Alliez. Je vous répond qu'ils ne la reprendront plus parce qu'ils m'obéissent, & je doute si vous serez obeï de même de vos enfans. Nous avons jetté notre hache de guerre autrefois au Ciel, lorsque je vous parlai à Montreal, on y a attaché une courroye & on l'a retirée. Nous l'avons rejettée dans la riviere la Famine, croyant qu'on ne la pourroit pas repêcher, & on l'a retirée pour nous fraper, c'est ce qui nous a fait reprendre les nôtres. Nous les retirons maintenant, & nous les jetons dans le plus profond de la terre, afin

qu'on ne les reprenne plus, & qu'on ne les revoie même jamais si faire se peut.

PAR LE TROISIÈME COLLIER.

Onontio Pere des Iroquois : C'est à vous à qui nous parlons ; nous vous presentons ce Collier pour vous faire savoir que nous avons adopté les Sieurs de Longueil & de Maricour Capitaines, à la place de feu Mr le Moine leur Pere, pour nos Enfans ; & Mr. le Ber pour notre Frere. Nous les prions d'être dans les mêmes sentimens pour nous qu'avoit leur Pere, & de porter toujours *Onontio* à la Paix : ils n'auront rien à craindre lors qu'ils viendront chez nous, & ils y seront bien reçûs quand ils seront envoyez de sa part.

PAR LE QUATRIÈME COLLIER.

J'adresse ma parole à vous Sauvages de Saut, que j'appellois autrefois Iroquois, mais à present que vous êtes enfans d'*Onontio*, & que vous priez Dieu, je vous exhorte, s'il veut bien nous donner la Paix, de prendre les mêmes pensées que lui & de nous les faire entendre, vous nous connoissez & savez nos manieres d'agir : entreprenez-là des deux côtez, & arrêtez tous les sujets de brouillerie. Nous nous sommes entretenez les uns les autres ; oubliez ce qui s'est passé comme nous voulons faire de notre côté, parce que si vous n'o-

beïſſez pas à *Onontio*, celui qui eſt la haut & qui eſt le maître de la vie vous puniroit encore plus ſeverement que nous ſi vous y contreveniez, vous qui êtes Chrétiens.

PAR LE CINQUIÈME COLLIER.

Il dit la même choſe aux Sauvages de la Montagne.

PAR LE SIXIÈME COLLIER.

Je vous parle au nom des cinq Nations. Vous avez mangé tous nos Conſiderables, il n'en reſte preſque plus, je devrois avoir du reſſentiment pour nos morts. Je vous diſ par ce Collier que nous les oublions, & que pour marque que nous ne voulons plus les venger nous jettons & cachons notre hache ſous terre afin qu'on ne la voye jamais : nous ne penſerons plus aux morts pour conſerver ceux qui feront en vie. Et comme vos enfans d'enhaut les Hurons, Outaouaks, Illinois & autres, ne ſavent pas encore que nous ſommes descendus pour parler de Paix, & qu'ils ne manqueront pas de tuer mes Neveux. Quand ils en détruiroient un grand nombre juſques à ce qu'ils en ſoient avertis, cela n'empêchera pas que nous ne continuions à être dans les mêmes ſentimens de Paix.

Mes Freres du Saut & de la Montagne

écol
Per.
mer
dan

trag
dor
ce
c'e
ter
ma
y f
qu
pr

qu
rer
un
en
ro
pl
pr
P.
fa

le
le

écoutez bien ce que je dis, & vous mon Pere *Onontio* nous vous exposons seulement nos pensées sans vouloir penetrer dans les vôtres.

PAR LE SEPTIÈME COLLIER.

Vous avez sans doute reçu bien des outrages, notre Pere, vos enfans vous ont donné bien des sujets de vous fâcher, ce Collier est pour vous refaire l'esprit, c'est une Medecine pour vous faire rejeter tout ce que vous pourriez avoir de mauvais sur le cœur, & que vos enfans y pourroient avoir aussi; nous souhaitons qu'elle vous fasse l'effet que nous nous proposons.

PAR LE HUITIÈME COLLIER.

La terre est toute couverte de sang jusques au Fort de Frontenac, & particulièrement dans ce lieu-là: nous prendrons une pioche pour la fouiller bien avant & en éfacer toutes traces, & nous nettoyerons la natte de ce Fort afin qu'il ne reste plus aucun vestige de sang, & que nous puissions y traiter de la Paix avec notre Pere, & nous y voir comme nous avons fait par le passé.

PAR LE NEUVIÈME COLLIER.

Il n'y avoit plus de chemin de Paix, les bois & les rivieres étoient gâtées; que le chemin soit libre presentement jusques

à Onnontagué, je le débouche par ce Collier, afin que notre Pere quand il voudra nous faire savoir ses volonteZ le puisse faire en sureté, l'assurant que ceux qui viendront de sa part seront bien reçûs, & que je prépare par ce Collier la natte à Onnontagué, qui est le lieu où nos affaires importantes se traitent.

PAR LE DIXIÈME COLLIER.

Nous étions tous dans la nuit, on ne voyoit plus le jour tant l'air étoit couvert de broüillards & d'obscuritez: je r'attache le Soleil au dessus de nos têtes pour dissiper tous les nuages, afin que nous les puissions regarder, & nous servir à l'avenir du beau jour de la Paix.

PAR QUELQUES BRANCHES DE PORCELAINES.

Pour marquer que c'est tout de bon que je viens, mon Pere, vous demander la Paix, je r'amene deux de vos Neveux François, & une Iroquoise de la Montagne: je ne vous demande pas que vous renvoyez ceux de nos gens que vous pouvez avoir, mais je vous prie s'il y en a quelques-uns qui veulent s'en revenir de ne les pas arrêter, & de ne garder que ceux qui voudront rester, vous assurant que de notre côté nous renvoyerons de nos villages tous les prisonniers qui voudront revenir.

qui
ave
ne
ce.
no
ce.
qu
vo
au
va
vo
or
ju
s'
v

Croiroit on , Madame , que des gens qui ne savent n'y lire n'y écrire puissent avoir autant de délicatesse : les Iroquois ne sont pas ce que l'on s'imagine en France. La Harangue ou les Colliers que prononça cet Ambassadeur fut si conforme à ce que le Pere Milet retenu prisonnier, qui avoit assisté à tous leurs Conseils, avoit mandé par la Plaque devoir être dite au Comte de Frontenac, que l'on n'y trouva aucun changement. Ce General ne voulut répondre à ces Colliers que deux ou trois jours après ; il les régala à sa table jusques au jour du Conseil general. On s'assembla donc comme auparavant, & voici de quelle maniere il leur répondit.

*LE COMTE DE FRONTENAC,
à Theganifforens.*

PREMIER COLLIER.

Vous avez eû raison, Theganifforens, & vous autres Considerables des cinq Nations Iroquises qui l'a accompagné de venir me parler, sur l'assurance que Tareha vous a donné de ma part d'une entière sureté, pourvû que vous vinssiez dans la soûmission & dans le repentir que des enfans doivent avoir quand ils

ont commis des fautes contre leur Pere, aussi grandes que celles que vous avez faites. Je suis bien aise de voir par ce que vous m'avez dit que vous êtes dans ces sentimens, & que vous souhaitez une Paix sincere, en m'assurant de la part des cinq Nations Iroquoises, & des Loups vos Alliez, que vous avez abandonné tous les ressentimens de vengeance que vous pouvez avoir pour les personnes de toutes vos Nations qui ont été tuées tant par mes Neveux que par mes Alliez, afin de conserver ceux qui vous restent en vie. Je vous promets de mon côté d'oublier aussi tout le passé ; & pour vous mieux faire juger de mes sentimens je veux bien suspendre ma hache qui étoit toute prête à tomber, en arrêtant les Partis qui étoient en marche pour aller en guerre contre vous, & en différant l'exécution d'autres desseins plus considerables que j'avois.

SECOND COLLIER.

Pour parvenir à cette Paix que vous me témoignez désirer, & que je prétends être tant avec moi qu'avec les autres Nations Sauvages d'enhaut, qui me sont Alliez, je souhaite que le Pere Millet ou quelqu'autre vienne avec vous pour m'amener dans quatre vingt jours, à compter de votre départ de Montreal, tous les pri-

sonr
Vill
fans
hab
tres
don
les
por
rou
del
les
vo
de
na
vû
Sa
je
v
v
te
v
d

p
c
P
c
e
e

sonniers que vous pouvez avoir dans vos Villages, soit hommes, femmes ou enfans, tant des François que des Sauvages habituez parmi nous, & de toutes les autres Nations d'enhaut qui nous sont Alliez dont les interêts me sont aussi chers que les miens propres, sans en excepter aucun, pour me faire connoître que vous voulez tout de bon que l'on ratache le Soleil au-dessus de nos têtes, afin qu'il dissipe tous les nuages & les obscuritez qui pourroient vous empêcher de jouir de ce beau jour de la Paix que vous souhaitez, vous donnant ma parole qu'après les avoir tous vûs, s'il y en a quelques-uns de ceux des Sauvages qui veulent retourner avec vous je leur en laisserai une entiere liberté, & vous promettant de vous faire rendre tous vos Prisonniers & de faire ouvrir les portes de toutes les Cabanes où ils se trouveront pour retourner avec vous s'ils le desirent.

TROISIÈME COLLIER.

Je veux bien même par avance, & pour vous témoigner la sincerité avec laquelle je veux agir avec vous, que du Planti que vous n'avez jamais dû regarder comme Prisonnier, s'en retourne comme vous le souhaitez & vous rendre encore dès à present les deux Aniez avec

deux femmes qui nous ont été amenées depuis peu de jours par nos derniers Partis ; mais je demande que de votre côté vous me laissiez deux de vos gens , afin de pouvoir persuader aux Nations d'en haut que les Propositions que vous êtes venus me faire sont sinceres , leur faire plus aisément suspendre leur hache , en les conviant de venir eux-mêmes à être les témoins de ce qui se conclura à votre retour dans le temps que je vous ai limité , & qu'ils n'ayent pas occasion de me faire des reproches d'avoir trop facilement ajouté Foi à vos paroles.

QUATRIÈME COLLIER.

Pour répondre , mes Enfans , à ce que vous avez glissé dans vos paroles touchant les Flamands ou Anglois , je vous dis par ce Collier que la guerre que j'ai avec eux n'a rien de commun avec celle que j'ai avec vous , & que ce sont des choses entierement séparées : si néanmoins ils veulent venir me faire quelques propositions vous pouvez les assurer de ma part qu'ils auront la même sûreté pour venir & s'en retourner que celle que je vous ai donnée , pourvû que ce soit dans les quatre-vingt jours que je vous ai marqué , & que ceux qu'ils voudront envoyer soient des Personnes autorisées de leurs Chefs ;

mais s'ils vouloient vous charger de quelque Commission de leur part, ne l'acceptez point, parce que j'aurois les oreilles bouchées à toutes les Propositions que vous me voudriez faire là dessus.

CINQUIÈME COLLIER.

Je suis bien aise de voir par ce que vous m'avez dit que toutes vos Nations, & vos Alliez soient dans les sentimens de vouloir nettoyer le sang qui a été répandu de part & d'autre, dans le Fort Frontenac & aux environs, & que vous souhaitez qu'on y replante ce bel arbre, à l'ombre duquel vous fumiez autrefois si paisiblement, & où l'on faisoit de si bonnes affaires. Pour vous témoigner combien cela m'est agreable, je vous assure par ce Collier que j'y travaillerais aussi de mon côté au plutôt, & d'une maniere que ses racines seront si profondes & si affermies que rien ne sera plus capable de l'ébranler.

SIXIÈME COLLIER.

J'approuve la parole que vous avez adressée aux Sauvages du Saut & de la Montagne, ils vous répondront lorsque vous passerez à Montreal en vous retournant, Je suis aussi très-content que vous m'avez fait savoir que vous avez continué d'adopter le Sieur le Ber & ses Neveux les Sieurs de Longueil & de Maricour, à la

place de Monsieur le Moine leur Pere. Si dans la suite j'ai quelque chose à vous faire savoir, j'en chargerai volontiers l'un des derniers, puisque vous m'assurez qu'ils seront bien reçûs, & que l'on aura confiance en eux, & que vos cabanes le souhaitent.

SEPTIÈME COLLIER.

Comme vous m'avez présenté un Collier pour me servir de portion cordiale, & pour me faire rejeter tout ce que je pouvois avoir de mauvais sur le cœur, je vous donne aussi ce dernier Collier pour vous servir de contrepoison contre tout ce que les Anglois & Flamands voudroient vous insinuer pour essayer de traverser les bonnes dispositions dans lesquelles vous me témoignez être, & m'obliger par là à perdre les sentimens d'amitié & de tendresse dont je vous donne tant de marques.

Le Conseil fini on conduisit ces Ambassadeurs chez Monsieur de Champigni, qui leur donna un grand repas, où se trouva le Comte de Frontenac & les plus considerables du pais.

Onnagoga & Theganifforens ayant scû qu'*Onontio* soupait ce jour-là chez le Chevalier de Vaudreuil, prièrent Mr Trouvé qui avoit été autrefois Missionnaire chez eux,

Si
l'ai-
un
rez
bra
le

eux, de les y conduire, parce qu'ils vou-
loient le prier de les écouter en particu-
lier. Ils lui presenterent un Ferret ou Col-
lier sous terre. Je m'explique.

ol-
e,
je
er
re
u-
a-
L-
J-
a-
ne

Quand les Nations sauvages veulent
parler de quelques accommodemens en
particulier, ils donnent un Collier en se-
cret aux Personnes avec qui ils ont à trai-
ter. Ce Collier sous terre étoit de la part
de Garagontié, la Grande Gueule, & Tho-
rontifati, qui sont les trois Chefs les plus
considérables des Onnontaguez. Ils lui
demandoient la continuation de son esti-
me, le priant d'être persuadé qu'ils feroient
tout ce qu'ils pourroient pour engager
non seulement leurs Parens à écouter sa
voix, mais le reste de leur Village.

i-
i,
-
i-
à
-
é
z
à

Le Comte de Frontenac fut très satis-
fait du bon souvenir de ces trois Chefs,
& leur envoya aussi un Collier de remer-
ciement. Il voulut faire les choses de bon-
ne grace devant leur départ.

Les presens sont des attraits qui font
ordinairement quelque impression sur
l'esprit de ceux qui les reçoivent. Tous
ces beaux discours qui s'étoient faits re-
ciproquement, regardoient à la vérité le
bien des deux Nations, il falloit encore
leur faire voir en particulier que l'on fai-
soit état de leur personne. On les assem-

bla dans la même sale, & on leur donna des juste-au-corps galonez, chemises garnies de dentelles, chapeaux & plumets, avec d'autres hardes qui étoient nécessaires à les couvrir; au lieu qu'ils n'avoient que de simples capots de cuir sans chemises, & de très mauvaises couvertures. Theganifflorens étoit proprement habillé, il avoit un grand capot rouge galonné d'or, avec une couverture d'écarlatine; ce habillement ne lui avoit coûté qu'un remerciement qu'il avoit fait au Gouverneur de la Nouvelle York, qui le lui avoit envoyé pour le détourner de venir à Quebec, prétendant le lier par là à la cabane des Flamands, l'y tenir toujours attaché, & l'empêcher de tourner les yeux du côté des François. Pour moi, répondit Theganifflorens à ce General, ma résolution est prise; je vais voir mon Pere *Onontio*. Je te renvoye ton Collier & romps les liens dont tu voudrois te servir pour me retenir; cependant je garde ta couverture & ton capot; je suis nud, ils me garantiront du froid pendant le Voyage. Messieurs les Ambassadeurs étoient charmez de toutes les liberalitez qu'on leur fit. On leur donna le lendemain le plaisir du mortier & du canon. Ce jeu militaire leur plût assez. Ils admirerent l'artifice de plusieurs fusées

qui ne pouvoient s'éteindre dans l'eau ny dans la bouë, quoiqu'on les y eussent enfoncées à plusieurs reprises. Les Sauvages sont naturellement superstitieux, & croient toujours qu'il y a de l'enchantement dans les choses qui leur paroissent extraordinaires, ou qu'il y régne quelque Esprit.

Le Comte de Frontenac ne pouvant s'empêcher de remercier les trois familles Iroquoises qui lui avoient envoyé un Collier sous terre, crût être obligé de leur rendre le reciproque. Il leur en envoya un aussi de même, les assurant qu'il feroit toujours une distinction particuliere de leurs familles, & qu'il leur continueroit la même amitié qu'il leur avoit accordée autrefois.

Il eut, Madame, plusieurs conversations particulieres avec Onnagoga, Theganissorens & le frere de Tareha, pendant le séjour qu'ils firent auprès de lui. Je ne doute pas qu'il ne leur fit connoître que le trop de ménagement que les Anglois avoient pour eux étoit plutôt un effet de leur intérêt propre que de la passion qu'ils avoient d'embrasser le leur. Il leur representa peut-être qu'ils pourroient être eux-mêmes leur Victime, dans une querelle qui leur avoit déjà couté tant de monde.

Les trois cens prisonniers Aniez que l'on avoit fait dans leur Fort étoient encore un reproche qu'il faisoit aux Anglois de les avoir si peu soutenus dans une occasion où ils étoient de la moitié plus forts que les François, qui n'étoient au plus que quatre cens, il leur tendoit aparemment encore ses bras comme un bon Pere toujours prêt à les recevoir, lorsqu'ils quitteroient l'égarement où ils étoient, & il leur ouvroit la porte pour les faire rentrer dans l'Alliance qui avoit été autrefois entre eux & les François.

Le bruit de la Paix que les Iroquois vouloient faire avec nous se répandit parmi toutes les Nations d'enhaut. Les Outaouaks jaloux de ces démarches voulurent savoir ce qui en étoit ; ils étoient fort surpris qu'à leur insçû le Comte de Frontenac se racommoda avec leurs ennemis irréconciliables sans le leur faire savoir : ils avoient soutenu les interêts de la Nation Françoisse avec tant d'éclat, qu'ils ne pouvoient comprendre que l'on voulut les sacrifier si à contretemps. Ils ne décendirent donc que pour faire des reproches sanglans. Louvigni qui avoit pris tous les ressorts que les Anglois faisoient jouer parmi ces Peuples, à l'occasion des Chefs qui étoient venus traiter de Paix, dépêcha

Ma
Frc
leu
Vic
leu
la
vec
de
det
Et
les
far
te
tao
ver
qu
tier
l'or
uns
mu
liez
il é
coi
tint
pel
fer
ave
ceu
per

Mantet pour en donner avis au Comte de Frontenac Il assura les Nations alliées que leur Pere étoit incapable de les rendre des Victimes , & les engagea d'envoyer de leurs principaux Chefs pour en connoître la verité. Mantet qui étoit parti exprés avec eux rencontra Maricour à sept lieues de Quebec, qui conduisoit les Ambassadeurs Iroquois à Montreal. Cette conjoncture étoit, Madame, trop délicate pour les laisser passer outre, il se rendit incessamment à Quebec pour avertir le Comte de Frontenac de l'arrivée des Chefs Outaouaks. Il en repartit aussi-tôt & fit revenir de sa part Theganissiens & quelques autres de sa Nation.

Les Iroquois auroient eû trop d'impatience du retardement de leurs Chefs, l'on fut obligé d'en dépêcher quelques-uns pour leur faire part de l'alliance commune que l'on vouloit faite avec nos Allies qui étoient venus exprés à Quebec; il étoit donc juste de dissiper leurs soupçons & de les guerir de leur crainte, l'on tint exprés un Conseil pour eux sans y appeller les Iroquois. L'on ne fit qu'y répéter ce que contenoit les Colliers qu'ils avoient presentez. On en tint un autre où ceux-ci furent appellez. Theganissien réitéra ce qu'il avoit dit. Quand les Hurons

& les Outaouaks virent cette conformité de sentimens, ils assurerent le Comte de Frontenac qu'ils étoient détrompez de tous les mauvais préjugés que leur Nation avoit eüe contre lui, & le remercièrent de les avoir compris dans une affaire publique en laquelle ils croyoient n'avoir eüe aucune part. Le Baron Chef des Hurons voyant qu'il manquoit dans ces assemblées un des plus grands Chefs d'Onnontagué qu'il connoissoit, eut quelque soupçon de cette entrevüe sincere, il demanda à Theganifforens d'où vient qu'il n'étoit pas descendu avec eux? Celui-ci dit qu'il étoit malade lors qu'il partit de son pais. Ce Chef Huron qui ne manquoit pas d'esprit s'adressa ensuite aux Iroquois. Il semble, leur dit-il, que vous vous êtes bien oubliez d'avoir tenu une conduite pareille à la votre, & d'avoir avalé si facilement le poison que l'on vous a donné, qui vous a fait perdre le souvenir de l'obéissance que vous devez à votre Pere. Pour nous Hurons nous n'avons jamais voulu manquer à notre devoir, & nous sommes résolus de continuer à l'avenir à écouter toujours sa parole, & à y être obéissans. Il se leva après, & tirant un Collier dedans sa chemise, il haussa sa voix & dit :

M
deu
je r'
fais
tes
de p
tre
côt
poi
si f
ce

dre
cu
sae

(
ro
ne
M
tr
ce

&
L
M
L
h

Mon frere Iroquois , nous voici tous deux sur la natte de notre Pere *Onontio* , je t'ouvre mon cœur , ouvre-moi le tien ; fais voir que tu ne garde plus de méchantes affaires dans ton ventre : je n'ai plus de pensées ny de paroles que celles de notre Pere *Onontio* , & je ne regarde plus du côté de l'Anglois , dont la vûe m'est insupportable. Montre-moi donc aussi si tu est si fidele à *Onontio* que je le suis ; voilà tout ce que j'ai à te dire presentement.

Theganifforens ne voulut point répondre à ce Collier qu'il n'eût parlé en particulier à *Onnagoga* , & aux autres Ambassadeurs.

Voici la réponse qu'il fit aussi-tôt.

Theganifforens au Baron *Satharhethi* , (C'est le nom que l'on donne aux Hurons de *Michilimakinak* ,) nous devons nous rassembler dans quatre-vingt jours à *Montreal*. Je t'ouvrirai mon ventre , & tu avoueras que mon cœur est aussi sincere & aussi fidele à *Onontio* que le tien.

Les Iroquois furent congédiez ensuite & partirent avec *Maricour* pour *Montreal*. Les principaux Chefs du Saut & de la Montagne s'assemblerent , Madame , chez le Gouverneur , pour répondre aux Colliers que ces Ambassadeurs leur avoient

presentez à Quebec. Peu de jours auparavant le Frere de la Plaque qui avoit sa femme prisonniere au Saut, vint la trouver d'un propos deliberé, il donna avis que les Aniez ses freres venoient en Parti contre nous; on en fit de grands reproches à Theganissorens, on lui dit que cette rupture ne venoit que des sollicitations des Anglois qui commençoient à faire leur effort pour troubler ce qui avoit été déjà projeté. On leur conseilla de se bien servir du cordial que le Comte de Frontenac leur avoit donné par le dernier Collier de ses réponses pour rendre sages les Aniez.

Theganissorens assura d'un grand sang froid qu'il ne croyoit point que les Aniez osassent faire un coup de cette nature, qu'au reste s'ils s'amusoient à porter obstacle à la Paix, & si les Outaouaks se déclaroient aussi contre eux, cela n'empêcheroit pas les quatre autres Nations de la conclure.

Theganissorens qui prévoyoit toujours les choses de loin avoit présenté en secret un Collier aux deux Capitaines du Saut pour les exhorter d'apuyer la Paix: il les pria en même temps de leur donner avis des dispositions où seroit leur Pere en cas de changement. Les Sauvages du Saut qui

avo
de
voit
On
pris
vio
gar
ret
avo

ter
fur
pr

N.
tic
le
m

ye
l.
M.
n
E

tr
d
P

avoient averti le Chevalier de Caillieres de ce Collier, répondirent qu'ils pouvoient se fier entièrement aux paroles que *Onontio* leur avoit données ; mais qu'ils prissent bien garde de leur côté à ne point violer ce qu'ils avoient promis. Enfin *Theganifforens* & les autres Ambassadeurs s'en retournerent fort satisfaits de la maniere avec laquelle ils avoient été reçus.

Si les Iroquois eurent lieu d'être contents, les *Outaouaks* & les *Hurons* ne le furent pas moins : on leur fit de pareils presens à leur départ.

Un Chef des *Kikabous Outaouaks* de Nation, ayant vû que personne de sa Nation n'étoit descendu pour écouter comme les autres la voix de leur Pere, se hasarda malgré tous les perils qu'il pouvoit essuyer dans son voyage, de venir l'assurer de l'attachement de tous ses gens. On lui dit, Madame, qu'on lui étoit bien obligé des marques de son attachement à la Nation Française, & qu'il apprendroit dans quatre-vingt jours par le *Brochet* & les Chefs des *Outaouaks*, ce qui auroit été conclu pour l'interêt commun.

Il étoit à propos de faire savoir aux autres Alliez les négociations de Paix qui se faisoient, l'on profita pour cet effet du départ des Français qui allerent cher-

cher leurs Pelleteries à Michilimakina. Le Baron ne pût remonter à sa Nation à cause de son grand âge, il chargea un de ses gens de les assurer de tout ce qui s'étoit passé dans les Confeils qui s'étoient tenus à Quebec.

Quelque politique qu'ayent pû avoir les Iroquois dans les mesures qu'ils ont prises en venant traiter de Paix, il est toujours glorieux au Comte de Frontenac d'avoir obligé la plus formidable & la plus fiere de toutes les Nations de l'Amérique à lui envoyer ses Chefs les plus considerables, & ce devoit être un cruel chagrin aux Anglois de voir que la Paix ou la guerre nous étoit fort indifferente; eux dis-je qui vouloient en être les Mediateurs. Notre General ne témoignoit n'y foiblesse n'y empressement pour la Paix, il leur en prescrivoit même les conditions.

Sur l'avis que trois Esclaves François & trois Onnontagués avoient raporté, après l'arrivée de Théganifflorens, que les Anglois faisoient un grand armement à Manathe, dans la Nouvelle York, où l'on prenoit les gens par force pour, disoient-ils, venir à Quebec. Le Comte de Frontenac donna ordre que l'on acheva la Redoute du Cap au Diamant, & que l'on mit dans sa perfection la plateforme de la Basse Ville.

L
les
loit
Paix
ble
tis
tan
liez
gu
les
por
qu
l'e
qu
fio
po
le
te
ch
du
te
vo
re
n
po
P
A
C

L'on avoit trempé au Fort Frontenac les mains dans le sang des Iroquois, il falloit les laver & y replanter cet arbre de Paix qui leur avoit été autrefois si agreable ; ce lieu est un entrepôt pour les Partis qui auroient pû marcher contr'eux, tant de notre côté que de celui de nos Alliez, on y auroit trouvé des munitions de guerre & de bouche ; on avoit déjà choisi les Officiers, les Soldats & les Habitans pour y monter.

Tout étoit donc disposé pour cela, lorsqu'il arriva trois Vaisseaux de guerre pour l'entreprise de la Baye d'Hudson ; celui qui en étoit comme le Chef avoit permission de la Cour de prendre des Canadiens pour son expedition ; il fallut y obéir, & le projet du Fort Frontenac fut par là interrompu. Des Corsaires Anglois s'attachoient à troubler le commerce au bas du fleuve saint Laurent, ils sçavoient le temps que les Vaisseaux Marchands devoient venir de France en Canada, ils prirent le saint Joseph qui valloit bien cent mille écus ; cette perte étoit considerable pour le païs qui y avoit de grands interêts.

L'on fut bien surpris, Madame, d'aprendre la Paix entre les Abenaguis & les Anglois. Edzirmet & Metaoüando, deux Chefs, s'aboucherent au Fort de Pem-

kuit avec le General Guillaume Phips ; Nos affaires de Lacadie auroient été dans un mauvais état, si Villieu Capitaine qui commandoit au Fort de Nazouat sur la riviere de saint Jean, n'eût donné un rude échec à toutes ces négociations. Il assembla les Abenaguis de Panaoüaniskau, qui n'étoient pas encore entrez dans cette Paix, pour la faire rompre à ceux mêmes qui l'avoient conclud. Les Anglois firent une très-grande faute en cette occasion par le peu de soin & de diligence qu'ils eurent à renvoyer les prisonniers, après cet accommodement ; cette négligence leur fut fatale. En éfet, Villieu leur fit connoître avec esprit que les Anglois ne faisoient que les amuser, & Medoctok Chef d'un grand Parti qui n'étoit point du tout porté à la Paix, goûta cette pensée. Des prisonniers Anglois qui n'attendoient que l'échange, firent tout ce qu'ils pûrent de leur côté pour en arrêter le coup. Aussi-tôt que la délibération fut prise d'aller en guerre, Villieu se mit à la tête de deux cens cinquante Sauvages, n'ayant qu'un François qui lui servoit d'Interprète, ils allerent à la riviere de Pescadouet, où tout étoit dans une grande tranquillité, ils se separerent en deux bandes ; & après avoir formé plusieurs petits

Partis

Par
enc
Jui
réfi
qu
ler
rar
for
Pe
à t
qu
ve
s'a
qu
de
en
qu
à
er
ce
de
ri
fi
g
p
il
c
à
e
d

Partis pour faire les attaques en differens endroits. Ils commencerent le vingt-deux Juillet celle de deux maisons fortifiées, où résidoient les Seigneurs de ces quartiers qu'ils enleverent. Ils en pillerent & brûlerent soixante autres, tuèrent cent quarante hommes, & firent vingt-sept Prisonniers. Tanons, Chef des Sauvages de Pentagouët qui n'avoit point eû de part à toutes ces négociations, ne trouva pas que son Village eût assez enlevé de chevelures, n'y fait assez de prisonniers, il s'attacha vers Baston. Il en fit plusieurs qui rapporterent que les Anglois faisoient des levées considérables, & menaçoient encore Quebec; que l'on construisoit quantité de Bâteaux plats pour descendre à Montreal par le lac Champlain. Villieu crût qu'il étoit de son devoir d'avertir incessamment le Comte de Frontenac des démarches des Anglois. Quelques guerriers Abenaguis l'accompagnerent, qui firent present de plusieurs chevelures Angloises à leur arrivée. C'est le plus grand present que les Sauvages puissent faire, & ils prétendent faire connoître par là l'attachement qu'ils ont aux interêts de ceux à qui ils le presentent, & c'est aussi une espece de trophée qui les rend recommandables dans leurs Nations. *Nanganakouët.*

un Chef des Nations Outaouakfes, arriva pour lors à Montreal, il dit dans l'Audience que le Comte de Frontenac lui donna qu'il étoit venu savoir ses intentions & écouter sa voix ; qu'il appréhendoit fort quelques trahisons de la part des Iroquois qui parloient de Paix. Le Rat, Chef des Hurons prit ensuite la parole. Je vous demande excuse, mon Père, si je n'ai point apporté de Castor, je suis venu pour écouter votre parole sur les affaires présentes, & voir si les Iroquois viendront comme ils vous l'ont promis, j'attends leur arrivée n'étant venu que pour cela, je suis nud & n'ai rien apporté ; ma jeunesse a baissé la hache, & est prête de la reprendre quand vous le souhaiterez.

On les remercia de leur bonne volonté, on les exhorta d'attendre quelques jours, parce que le temps que l'on avoit limité étoit proche, & on permit aux uns & aux autres de faire la traite de quelques Castors. Auriouaé arriva fort à propos avec des Goyogouens, qui ramenerent treize prisonniers, entr'autres Hertel, la Frèniere, Officiers.

Le Canada étoit donc, Madame, dans l'impatience du résultat du Conseil general des Nations Iroquoises. Le Comte de Frontenac donna une Audience, où tout

il falloit vous ramener vos Enfans qui étoient prisonniers parmi nous. Le voilà de retour , nous vous en ramenons treize. Il en reste encore quelqu'autres tant François que Sauvages , vos Alliez , on est actuellement au Conseil sur leur renvoi ; mais nous avons voulu devancer les trois autres Nations , & ne pas attendre la décision de ces Conseils de peur de ne nous pas rendre dans le temps que vous nous avez prescrit.

Voici un second Collier qui vous fait connoître l'estime particuliere que nous faisons d'Aurionuâ , parce que nous savons celle que vous , notre Pere , avez pour lui ; vous le regardez comme votre enfant , ainsi nous vous prions que comme il a écouté votre voix , & vous a obeï , en nous faisant savoir vos sentimens , vous écoutiez aussi la siene lorsqu'il vous parlera pour nous. C'est tout de bon que vos enfans les Tsonnontouans & Goyogouens vous demandent la Paix par le moyen de votre fils Aurionuâ ; nous sommes sinceres & nous vous'assurons que c'est pour toujours : que si par malheur il arrivoit que les affaires changeassent dans la suite , nous écouterons Aurionuâ dans toutes fortes d'occasions.

Lorsque Theganifforens , en donnant un

tr
au
c
fi
d
a
P
à
c
r
h

troisième Collier, vous parla, mon Père, au nom de toutes les Nations, vous jetâtes dans une fosse toutes les personnes considérables qui avoient été tuées de part & d'autre, vous ne lui cachâtes pas que vous aviez toujours une grande chaudiere suspendue, prête à renverser toute la cabane. Nous vous présentons ce Collier pour vous dire que nous renversons cette chaudiere, que nous les brisons avec nos haches, & que nous jettons le tout au fond de la terre, parce qu'il ne faut plus songer qu'à la Paix.

Ce quatrième Collier vous reféra l'esprit, mon Père, il vous donne une Médecine pour vous faire rejeter ce qui pourroit encore vous rester de mauvais contre tous vos enfans, nous vous prions de jeter les yeux du côté des autres Nations Iroquoises, elles descendent, comme je l'espere, dans peu. J'ai voulu moi Goyogouèn, & Tsonnontouan, les devancer, pour vous marquer notre obeissance dans le temps que vous nous avez prescrit: nous souhaitons que votre esprit soit aussi droit que ce rang de Porcelaine blanche qui est dans ce Collier.

Vous saurez, mon Père, par ce cinquième Collier, qu'en partant du pars nous avons promis que nous serions de retour

dans trente nuits , pendant ce temps on est allé parler à la Grande Flèche ; on y délibere sur les paroles que Theganifforens a aportées de votre part : au retour des Députez nous descendrons tous ensemble pour terminer entierement les affaires.

C'est une maxime generale , Madame , parmi tous les Sauvages de se consoler les uns les autres par des Colliers , lors qu'il leur arrive quelques afflictions publiques. Le feu prit au Village des Sauvages de la Montagne par la faute d'un ivrogne , leurs cabanes & l'Eglise furent brûlez , & la clôture du Fort entierement consommée : cette perte monta à vingt mille francs.

Ce Chef qui avoit parlé jusques alors se tourna du côté des Sauvages de la Montagne , en leur presentant trois branches de Porcelaine. J'essuye , leur dit-il , vos larmes , mes freres de la Montagne , sur l'accident qui vous est arrivé par l'Incendie de votre Village que j'ai vû brûler ; & outre cette Porcelaine ce Collier est encore pour vous exhorter à ne pas perdre l'esprit sur cet accident , qui ne doit pas vous empêcher de parler de Paix à notre Pere commun *Onontio*.

Le Comte de Frontenac écouta ce Chef avec beaucoup de tranquillité , mais comme il vit qu'il ne faisoit pas mention de

no
pa
ur
av
qu
O
du
F
ce
B
r
F
F
C
I

nos Alliez , il lui demanda s'il ne vouloit pas les y comprendre ? il se trouva d'abord un peu embarrassé. Après avoir consulté avec les autres Chefs il répondit , que quand il avoit remercié la Chaudiere que *Onontio* avoit suspenduë , il avoit prétendu que ce n'étoit pas seulement celle des François , mais celle de tous ses Alliez : cette réponse parut ambiguë. Le Pere Bruyas qui entend parfaitement bien l'Iroquois , lui dit de la part du Comte de Frontenac , qu'il étoit en peine de ce qu'il pouvoit répondre à ses enfans les Hurons, Outaouaks , Miamis , Illinois & autres ses Alliez qu'il voyoit presens , ne sachant pas encore précisément la pensée des trois autres Nations Iroquoises qui n'étoient pas descenduës.

Cette repartie inopinée consterna autant ces Députez qu'elle réjoüit tous les Sauvages Alliez qui étoient à ce Conseil. Quelles acclamations & quel bruit n'entendit on pas en ce moment , à peu près , Madame , comme celui d'un écho , qui par une agitation successive retentit dans une forêt ; où semblable à celui qui raisonne dans un Auditoire , lors qu'un Orateur qui flâte agreablement l'oreille de ceux qui l'écoutent , se voit en même temps applaudir d'un chacun. C'en fut assez aux Sau-

vages Alliez pour être persuadé qu'on les estimoit , & que leur Pere commun ne vouloit pas les abandonner.

Le Comte de Frontenac accepta le premier Collier , par lequel il les remercioit des treize prisonniers qu'ils avoient ramenez , auquel il differa de répondre. Il leur fêût bon gré d'avoir précédé les Onnontaguez , les Onneyouts , & les Aniez , leur faisant la liberté de s'en retourner dans peu de jours , ou d'attendre les Députez des trois autres Nations qu'ils disoient devoir descendre. Il leur remit les autres Colliers qu'il ne voulut recevoir , ne pouvant détruire cette grande Chaudiere qu'il tenoit suspendue , que les cinq Nations ne vinssent unanimement lui demander une Paix generale en laquelle tous les Alliez fussent compris.

Le reste du jour se passa en Festin ; nos Alliez commencerent à bannir toute inquietude de leur esprit , ne songeant plus qu'à obéir au Comte de Frontenac , & se reposant entierement sur lui : il trouva , disoient-ils , les moyens de ne pas se laisser tromper par leurs déguisemens , puisque il s'est aperçu de leur peu de sincerité.

Après que l'on se fut bien rejoui pendant deux jours , le Comte de Frontenac tint un autre Conseil , où assisterent les

mèr
dent
chac
com

Li

touta

la j-

de c

pon.

les

fait

que

te...

ga.

mo

pr.

ass

av

bo.

ti.

pe

ne

ni

n

c

e

r

f

e

j

mêmes personnes qui étoient au précédent. Toute l'assemblée fit silence, & un chacun jettoit les yeux sur lui lorsqu'il commença à parler ainsi.

Mes Enfans les Goyogouens & Tsonnon-towans, je vous témoignai il y a deux jours la joye que j'avois de vous voir ici : j'ai peu de chose à ajouter à ce que je vous ai dit pour lors, je suis bien aise de vous voir dans les bons sentimens de la Paix, vous me le faites paroître par la ponctualité avec laquelle vous vous êtes rendus ici dans le temps que je vous avois marqué par Theganifforens, en suivant en cela les conseils de mon fils Aurionaé, en qui vous ne sauriez prendre trop de confiance, n'y lai marquer assez l'estime & la considération que vous avez conservée pour lui ; parce que c'est un bon esprit qui ne veut que votre conservation, & qui connoit bien que la Paix seule peut vous garentir des malheurs que vous ne pourriez éviter si vous suiviez les pernicieux conseils des Anglois.

Vous ne devez donc pas douter que je n'aye reçu avec plaisir les branches de Porcelaine que vous m'avez présenté pour me déboucher la gorge ; je l'ai libre & l'aurai toujours, c'est pour vous témoigner que je suis dans ces sentimens que je réponds par ces trois branches de Porcelaine à celles que j'ai reçu de vous.

J'ai accepté avec encore plus de plaisir le Collier que vous m'avez présenté pour le renvoi de mes prisonniers, y en ayant un Considerable pour qui j'avois bien de l'affection & de l'estime, je suis bien aise que vous m'ayez donné cette marque d'obéissance, & c'est pour vous en remercier que je vous donne ce Collier.

J'avois bien souhaité pouvoir répondre à vos autres Colliers, mais vous voyez bien qu'il n'y auroit pas eû de prudence de le faire, voyant que vous ne vous êtes pas expliqué assez clairement sur la Paix que je desire que vous fassiez avec les Nations Sauvages qui me sont Alliées. Vous jugez aisément comme eux qu'il faudroit que j'eusse perdu l'esprit si j'y avois répondu, puisque les trois Nations Iroquoises ne sont pas descendus dans le temps prescrit, & qu'elles sont allées prendre conseil de l'Anglois, il ne manquera pas de les détourner de faire la Paix avec nous: ce sera le mauvais effet de ses avis ordinaires, & il continuera de les leur donner ainsi qu'il a fait par le passé. Je ne puis demeurer dans l'inaction de mon côté n'y retenir mes Alliez, pendant que l'on délibere peut-être quelque chose à Orange contre moi, on vous entrainera malgré vous dans les mêmes sentimens, quoi que vous m'en ayez témoigné le contraire

par
de...
va
que
le,
à
nu
vo
P
de
bo
v
m
q
se
le
fi
e
!

par la conduite que vous avez tenuë à la démarche que vous avez faite.

Je vous déclare donc que je ne puis d'avantage suspendre cette grande Chaudiere que vous avez voulu briser & jeter dans le fond de la terre avec vos haches, je dis à mes Alliez que vous voyez ici de continuer la guerre, & elle ne finira point que vous ne veniez tous ensemble demander la Paix, si vous y manquez, il me sera aisé de connoître que vous n'agissez point de bonne foi, & que toutes les démarches que vous avez faites n'ont été que pour m'amuser; vous voyez que j'ai le cœur net, qui parle librement, & je n'ai pas dessein de vous tromper.

Les Goyogouens voulurent embarasser les Outaouaks par un reproche qu'ils leur firent sur le champ, les accusant d'avoir eü avec eux des Pourparlers de Paix sans la participation d'Onontio,

Vous avez tort, continua-il, de blâmer les Outaouaks d'avoir été chez vous, c'est vous qui leur avez envoyé les premiers des Députez avec des Colliers pour les seduire, leur disant que j'avois abandonné les Miamis, cela est faux, je n'en ai jamais eü la pensée, ils sont du nombre de mes enfans, je les tiens sous ma protection, il n'y aura jamais de Paix qu'elle ne soit pour

vous mes Alliez, & pour moi je leur sçai bon gré d'être venus ici, comme vous les voyez, tous s'expliquer avec moi sur les soupçons que vous leur avez pu donner: ils ont marqué en cela l'obéissance qu'ils ont toujours eüe pour leur Pere, ils sont venus entre Tbeganifforens, eux & moi ce Printemps, leur país est plus éloigné de ma cabane que le votre, vos gens n'en ont pourtant pas fait de même.

Il vous sera inutile dans la suite de vous servir de vos ruses ordinaires, voila tous mes enfans assemblez, ils voyent comme je vous répons, ils connoissent mon cœur, vous ne pouvez plus leur donner de méfiance de moi, agissez donc de bonne foi, ces subtilitez qui vous ont été autrefois si avantageuses ne vous serviront plus de rien.

Le Rat, Chef des Hurons, le plus habile & le plus considerable des Nations d'enhaut, se leva, & adressant sa parole aux Goyogouens, leur dit: Nous voilà en presence de nôtre Pere, il ne faut rien lui cacher, raconte donc ce que porte les Colliers que tu nous as adressez & aux Outaouaks, c'est toi qui as le premier envoyé chez nous.

Le Goyogouen se trouva, Madame, un peu interdit à cette question; il répondit avec assez d'ambiguité, il s'éleva

un
Nat
leu
par
Fro
voy
clai
aux
je
éco
tou
l'a
sre
vo
glo
tro
vo
vo
ch
ye
&
co
m
to
té
v
rr
q

un grand bruit sourd parmi toutes ces Nations, & ils ne pûrent convenir de leurs faits. Il se fit de grands reproches de part & d'autre sans que le Comte de Frontenac les interrompit. Comme il voyoit que cela n'aboutissoit à aucun éclaircissement solide, il conclut en disant aux Goyogouens.

Si je n'étois pas un aussi bon Pere que je suis, je ne vous aurois point du tout écouté, puisque vous n'êtes pas revenus ici tous ensemble : il me reste pourtant encore de l'amitié pour vous, j'ai compassion de votre misere & je ne puis vous voir nus; vous avez usé le peu de hardes que les Anglois peuvent vous fournir pour me venir trouver, & ramener mes prisonniers, je vous donne celles-ci pour vous couvrir à votre retour.

Il leur fit en même temps distribuer à chacun une chemise, un capot, une couverture, des Mitasses (bas à la Sauvage) & des souliers. *Mais je vous réstere encore une fois que je ne discontinuerai point mes préparatifs de guerre jusques à ce que toutes les Nations Iroquoises ayent executé mes dernieres paroles, & je ne saurois vous promettre qu'ils ne tournent point contre Goyogouen & Tsonnontouan, à moins que vous ne me déclariez, que vous vous*

separez des autres Nations si elles veulent continuer la guerre. Songez à ce que je vous dis, & ne vous prenez qu'à vous-même de tous les malheurs qui pourront vous arriver dans la suite; c'est votre Pere qui vous parle, il aura toujours les bras ouverts pour vous recevoir quand vous agirez sincerement.

Vous pouvez vous en retourner vous autres Députés, en toute sùreté, si vous voulez, même je vous donnerai de ma jeunesse pour vous escorter jusqu'au lac saint François. A l'égard des otages que Theganissorens m'a laissé au nom des cinq Nations, je les retiens jusques à ce que j'aye de ses nouvelles, je les assure que je ne leur ferai point de mal quand la guerre recommenceroit, je ne veux point de pareils prisonniers, & ne me sers point de semblables avantages, je les ferai pour lors retourner en toute sùreté en leur pays: si l'envie m'en prend je saurai bien en aller chercher au milieu des Villages, prenez donc garde à vous si je recommence la guerre, je mettrai tous les prisonniers à la Chaudiere.

Les Outaouaks qui étoient outrez des reproches injustes que l'on venoit de leur faire, se trouverent si piquez que le Rat se releva encore une seconde fois, & dit. J'ai écouté tes paroles Goyogouen &

Tfo
fois
as e
fans
Iflir
me
enc
ran
par
rao
hor
&
aux
fai
écc
cu
Je
Tf
fu
de
ye
ce
fo
do
q
ce
a
t
v

Tsonnontouan, voilà qui es bien que tu
as entendu sa voix, tu vois ici tous les en-
fants les Hurons, Outaouaks, Miamis,
Illinois, & tu connois presentement com-
me eux ses sentimens, il veut bien revoit
encore ici les Iroquois, pourvû qu'ils lui
ramenant ses neveux qui sont prisonniers
parmi eux, tant François, Hurons, Ou-
taouaks & autres ses Alliez, je vous ex-
horte donc par ce Collier, vous Goyogouen
& Tsonnontouan, de donner de l'esprit
aux trois autres Nations Iroquoises, & de
faire en sorte qu'ils viennent incessamment
écouter la voix de leur Pere, & qu'ils ex-
cutent les paroles qu'ils lui ont données.
Je vous déclare moi, tant au nom de
Tsonontatheronon, (c'est le nom du Chef
successif de tous les Hurons) qu'à celui
de toutes ces autres Nations que vous vo-
yez, que nous n'avons d'autre volonté que
celle de nôtre Pere, s'il veut que nous fas-
sions la Paix nous la ferons; s'il nous or-
donne de faire la guerre, nous lui mar-
querons notre obeïssance en marchant in-
cessamment.

Les Abenaguis ne disoient mot jusques
alors, ils avoient écouté fort paisiblement
toutes ces contestations, ils commençoient
à s'ennuyer d'être spectateurs, lorsqu'ils

presenterent en pleine Audience quelques chevelures Angloises. Pour nous dirent-ils, nous allons continuer une forte guerre contre les Anglois.

Cette Audience se termina, Madame, avec un aplaudissement general de tout le monde, & on laissa la liberté aux Députés Goyogouens de s'en retourner quand bon leur sembleroit; ce qu'ils firent au bout de cinq jours.

Le Comte de Frontenac qui ne respiroit que le repos & la satisfaction de tous ses Alliez songea après à les renvoyer; mais auparavant que de les laisser partir il assembla encore un Conseil exprés pour eux, où tout ce qu'il y avoit de personnes de distinction s'y trouverent.

Mes enfans, leur dit-il, je croi que vous êtes persuadez de mes intentions, & que vous connoissez presentement que vos intérêts me sont chers par la réponse que j'ai faite aux envoyez Goyogouens. Vous avez vu que j'ay refusé les Colliers qu'ils m'ont présenté, & que je leur ai dit que je ne ferois point la Paix avec eux que vous n'y fussiez compris, & que je ne voye toutes les Nations me la venir demander. Je dois vous avoir ôté toute la défiance que les Anglois, Lonps & Iroquois avoient voulu vous donner, & jusques à ce temps-là je

délices. L'on chanta aussi la chanson de guerre, dans laquelle un chacun le Casse-tête à la main, rapella les actions qu'il avoit faites, où se forma des idées de vengeance contre les ennemis communs. Le Sauvage est naturellement d'un grand flegme, il faut quelque chose pour l'animer, l'esperance seule qu'il a de porter le fer & le feu quelque part, découvre en même temps les sentimens de son cœur.

Tous ces Alliez s'en retournerent chez eux, comblez des bien-faits qu'ils reçurent encore pendant leur séjour, & fort contens de l'assurance qu'on leur avoit donnée de les comprendre dans la Paix generale.

Le Comte de Frontenac reçut deux jours après des nouvelles de Lacadie par saint Castin & M. Thuri Prêtre, Missionnaire de Panaouamsket; ce dernier lui fit savoir que le fameux Taxons dont je vous ai déjà parlé, s'étant séparé de Villieu, avoit pris ou tué quarante deux Anglois.

Le General Phips qui avoit crû la Paix generale avec les Abenaguis, ne s'imaginait pas qu'il y eût des Chefs particuliers dont les Villages n'avoient point participé à cette Alliance, tout étoit donc fort tranquille parmi les Anglois lorsque ce Chef Abenagui vint fondre tout à

cou
effr
ner
pre
ma
fati
qu'
fur
qu'
Pa
ter
co
po
na
L
le
m
ar
a
P
c
à
t
r
f

coup proche de Baston. Le Peuple fut si effrayé de cette irruption, que si ce General n'eût promis de le venger à ses propres frais, il eût couru risque de la vie. Il manda aux Abenaguis qu'ils eussent à le satisfaire dans vingt jours sur l'irruption qu'ils avoient faite nonobstant la Paix, & sur tout de lui remettre deux de leurs gens qui avoient été reconnus dans ce même Parti : que s'ils y manquoient il ne douteroit plus qu'ils ne fussent les Auteurs de cette rupture, & qu'il étoit à Pemkuit, pour s'en venger incessamment. Les Abenaguis se trouverent fort embaraslez. L'état dans lequel ils alloient être réduits leur donnoit à réfléchir sur les fausses démarches que quelques-uns de leur Nation avoient faites. D'un côté l'affection qu'ils avoient pour les François, & de l'autre l'averfion qu'ils nourrissoient dans leur cœur contre les Anglois les déterminoient à mépriser toutes leurs menaces.

Les Abenaguis se flâtoient depuis longtemps qu'on leur enverroit de France du secours par mer : Les Vaisseaux cependant ne faisoient que paroître à la riviere saint Jean, & faisoient voile avec la même précipitation. Les presens qu'on leur envoyoit ordinairement, ne venoient pas ; ce qui leur tenoit fort à cœur. Quelle

esperance pouvoient-ils donc avoir du côté du Canada. Ils savoient d'ailleurs par les Loups que toutes ces Ambassades des Iroquois n'étoient que des amusemens pour abuser les François, ainsi qu'il falloit soutenir une forte & cruelle guerre de toutes parts.

Après toutes ces reflexions leur dessein étoit de témoigner au General Phips qu'ils n'avoient eü aucune part dans l'entreprise qui s'étoit faite par Taxon. Cet aveu n'eût pas été fort avantageux aux Canadiens qui se voyoient menacez à tout moment des Anglois, & qui se fioient peu à la probité des Iroquois.

Monsieur Thury fit revenir insensiblement ces Esprits chancelans. Quand on les eût un peu remis dans leur assiette ordinaire, ils résolurent de ne faire aucune réponse : ils s'attachèrent à faire leur récolte, à ramasser le grain, & se préparèrent à se retirer dans la profondeur des bois avec leurs Familles, pour être hors de l'insulte de leurs ennemis.

Le Pere Milet qui avoit été pris en mil six cens quatre-vingt neuf au Fort Frontenac par les Iroquois, arriva enfin à Quebec, il precedoit Tareha qui étoit Chef de la députation des Onneyouts, il étoit chargé de Colliers de la part des cinq

Nat
Onr
bñq
de l
les.
par
con
troi

par
inf
rer
ler
na
co
mi
ma
ler
ni
lu
tr

la
d
C
d

Nations Iroquoises , principalement des Onnontaguez. Il eût une Audience publique ; il presenta d'abord trois branches de Porcelaine , s'expliquant en trois paroles. J'essuye vos larmes mon Pere *Onontio* par cette première branche. Par la seconde je vous netoye la gorge , & par la troisième je vous débouche les oreilles.

Jonscaire qui avoit été fort long temps parmi les Tsonnontouans , s'étoit si bien insinué dans leur esprit , qu'ils le regardèrent dans la suite comme le plus fidèle de leurs amis , & comme un homme qu'étoit naturalisé parmi eux ; ils eurent tant de confiance en lui que les Tsonnontouans mirent leurs propres interêts entre ses mains , & le choisirent pour le Chef de leur députation , & voici de quelle manière il parla au Comte de Frontenac en lui présentant trois paquets de cinq loutres chacun.

P R E M I E R P A Q U E T .

Je vous fais ce present , mon Pere , de la part des trois Chefs des deux Villages des Tsonnontouans , Gayaraouagon , Gariotario , & Sagotiarakon , pour vous dire que nous embrassons la Paix.

S E C O N D P A Q U E T .

Vos Alliez m'ont tué , je ne me suis pas défendu , parce que j'ai dit que je voulois

la Paix : Je vous prie d'inspirer ces mêmes pensées à vos Alliez d'enhaut.

TROISIÈME PAQUET.

Nous avons adopté votre Fils , c'est Joncaire , que nous avons nommé Sonnonchiez. Nous souhaitons qu'il fasse nos affaires pour la Paix , comme il faisoit autrefois des affaires publiques.

Le Pere Miler donna ensuite un Collier de la part de tous les Iroquois Chrétiens , pour prier le Comte de Frontenac de leur accorder la Paix. Je suis avec beaucoup de respect ,

MADAME,

Votre très-humble, &c.



VII. LETTRE.

*La grande abondance des néges empêchent
d'aller attaquer la Nation des Onnon-
taguez & des Aniez.*

*Louvigni part à la tête de trois cens hom-
mes, pour surprendre les Iroquois dans
leur partie de chasse.*

Quatre Iroquois sont brûlez à Montreal.

*Le Commandant Anglois de Pemkuit fait
assasiner des Chefs Abenagnis, qui com-
mercent de bonne foi au pied de son Fort.*

*Grand desordre chez les Outaouaks, qui
reçoivent les Députez des cinq Nations
Iroquoises pour faire la Paix.*

*Onaské Chef Outaouak, met en déroute les
Iroquois.*

*Le Comte de Frontenac part à l'âge de soi-
xante & quatorze ans avec un corps d'ar-
mée, pour attaquer les Onnontaguez,*

Progrez de cette Campagne.

MONSIEUR,

*Les Rois qui sont au milieu de l'éclat
& de la grandeur ne savent pas souvent*

discerner le caractère de leurs Courtisans ; mais un Monarque aussi pénétrant & aussi judicieux que Louis le Grand , développe à vûe d'œil ceux qui ne l'aiment que pour sa Personne. Le choix que Sa Majesté a fait de vous , Monsieur , en vous approchant de si près de lui en est une preuve , l'on peut dire que vous êtes un Courtisan fort poli ; mais toute cette politesse est accompagnée d'un amour parfait pour le Roi. Vous l'aimez sans déguisement & sans intérêt , seulement parce qu'il est bon & qu'il est digne du cœur de toute la France , vrai caractère d'un Courtisan qui ne cherche que la gloire de son Prince , & qui n'a d'autre occupation que de lui faire connoître sa fidélité & son attachement.

Je puis vous assurer , Monsieur , des mêmes sentimens que j'ai pour le Roi , je n'ai cherché que les moyens de lui plaire par tous mes ouvrages , qui ne regardent que sa gloire. Vous voyez dans la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire , avec quelle activité Monsieur le Comte de Frontenac l'a poussé chez les Iroquois à l'âge de soixante & quatorze ans.

La politique d'un Gouverneur du Canada ne consiste pas tant à ménager l'esprit des François qui sont dans l'étendue

de son gouvernement, qu'à maintenir l'union étroite des Nations Sauvages qui lui sont Alliées. Le Comte de Frontenac avoit trouvé le secret de se rendre recommandable chez ces Peuples par sa valeur, & sa generosité lui avoit attiré une estime toute particuliere.

Ces Nations venoient à lui comme à leur Pere, & lui ouvroient leur cœur avec toute la confiance possible sur tout ce qui regardoit le bien public, aussi il entroit dans tout ce qui pouvoit leur être avantageux. La preuve la plus convaincante qu'il pouvoit leur donner de cette veritable bienveillance, c'étoit la destruction des Iroquois les plus affidez aux Anglois qui s'étoient le plus fortement oposés aux négociations de Paix; ainsi c'étoit un coup d'état que de les accabler. L'Hiver étoit la seule saison propre pour en venir à bout, parce que l'on étoit certain d'y trouver du moins les femmes & les enfans, qui défaits ou pris attireroient celles des guerriers, ou les auroit obligez de venir se rendre à nous. L'abondance des néges qui survint fit changer le dessein que l'on avoit eü d'y aller avec un corps de Troupes considerables, parce qu'il fut impossible de faire passer les habitans de la côte du Sud à l'Isle d'Orleans, dans le gouvernement de

Quebec, le fleuve ayant été absolument impraticable depuis le mois d'Octobre.

L'on jetta les yeux du côté des Aniez ; dont l'expédition paroissoit plus aisée ; mais comme les choses d'éclat ne se peuvent faire sans que la renommée le fasse retentir de toutes parts , un Esclave Anié qui en eût connoissance ne manqua pas de se sauver, qui en donna l'avis ; de sorte que ce grand projet avorta encore.

Ce n'étoit pas l'embarras où l'on auroit pu être de se battre contre cette Nation & les Anglois qui nous auroient attendus de pied ferme ; mais les mauvais temps qui continuoient toujours ne purent permettre de faire une si longue traite.

Comme l'on ne vouloit pas être dans l'inaction l'on détacha trois cens hommes d'élite qui marcherent du côté de la langue de terre , entre la riviere des Outaouaks & celle des Iroquois, lieu ordinaire où ces derniers viennent faire leur chasse.

Louvigni qui commandoit ce Parti fut arrêté dans sa marche par une nége qui dura treize jours. Le Chevalier de Callieres en ayant été averti lui envoya un prompt secours de vivres pour suplérer à ceux qui avoient déjà été consommez.

L'on continua la route jusques à la riviere de Gananonkoui, à six lieues du Fort

Froi
pist
déta
& c
de
en a
sep
sur
ter
pri
mi
ter
ho
me
ce.
Ca
s'ê
de
re
n'
br
er
Fu
&
G
av
F
Sa
de

Frontenac , l'on y remarqua de vieilles pistes. Louvigni jugea à propos de ne détacher que des Sauvages pour les suivre, & d'attendre avec les François le retour de ceux qu'il avoit envoyez au Fort pour en apprendre des nouvelles. Ceux-ci après sept jours de marche, tombèrent le soir sur une cabane, dans laquelle ils trouverent trois hommes endormis qu'ils firent prisonniers. Ils en prirent le lendemain à midi deux autres, & le soir ils en trouverent encore une, où il n'y avoit qu'un homme, une femme, & un jeune homme, qu'ils prirent après quelque résistance. Je ne parle pas de trois de la même Cabane qui furent tuez à la chasse, après s'être défendus en braves gens. Quatre de ces Onnontaguez passerent mal leur temps à leur arrivée à Montreal; car il n'y eût pas moyen de les garantir d'être brûlez.

Tiothariron Chef de la Montagne eût en partage deux Tsonnontouans, dont l'un se trouvoit heureusement son Neveu, & l'autre qui étoit Petit-fils du fameux Garagontier, Chef des Onnontaguez, qui avoit toujours été fort affectionné aux François, fut donné aux Sauvages du Saut. Ceux de Lorette qui avoient été de ce Parti eurent aussi une Femme. Lou-

vigni auroit poussé plus loin si les bois , qui avoient sept pieds de néges , avoient pû être praticables. La disette des vivres étoit d'ailleurs un trop grand obstacle pour y résister plus long-tems.

Le Chevalier de Crisafi mourut à peu près dans le même-temps. Il étoit non-seulement recommandable par sa naissance , mais son mérite personnel , joint à sa valeur & à une prudence consommée , ajoutoit encore un autre lustre à ce que la Nature lui avoit accordé. L'on aprenoit de temps en temps des nouvelles de nos Partisans. L'on apporta deux chevelurés d'un Anié & d'un Anglois pris proche d'Orange. Ce Parti qui étoit des Sauvages du Saut , dit que les Aniez s'étoient retirez dans leurs Forts , dans l'aprehension que nous n'allassions les résister. Deux autres prisonniers de la même Nation , qui arriverent deux jours après , déclarerent que les Onnontaguez, Goyogouens & Onneyouts , devoient venir au mois de Mai en fort grand nombre vous attaquer pendant les semences.

Icothariron qui avoit tué trois Anglois, pris Corlard & amené un prisonnier avec lui , fut détourné du dessein qu'il avoit sur le village des Aniez , par la desertion d'un de ses gens. L'on scût du moins que les

Anglois & les Iroquois se tenoient extrêmement sur leur garde. Ceux ci demandoient du secours aux premiers en cas d'accident, & ceux-là qui étoient assez embarrassés d'eux-mêmes, firent réponse qu'ils ne pouvoient prendre trop de précaution pour s'en garantir. Enfin deux Amiez qui s'étoient détachés de leurs camarades furent pris auprès du Saut, & avoient enlevé deux François à la Chenaye, proche de Montreal, & blessé un autre à Longueil.

Pendant que nos Sauvages de ces quartiers étoient occupez, nos Abenaguis agissoient, Monsieur, avec assez de fermeté de leur côté contre les Anglois.

L'on avoit projeté de faire un échange de prisonniers de part & d'autre. Saint Carin devoit se charger de la part du Comte de Frontenac de cette négociation; quelques François devoient porter au general de Baïston les Lettres, mais comme ils ne pûrent l'exécuter, l'on fut obligé de se servir de Sauvages, qui en rendirent une que les prisonniers Anglois écrivoient au Commandant du Fort de Pemkuit. Celui ci n'eût pas la bonne Foi que l'on doit avoir quand il s'agit du droit des gens. Il les attira insensiblement sous le feu de son Fort, sous prétexte de leur offrir ce qui

leur seroit necessaire pour la traite.

Taxon Chef considerable donna effectivement dans le panneau , quelque remontrance qu'on lui eut faite sur les inconveniens où le seroit tomber son incredulité , il se separa des siens , se retirant dans les bois avec le plus de gens qui pût amener , pour pouvoir profiter de cette offre qu'on leur faisoit.

Ils y traiterent à la verité paisiblement pendant quelques jours , mais lorsque les Anglois virent les principaux Chefs sous le feu de la mousqueterie , ils firent tout-à-coup une décharge. Edzernet , fameux Chef & son fils , furent d'abord tuez à coups de pistolet. Taxon fut lui-même saisi par trois Soldats & quelques autres de même : les uns furent entraînez dans le Fort , d'autres qui n'avoient point d'armes se battoient à coups de couteaux , & tuèrent quatre Anglois. D'un côté la mousqueterie en jettoit par terre & de l'autre on se débarassoit le mieux que l'on pouvoit. Taxon fut heureusement secouru par un des siens , & poignarda de son couteau deux Anglois.

Quelques Mikmaks & d'autres Sauvages informez de cette fourberie , se jetterent dans des Isles vis-à-vis le Fort , & surprirent un détachement de la Garnison

de l'
hour
pou
l'on
par
Bri
la
re c

Va
die
Sa
no.
les
de
&
nc
Co
le.
fa
se
ju
d'
ét
re
g

la
r

de Pemkuit , dont ils tuèrent vingt trois hommes. L'on fit un petit armement pour croiser vers la Nouvelle Angleterre, l'on détacha pour cet effet deux Soldats par Compagnie pour s'embarquer sur un Brigantin & une Fregate , que montoit de la Valliere Capitaine des Gardes du Comte de Frontenac.

Peu de temps après la partance de ces Vaisseaux l'on songea à cette grande chaudiere (pour me servir des termes de nos Sauvages) qui avoit été tant souhaité de nos Alliez. Quelques Ambassadeurs que les Iroquois eussent envoyez pour traiter de Paix , quelques protestations d'amitié & d'alliance qu'ils voulussent faire avec nous , & quelque bienveillance que le Comte de Frontenac pût conserver pour les Peuples qu'il regardoit comme ses enfans , il leur fallut cependant suspendre ses sentimens de Pere. La douceur ayant été jusques-là inutile , il falloit donc prendre d'autres voyes plus efficaces. L'occasion étoit favorable , la situation du Fort Frontenac engageoit à ne pas differer davantage cette résolution.

Il pourroit être un asile pour les malades de l'armée ; les vivres & les munitions de guerre y auroient été en abondance , c'étoit un entrepôt ; les prépara-

rifs de guerre à qui l'on avoit pourvû pendant l'Hiver, tout ce qui étoit en un mot nécessaire pour une expedition de cette consequence fut prêt dans le mois de Juin. La milice du Gouvernement de Quebec, les Abenaguis du Saut, de la Chaudiere, & les Hurons de Lorette, partirent en bon ordre pour Montreal où ils se rendirent le vingt-deux du mois. Il arriva trois jours après des nouvelles de Michilimakinak, qui nous informerent de plusieurs particularitez.

La plupart des Nations de ces quartiers, du moins les Hurons, ennuyez de prendre nos interêts, reçûrent agreablement les Députez des Iroquois. La politique de ceux-ci qui ne se rebutoient point de nuls obstacles qui survenoient dans toutes leurs tentives, fut si grande qu'ils s'insinuèrent adroitement dans l'esprit de plusieurs de nos Alliez, qui jusqu'alors avoient fait paroître beaucoup d'empressement pour nos interêts, ils commencerent à tenir leurs Conseils en secret sans le communiquer au Commandant de Michilimakinak, & ils recevoient les Colliers des Iroquois. La paix même étoit presque conclüe, jusques-là qu'ils envoyèrent aux Iroquois un Calumet de pierre rouge d'une beauté & d'une grosseur extraordinaire, par le-

quel tous les Outaouaks invitoient les cinq Nations de fumer dans ce même Calumet, & en fumant de se refaire l'esprit & de s'assurer que Michilimakinak & leurs Alliez se souviendront du Collier d'Amik, qu'ils n'oublient pas de leur côté que ce present ne leur est pas fait en vain.

Onaské Chef des Kiskakons donna une idée de ce Collier, il dit que les Anglois s'étoient servis, Monsieur, de la voye de l'Iroquois pour mettre la division chez nos amis les François. Ce Collier invite, dit Onaské, à manger de la viande * blanche, & je vois qu'au départ de ces Députés toutes les Nations s'y accordent; cependant tu peux compter qu'ils me mangeront aussi.

Ces Sauvages qui avoient apporté les nouvelles à Montreal, donnerent encore à leur retour un rude échec à nos affaires.

Ils publièrent que tous les François étoient morts, que le fleuve saint Laurent étoit bouché, & que nous n'osions paroître sur le grand Lac, † que nous n'avions n'y vin, n'y eau de-vie, n'y aucunes marchandises, & qu'ils n'avoient pas même bû, ce qui les chagrinoit le plus; si un François qui apportoit en même-temps des Lettres du Comte de Frontenac au

* Les François. † L'Océan.

Commandant de Michilimakinak, n'été détrompé nos Alliez des faux raports de ceux-ci, je crois que toutes les affaires auroient été dans un pitoyable état.

Il fit valoir le coup que fit l'année passée la Durantaye sur les Iroquois au lac Champlain ; l'on se servit de toutes sortes de moyens pour faire revenir ces esprits Chancelans. Il leur offrit de leur donner ce qui restoit de marchandises dans les Magasins de Michilimakinak au même prix que l'on avoit accoutumé, même à crédit ; dans l'attente de nos Vailleaux que l'on disoit être retardez par les vents contraires : l'interêt seul animoit ces Peuples, & l'embarras où l'on étoit de satisfaire à leur passion nous exposoit à de cruelles disgraces ; car enfin dès que ces Nations quitteront nos interêts ce sera une catastrophe dans le Canada. Ils en sont le fôutien & le bouclier, ce sont eux qui tiennent les Iroquois en bride dans tous leurs partis de Chasse qu'ils sont obligez de faire hors de chez eux pour pouvoir subsister. Bien plus ils portent jusques dans le centre de leur pais le fer & le feu. L'on adoucit donc un peu ces esprits ébranlez, & l'on tint un Conseil General. Voici à peu près, Monsieur, les expressions dont se servit le Commandant, au

tant
M
enfa
en a
leur-
que
detr
lez
vou
J
cha
neu
san-
lem
tou
vais
ont
il f
son
que
truy

(F
re
ne
à l
cha
fer
tou
ror

tant que mon idée me peut le fournir.

Mes Freres il y a eu de tout temps des enfans rebelles , & de tout temps l'on en a vû qui ont reçû avec joye la voix de leur Pere. La méfiance a gâté le cœur de quelques uns de vous ; mais plusieurs ont demeuré fermes & ne se sont point ébranlez ; je vois vôtre pensée, c'est en vain que vous songiez à me la déguiser.

Je parle donc à ceux qui ont le cœur chancelant & qui ont crû que le Gouverneur vouloit conclure la Paix pour lui seul , sans que tous ses Enfans y fussent généralement compris ; qu'ils fassent reflexion à tout ce qui s'est fait , & rejettent les mauvais desseins que des esprits mal faits leur ont fait prendre ; voyez avec quelle furie il frappe & se bat aujourd'hui , il a jetté son corps & ne veut plus écouter les Iroquois , les mesures sont prises pour les détruire entierement.

Regardez avec joye ce Katharakoui ; (Fort Frontenac) c'est la grande chaudiere où toute la terre ira prendre ce qui sera nécessaire pour soutenir la guerre jusques à la fin. Ne vous impatientez pas , cette chaudiere n'est pas encore cuite , elle le sera bien-tôt , pour lors *Onontio* invitera tous ses enfans au Festin , & ils y trouveront dequoi se rassasier. Les pleurs & les

soumissions de l'Iroquois ne seront plus
 reçûs ; ils ont comblé la mesure , la pa-
 tience du Pere commun est à bout , leur
 perte est inévitable. Le fidele Ouaské prit
 la parole. Mes freres , j'entens ce que
 mon Pere me dit ; il se bat , il n'abandon-
 ne point les Iroquois , je le veux imiter ,
 ceux qui ne voudront pas me suivre n'ont
 qu'à demeurer paisibles sur leur natte , il
 est inutile que vous songiez à rompre mon
 dessein , je veux l'executer au peril de ma
 vie ; j'ai de la jeunesse qui ne me quittera
 point. Je ne presse personne de me suivre ,
 chacun fasse comme il l'entendra , &
 qu'on me laisse faire.

La Grosse Tête , le plus considerable de
 routes les Nations , parla aussi. Mon Pere ,
 je vois qu'il y a long-temps que tu prens
 du chagrin de notre mauvaise conduite ,
 j'en ai souffert comme toi sans t'en rien
 dire ; mais il est temps de te delasser : je
 te dis hautement & je ne m'en cache plus ,
 que si j'ai trempé en quelque maniere
 dans la Paix qui vous a été proposée çà été
 sans dessein , pendant que les Iroquois é-
 toient ici. Tu as pû voir que mon fils
 Mikinak en pleuroit : il ne s'est point
 peigné du dépit ; tu lui vas voir le visage
 mataché , & les cheveux rafraichis. Son
 cœur est guai ; il entend la guerre , ainsi
 que

que-tu le souhaite, c'est ma pensée, c'est la sienne. Qui est celui de cette terre qui me regardera, & qui pourra trouver mauvais ce que je ferai.

Personne n'osa les contredire dans cette Assemblée; mais l'on jouïa toutes sortes de ressorts pour les détourner de leur entreprise. L'on eût beau offrir quantité de presens à Ouaské, rien ne pût le fléchir; sa Nation même faisoit ce qu'elle pouvoit pour l'en éloigner, & malgré qu'on lui eût coupé les canots la nuit, il partit & alla joindre Mikimak au détroit.

L'on pouvoit dire, Monsieur, que ce Chef étoit véritablement de nos amis; son voyage eût tout le succès possible. En effet, les Iroquois qui chassoient fort paisiblement pendant l'Hiver, furent dans une grande intelligence avec les Hurons & les Outaouaks, le Commerce fut libre entr'eux dans les bois, ils étoient devenus les Commissionnaires des Anglois qui profitèrent assez mal du retour de leur effet: ceux-ci se servirent de cette grande union après laquelle elles avoient fait tant de démarches. Queouiramek, Chef des Poutouatemis partit ci-après pour venir en guerre. Ils se rencontrèrent tous deux & joignirent leurs armes. Les Hurons donnèrent aussi-rôt avis aux Iroquois du dé-

part d'Ouaské ; ils plierent bagage , mais Ouaské fit une telle diligence jour & nuit qu'il les attrapa.

L'attaque fut si rigoureuse qu'après un combat fort opiniâtre de part & d'autre , la plupart des Iroquois se jetterent à l'eau , dont il se noya quarante guerriers , Ouaské enleva trente chevelures , fit trente prisonniers , profita d'un butin d'environ cinq cens robes de Castor ; ce qui pouvoit monter a quinze mille francs , sans compter plusieurs marchandises qu'ils trouverent , & l'on fit main basse sur quelques Hurons qui avoient suivi les Iroquois.

Ce coup fut d'autant plus considerable qu'il rompit entierement les commencemens de Paix entre les Iroquois & ces Nations alliées. Ouaské fit present à son retour de ces Chevelures , & sans affecter de chercher les applaudissemens que l'on peut donner dans les momens à un guerrier , il se contenta de dire ces paroles. Je ne te dirai point (en parlant au Commandant de Michilimakinak) ce que j'ai fait , les Francois qui ont hiverné au Saguinan t'en ont informé ; je croi que tu sçais qu'on m'a lié les bras , les jambes & le milieu du corps , qu'on a pendu des chaudieres & des fusils pour m'arrêter , j'ai passé par dessus tout , je t'ai écouté , mon Pere , j'ai fait ta vo-

fonté, j'ai accompli ta parole; tiens-moi je te prie celle que tu m'as donnée, fais boire de l'eau-de-vie aux guerriers, je m'y suis engagé, je n'en veux pas goûter, je leur en ai promis; ils ont fait ce que tu souhaitois, ils ne t'ont point menti, ils ont tué les Guerriers, ne leurs ments pas, fais les boire. Je croi, Monsieur, que la récompense alloit un peu trop loin; les Jesuites n'en furent du moins pas contents.

La Mothe ayant appris que l'on faisoit à Montreal de grands préparatifs pour faire une expedition sur les Iroquois, voulut engager les Outaouaks d'être de la partie; il leur dit que le temps de cette grande chaudiere qu'ils avoient si souvent demandée étoit venu, il les invita par des Colliers de s'y joindre, quoique le Comte de Frontenac ne lui marqua point un grand empressement de les avoir. Ouaské répondit le premier qu'il acceptoit volontiers ce bouillon que son Pere vouloit lui faire boire; mais qu'il ne pouvoit l'aller voir au Fort Frontenac, parce qu'il se trouvoit obligé de refaire son Fort pour mettre ses femmes & ses enfans à couvert. Les autres Chefs répondirent de même.

Quoique Ouaské & plusieurs autres ne purent donner leur parole pour faire la campagne d'Onnontagué, ils ne laisserent

pas de faire leurs brigues pour y envoyer 400. hommes ; mais il arriva un contre-temps qui renversa ce projet. Kitchinapé Chef des Outaouaks du Sable, fit un parti de vingt hommes pour aller contre les Iroquois ; le Fils du Rat, fameux Chef Outaouaks y joignit. Après quelques jours de marche les Outaouaks rencontrèrent un canot Huron dans lequel il y avoit un homme, deux jeunes gens, sept femmes ou enfans. Kitchinape revint à Michilimakinak faisant trophée des Chevelures qu'il apportoit ; comme si elles eussent été des Iroquois. Les Hurons eurent soupçon de ce coup, & envoyèrent deux canots pour s'en éclaircir. L'on tint un Conseil dans lequel l'on résolut d'envoyer six canots de la même Nation, & l'on publia qu'ils alloient chercher les ennemis, que l'on disoit être proche. La Motte y fit joindre quatre-vingt-dix Outaouaks, & vingt François : l'on découvrit le lieu où les morts avoient été enterrez & coupez par morceaux. Le ressentiment des Hurons étoit juste, il y auroit eût, Monsieur, de cruelles suites si les Outaouaks ne les eussent apaisez par quantité de presens qu'ils leur firent. Ce contre-temps détourna donc ses Peuples de se trouver au Fort Frontenac, joint aux visions de quelques-

uns d'entr'eux qui publièrent dans leurs Villages, que le mauvais temps qu'il faisoit étoit une marque que *Jesus* ne vouloit point qu'on allât en guerre. Il paroissoit fort extraordinaire que les Sauvages qui invoquent si rarement ce Saint Nom, & ne l'ont en veneration que par caprice, s'en servissent seulement pour autoriser leur peu d'affection.

Je ne m'arêterai point à vous dire aussi, Monsieur, qu'une Fille de l'Isle d'Orleans travestie en garçon, s'étoit venuë presenter au Comte de Frontenac deux jours auparavant son départ de Quebec, ayant, disoit-elle, des nouvelles fort importantes à lui communiquer sur les Anglois de Baston, d'où elle venoit. Elle disoit avoir vu arriver de cette Ville huit vaisseaux de guerre, dont quatre sans mouiller croisoient à l'emboucheure du fleuve, dans l'attente de quarante à cinquante autres qui devoient arriver incessamment à Quebec; que d'Iberville avoit été pris à la Baye d'Hudson, & qu'elle avoit aidé à le brûler à Baston. Elle soutenoit avec assez de fermeté ce qu'elle avançoit; elle disoit tant de choses qui avoient si peu de vraisemblance qu'on l'examina de plus près. E'on s'aperçût qu'elle étoit Fille, & elle fut fustigée trois jours après par la Ville. La-

mour qu'elle avoit pour son Amant qui étoit commandé pour marcher lui fit peut-être faire cette démarche indiscrete.

Les affaires des Outaouaks m'ont fait faire une digression sur la Campagne des Onnontaguez. Tout étant prêt, le Comte de Frontenac se rendit à la Chine le quatorzième Juillet, d'où l'armée partit le lendemain en ordre de bataille.

La guerre se fait ici d'une maniere si particuliere, qu'il est assez difficile de donner une idée juste des fatigues extraordinaires que l'on y souffre. Il faut se persuader, Monsieur, qu'il n'y a point de Cavalerie n'y de Charoy pour porter les bagages & les munitions de guerre & de bouche, où il faut aller sur les eaux braver des Cascades & des chutes d'eau de sept à huit pieds de haut, dans lesquelles cinquante hommes ont bien de la peine à faire passer un bateau, & dans les endroits les moins difficiles on se trouve obligé de se mettre à l'eau jusques à mi-corps, étant impossible de remonter les courans avec les perches & les avirons, quoique les canots soient extrêmement legers, qui ne sont que d'écorce de bouleau, où l'on trouve quantité de partages. Je m'explique; un partage est une separation sur terre du bord d'une riviere à deux ou trois

lieux, plus ou moins, pour pouvoir s'exempter de marcher toujours dans des bouës impraticables.

Il faut dans ces momens que chaque personne porte sur soi son petit bagage, ses canots sur ses épaulés, & traîner les bateaux. Toutes ces difficultez n'empêcherent point le Comte de Frontenac de conduire lui-même son armée à l'âge de soixante & quatorze ans.

Cinq cens Sauvages furent partagez d'abord, de sorte que la plus grande partie se trouverent toujours à l'Avant-garde, composée de deux bataillons & de troupes de deux cens hommes chacune. Ils étoient suivis de plusieurs bateaux détachez, qui étoient conduits par des Habitans, à qui l'on avoit donné la garde des vivres & du bagage, du Capitaine de Frontenac, des Chevaliers de Callieres, de Vaudreuil, & de Ramezay. Le Chevalier de Callieres commandoit l'Avant-garde, dans laquelle il y avoit deux grand bateaux qui portoient deux pieces de canon de fonte, les mortiers, grenades & ustenciles d'artillerie. Le Comte de Frontenac marchoit après l'Avant-garde, suivi de le Vasseur Ingenieur, de plusieurs Volontaires, & des canots de sa maison. Quatre bataillons d'habitans plus forts que ceux des soldats, compo-

soient le corps de bataille. De Ramezai Gouverneur des trois Rivieres commandoit tous les habitans. L'Arriere garde, commandée par le Chevalier de Vaudreuil ne consistoit qu'en deux bataillons de troupes, & le reste de Sauvages qui fermoient la file.

De la Durantaye qui fit cette belle action dans le lac Champlain; de May, le Chevalier de Graïs & Dumiesnil, anciens Capitaines, commandoient les quatre bataillons des Troupes, Subercasse faisoit les fonctions de Major general. Il y avoit un Ayde-Major dans chaque bataillon des troupes & de la Milice. Saint Martin Capitaine réformé commandoit le bataillon de Quebec, Grandville Lieutenant, celui de Beaupré, Grandpré Major des trois Rivieres étoit à la tête des habitans de ce gouvernement, & des Chambaux Procureur du Roi commandoit le Bataillon de Montreal. Maricour étoit à la tête des Iroquois du Saut & des Abénaguis, qui faisoient Corps ensemble. Le Gardeur & Beauvais, deux freres Canadiens, commandoient ceux de la montagne; les Hurons de Lorette, & Beraucour les Algonkins, Sokokis, Nepiciriniens, & le peu qu'il y avoit d'Outaouaks. L'ordre de bataille ne fut point interrompu pendant

la ma
un j
main
penc
U
du d
le re
fut c
au c
dem
mo
No
fut
rejo
qui
pas
déc
dar
am
rer
cer
me
ma
FA
all
be
fu
fie
ra

sa marche, & les troupes qui avoient fait un jour l'Avant-garde, passoient le lendemain à l'Arrière-garde. Il fallut faire cependant 30. lieues de rapides dans cet état.

Une partie de l'Armée campa le jour du départ au dessus de la chute le Buillon, le reste passa le lendemain à la file; l'on fut obligé d'y séjourner un jour: on gagna au dessus du rapide des Cedres, & le lendemain l'Armée se separa en deux pour monter celui du côteau du lac, partie au Nord & l'autre au Sud. La même chose fut pratiquée le jour suivant, & l'on se rejoignit à l'entrée du lac saint François, qui a plus de sept lieues de long, que l'on passa en bataille à la voile.

Il y avoit toujours des Sauvages à la découverte, soit pour connoître les pistes dans les bois, soit pour prendre garde aux ambuscades. Les Découvreurs aperçurent quelques pistes qui montoient & descendoient. L'on fit aussi tôt un détachement de Sauvages & de François, pour marcher quelques lieues devant le gros de l'Armée. L'on passa plusieurs rapides avec assez de peine & l'on fut obligé de radouber plusieurs bateaux, trois lieues au dessus de la Galere. Il y avoit toujours plusieurs détachemens dans le temps des passages pour couvrir ceux qui trainoient les

bâteaux. Enfin, Monsieur, l'on arriva au bout de douze jours au Fort de Frontenac, qui est à soixante lieuës de Montreal.

L'on s'occupa en attendant l'arrivée des Outaouaks que l'on croyoit venir, à couper du bois pour l'hivernement, faire des ouvrages de Charpente, de Maçonnerie, à relever une Barque que l'on avoit coulé à fond exprés; mais quand on vit que les Outaouaks ne venoient point, l'on se rendit à l'entrée de la riviere des Onnontaguez. Comme elle est extrêmement étroite, l'on détacha cinquante Découvreurs de chaque côté, & l'armée ne marchoit que selon le raport de tous les mouvemens qu'ils faisoient. Les uns avoient apperceû les pistes de trente à quarante hommes, & les autres un canot qui ne venoit que d'être abandonné, l'on ne pût faire dans les rapides de cette riviere que cinq lieuës en deux jours. Il fallut faire le partage de tous les bateaux, canots, & des hardes, étant impossible de passer le Saut. Cinquante Sauvages enleverent sur leurs épaules le canot du Comte de Frontenac, & le porterent dedans, chantant & faisant des cris de joie, semblable à ces Empereurs Romains que l'on portoit sur un bouclier pour les faire voir à toute l'armée, les bataillons qui n'avoient pû faire le partage,

le pas
pour
la m
ambu
détac
rivie
cinq
du g
n'a
de la
l'on
parc
sur
deu
qu
gue
ge
dor
est

Le
do
cô
fei
da
Va
lo
re
l'é
d

se passèrent le lendemain. L'on ne pouvoit pour lors prendre trop de précaution dans la marche pour éviter de tomber dans des ambuscades tout-à fait dangereuses. L'on détacha la moitié de l'armée au dessus de la riviere qui va à Onneyout, qui fit plus de cinq lieues dans les vases, jusques au dessus du genouil. Il fallut passer le Rigoler, qui n'a pas plus d'une demie portée de pistolet de large jusqu'à l'entrée du lac de Garenta, l'on connût que nous étions découverts, parce que l'on trouva une écorce d'arbre sur laquelle étoit écrite notre armée, & deux paquets de joncs coupez, qui marquoient que quatorze cens trente-quatre guerriers nous attendoient. C'est un usage, Monsieur, parmi les Sauvages de donner de ces sortes d'Indices, ce qui est proprement un défi.

L'on passa le lac en ordre de bataille. Le Chevalier de Callieres qui commandoit ce jour-là la gauche, qui regardoit le côté de l'Ennemi, fit un grand circuit pour feindre de faire la décente de ce côté-là, dans le même temps que le Chevalier de Vaudreuil avec la droite la feroit pour éloigner tout au tour ce qui pourroit se rencontrer d'ennemis. Cette décente se fit l'épée à la main avec beaucoup de fierté; de maniere que son détachement faisant

un circuit d'une demie lieuë, vint tomber à l'endroit où le Chevalier de Callieres, & tout le monde, descendit. Le Vasseur traça un Fort qui fut presque achevé en un jour, quoique l'on fut obligé d'aller chercher du bois à près d'une demie lieuë. Nos Découvreurs qui étoient dans de continuels mouvemens, rapporterent que l'on voyoit des chemins qui alloient d'Onnontagué aux Goyogouens & aux Onneyouts, ce qui leur fit conjecturer que les femmes & les enfans s'y étoient retirez, & que les guerriers de ces deux Nations étoient venus pour secourir leurs freres.

Un Tsonnontouan qui avoit été pris par ce Parti que commandoit Louvigni au commencement de l'Hiver, avoit fait paroître tant d'attachement à nos interêts, qu'on l'envoya à la découverte avec le Char Outaouak. Ceux-ci se saisirent proche d'Onnontagué d'un homme qui se baignoit avec sa femme. L'Outaouak voulut les lier, mais le Tsonnontouan s'y opposa & les relâcha sous prétexte qu'il en ameneroit d'autres. L'Outaouak commença à se méfier de son camarade, qui effectivement lui dit un moment après qu'il avoit envie de manger du bled d'Inde nouveau, & s'étant un peu écarté pour cet effet il fit tout à coup les cris d'alarmes,

pour

pour
guer
celu
sauv
tant
qu'i
du f
cre
ta a
que
le c
mar
tair
la p
I
le
pre
côt
par
de
till
elle
par
voi
vo
en
&
le
sur

pour faire détacher quelques Onnontaguez qui lui pussent couper chemin ; mais celui-ci ne perdit point de temps pour se sauver. Ce déserteur dit qu'il y avoit autant de François que de feuilles aux arbres, qu'ils avoient des Machines qui jettoient du feu en l'air, & des pommes de fer qui se crevoient. Un autre Tsonnontouan déserta aussi la même nuit, qui confirma tout ce que l'autre avoit dit. L'on avança toujours le canon & l'Artillerie au travers de deux marais peu praticables, jusques aux Fontaines salées. L'on partit le lendemain à la pointe du jour en ordre de bataille.

L'armée étoit divisée en deux lignes, le Chevalier de Callieres commandoit la premiere qui se tenoit sur la gauche du côté de l'ennemi, le centre étoit occupé par deux Bataillons d'habitans, & les deux des troupes étoient sur les aîles, l'artillerie au milieu, laissant passer devant elle les deux Bataillons du centre. La plupart des Sauvages de la premiere ligne avoient été sur l'aîle droite, comme ils l'avoient souhaité, il se détachoit de temps en temps des enfans perdus pour découvrir & essuyer le premier feu.

La seconde ligne étoit commandée par le Chevalier de Vaudreuil, qui se posta sur la droite, composée de pareil nombre

de Bataillons. Le Comte de Frontenac étoit porté dans un fauteuil entre ces deux lignes, le canon devant lui, & en état de se mettre à la tête quand bon lui sembloit par l'intervalle des deux Bataillons de milice de la premiere ligne. L'ordre de bataille se rompoit quelquefois à cause de plusieurs ruisseaux que l'on trouvoit, & des quarts de conversion, & autres évolutions assez difficile à executer dans les bois. L'on n'atendoit que le moment d'arriver devant Onnontagué. Tout étoit disposé pour former les lignes & les retranchemens, lors que l'on aperçût que tout étoit en feu.

Les Onnontaguez étoient si fort résolus de se défendre jusqu'à la mort, qu'ils avoient envoyé toutes les femmes dans la profondeur des bois ; mais après plusieurs reflexions sur ce que ces deux deserteurs leur avoient raporté de notre Armée qui leur avoit paruë si nombreuse, ils aimèrent mieux abandonner tout aux François que de hasarder une défense incertaine. Il est constant, Monsieur, qu'ils prirent le parti le plus seur, car il n'y auroit point eu de capitulation ny de quartier pour eux, tout se trouva donc réduit en cendres. L'on fit un dégât general pendant deux jours dans toutes leurs campagnes de blé d'Inde, soit par le fer, soit par le feu, L'on fit un assez bon pillage.

Ne
sespo
ils ne
heur
ans,
la vi
Fron
vie.
les r
rour
d'es
Bier
qui
mor
à c
de
de c
tu a
rir
coi.
lier
ne
vo
co
de
Ba
pc
nc
us

Nos Sauvages étoient cependant au de-
sespoir de voir tous leurs pas perdus, car
ils ne respiroient que le carnage. Un mal-
heureux Onnontagué, âgé d'environ cent
ans, qui n'avoit jamais voulu s'enfuir, fut
la victime de ses camarades, le Comte de
Frontenac ne pût jamais lui conserver la
vie. Nos Sauvages lui firent souffrir tous
les maux imaginables, il endura tous ces
tourmens avec une égalité, une présence
d'esprit & un courage digne d'un Iroquois.
Bien loin de se plaindre, il exhortoit ceux
qui le faisoient mourir à se souvenir de sa
mort : il en laissoit, dit-il, la vengeance
à ceux de sa Nation. Un Sauvage ennuyé
de ses harangues lui donna quelque coups
de couteau. Je te remercie, dit-il ; mais
tu aurois bien dû me faire achever de mourir
par le feu. Apprenez, chiens de Fran-
çois à souffrir, & vous Sauvages leurs Al-
liez qui êtes les chiens des chiens, souve-
nez-vous de ce que vous devez faire quand
vous serez en pareil état que moi. Cette
constance & cette valeur ne tient point
de la ferocité ; il y a des Heros parmi ces
Barbares comme chez les Nations les plus
policées, & ce que l'on traiteroit parmi
nous de brutalité, passe pour vertu dans
un Iroquois.

Les Onnontaguez s'étoient retirez ;

Monſieur, à vingt lieux dans les bois, avec très-peu de bled d'Inde, l'on préſuma qu'une grande partie y périroit de faim : ils avoient de toutes parts des Déſcouvreurs pour ſçavoir ſi nous n'irions pas à eux ; mais à meſure que le Comte de Frontenac ſe ſeroit avancé, ceux-ci ſe ſeroient retirés ; & chercher un Iroquois dans un bois, c'eſt comme ſi l'on vouloit chercher un Lapin dans une garenne.

Les Onneyouts ayant appris la deſolation de leurs voiſins dépêchèrent au Comte de Frontenac un François priſonnier & un Sauvage, avec un Collier, par lequel ils lui demandoient la Paix. Notre General ſa leur promit, pourvû qu'ils vinſſent ſ'établir dans ſon Gouvernement, & qu'ils lui envoyaffent cinq des plus conſiderables pour ôtages, juſques à ce que leurs femmes s'y rendiſſent elles-mêmes ; ſinon qu'il leur feroit bien accepter de forces conditions.

Le Chevalier de Vaudreuil partit en même temps pour aller avec un détachement de ſix à ſept cens hommes des plus alertes. Il arriva à la pointe du jour à la vue d'Onneyout, & commençoit à entrer dans les campagnes de blé d'Inde, lorsque les Députés de cette Nation vinrent le ſupplier de ne point paſſer outre, l'aſſurant

qu'il
ordr
nac
puté
ges r
eût é
C
qu'il
hors
qu'u
d'arr
ceux
non
il fit
vell
que
beſo
Ang
mer
I
ord
rece
le F
ver
rod
ren
ble
On
br
né

qu'ils executeroient de bonne Foi les ordres qu'Onontio (le Comte de Frontenac) avoit prescrit à leur premier Député. Ils apprehendoient que nos Sauvages ne brûlassent leur bled , la perte leur eût été très-sensible & très-préjudiciable.

Quand le Chevalier de Vaudreuil vit qu'ils avoient abandonné leurs Villages hors trente-cinq à quarante Chefs, & qu'un jeune Esclave François qui venoit d'arriver des Aniez, lui donnoit avis que ceux-ci & les Anglois se préparoient au nombre de trois-cens pour fondre sur lui, il fit brûler tous leurs grains. Cette nouvelle causa une si grande joye dans le camp que les Abenaguis dirent qu'ils n'avoient besoin que de haches pour se défaire des Anglois, & qu'il étoit inutile de consumer de la poudre contre de pareils gens.

Le Chevalier de Vaudreuil se mit en ordre de bataille dans le bois pour les y recevoir, plutôt que de se renfermer dans le Fort ; mais la consternation devint universelle quand l'on scût par un Anié qui rodoit à l'entour du Fort, que les Anglois se tenoient chez eux : on y mit le feu, & aux bleds en partant, & l'on amena trente-cinq Onneyours à Onnontagué. Nos Sauvages brûlerent avant le départ general de l'armée l'Esqion qui avoit été pris l'Hiver.

par un de nos Partis. Je ne vous parlerai point, Monsieur, du retour de l'Armée par un détail ennuyeux de plusieurs incidens qui arriverent dans tous les rapides, dont je vous ai déjà donné une idée, & sans vous expliquer de quelle maniere les Iroquois donnerent à la derobée sur quelques-uns de nos canots qui s'étoient trouvés un peu trop à l'écart.

Le Comte de Frontenac arriva le vingt Août à Montreal : cette campagne auroit été plus avantageuse aux armes du Roi, & plus glorieuse à ce General, si les Ennemis eussent suivi leur premier dessein : il en auroit coûté la vie sans doute à plusieurs des nôtres. Les Iroquois se seroient défendus en desesperés, mais leur retraite précipitée diminua beaucoup de ce dont on s'étoit flaté. C'est toujours une action fort glorieuse à un General de cet âge de porter le fer & le feu dans le centre des plus fiers, plus cruels & des plus redoutables Peuples de toute l'Amerique, & de les mettre dans un état à périr de faim dans les bois. Je suis avec passion,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



VIII. LETTRE.

La disette empêche le Comte de Frontenac d'envoyer des Partis considerables contre les Iroquois.

Grande des-union chez les Ontaouaks.

Quebec est menacé.

Les cinq Nations Iroquoises déliberent s'ils feront une députation generale au Comte de Frontenac.

Les Anglois envoient un grand Collier aux Iroquois, pour les détourner de la Paix.

Arrivée d'Otaxesté, Ambassadeur des Onneyouts.

Audience publique donnée aux Ontaouaks.

MADAME,

A la fleur de votre âge de dix-sept ans, pleine de politesse & de délicatesse d'esprit, l'ornement des graces, aimée & chérie de Madame de Maintenon, la plus illustre Dame du monde, protégée du plus grand Roi de la terre, attendriez-vous de la foible plume d'un Americain, un portrait fidèle d'après toutes ces vertus & de

tant d'autres perfections, dont la nature vous a favorisé. C'est ce que mon penchant m'inspireroit; mais par un malheur dont je suis bien sûr que vous ne me rendrez pas comptable, la foiblesse de mon génie se trouve ici au dessous de mon penchant. Je n'en ai d'autre, Madame, que celui de vous donner un petit amusement d'une Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire sur le fait des Iroquois.

Quelque bravoure & quelque prudence, Madame, que puisse avoir un General, il ne sauroit executer ses desseins dès qu'il manque de secours nécessaires pour faire subsister son armée. Les grands mouvemens militaires ne se peuvent faire que par quantité de ressorts, qui doivent agir de concert. L'abondance sur tout en est un des plus grands mobiles; & si tôt que la disette commence à se faire sentir, il voit bien tôt ses desseins échouiez.

Le Comte de Frontenac qui avoit soutenu de toutes parts l'effort de ses ennemis, & même qui avoit porté le fer & le feu chez eux, se trouva assez embarrassé cette année après la partance des vaisseaux; il y eût une disette generale de grains par tout le Canada, le prix en devint excessif, bien loin d'envoyer des Partis considerables contre les Iroquois & les Anglois.

pendant l'Hiver, qui est la saison la plus propre en ce pais pour faire la guerre, l'on fut contraint de chercher des moyens pour faire subsister les troupes dans le pais. Le Comté de Frontenac s'efforçoit cependant malgré tous ces inconveniens de faire marcher un grand Parti sur les glaces; mais l'arrivée de trente à quarante Onneyouts à Montreal en détourna le projet. Thathakouicheré Iroquois du Saut, avoit pratiqué cette retraite; on les reçut parfaitement bien: ils témoignèrent par plusieurs Colliers qu'ils presenterent au Comté de Frontenac qu'ils venoient executer la parole qu'ils lui avoient donnée de venir s'établir sur ses terres, qu'ils s'étoient débarassés de toutes les sollicitations des Aniez & des Onnontaguez qui retenoient le reste de leur Nation à droit & à gauche, & qu'ils esperoient pouvoir trouver l'occasion de se rendre à Montreal. Ils avoient toujours conservé pour le Pere Milet une estime si particuliere, qu'ils le demanderent pour leur Missionnaire, souhaitant pour cet effet qu'on leur donna un lieu à part pour y former un village, afin de conserver le nom d'Onneyout.

Les Aniez impatiens d'apprendre la reception que les François avoient faite à ces gens-ci, prirent le prétexte de renvo-

yer par deux de leurs gens Mademoiselle Saivaye & sa Fille, qu'ils avoient prises à Sorel l'année dernière, le Gouverneur de Manathe lui donnant un Passeport pour une plus grande surêté.

Le Comte de Frontenac étoit bien-aise d'avoir ces nouvelles affranchies, & il auroit bien voulu faire repentir en même-temps ces deux guides de l'insolence avec laquelle ils lui parlerent par deux Colliers qu'ils lui presenterent, qui étoient au nom de toute la Nation. Ils lui demanderent, Monsieur, par le premier qu'elle étoit sa pensée, & si le chemin qui conduisoit autrefois d'Anié à Monreal étoit entierement bouché.

Par le second qu'il donnoit de son chef, il reclamoit son fils qui avoit été pris par les Sauvages du Saut. Le Comte de Frontenac leur dit, qu'aucun des Iroquois ne fussent si temeraires de se hasarder dans la fuite à paroître devant lui qu'avec une entière soumission, qu'ils ne devoient pas ignorer qu'il avoit menacé de mettre à la chaudiere de pareils porteurs de Colliers, & qu'il ne leur pardonnoit que parce qu'ils avoient ramenez ces deux Françoises.

Il est difficile d'aller en Parti au-travers des bois, sans prendre quelquefois l'ami pour l'ennemi. En effet, deux de nos dé-

racher
dans
l'un e
mont
sur le
Solda
leurs
leme
conn
deux
rhari
mon
que
fait
nos
ble.
de v
Ils f
Lou
L
rent
ma
de f
ge
mis
ren
mê
bie
co
les

Yachemens qui s'étoient mis en marche dans le mois d'Octobre se rencontrerent ; l'un étoit composé de Sauvages de la montagne, qui venoient de faire coup sur les Anglois, & l'autre étoit de neuf Soldats François qui s'étoient separez de leurs camarades. Ils s'acharnerent si cruellement les uns contre les autres sans se connoître, que les Sauvages blessèrent deux Soldats, & ceux ci tuerent Tiorharariron, principal Chef de guerre de la montagne. C'étoit un des grands guerriers que nous ayons eûs, qui avoit toujours fait paroître beaucoup d'attachement à nos interêts : sa perte fut très-considérable. Le reste de ce parti François qui étoit de vingt & un, eut une fin aussi tragique. Ils se battirent contre plusieurs Sauvages Loups & Aniez, qu'ils défirent.

L'on revint à la charge après qu'ils furent partis. Du Bau, qui en étoit le Commandant fut blessé, sa playe l'empêchant de suivre son monde, il se rendit à Orange avec deux autres plutôt que de perir de misere dans les bois. Les Anglois les reçurent à la verité, mais ils détacherent en même-temps des Sauvages qui joignirent bien-tôt les autres. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à s'en défaire, parce qu'ils les trouverent extrêmement affoiblis par

la faim & par toutes sortes de fatigues, il n'en r'échapa que deux ou trois dont l'on n'en a même jamais entendu parler, qui moururent aparemment dans les bois.

Les affaires de Michilimakinak furent bien brouillées, la defunion devint grande parmi tous nos Alliez qui se firent la guerre; quelques Outaouaks & Hurons qui avoient toujours beaucoup d'affection pour le Comte de Frontenac, vinrent le trouver pour l'assurer de la continuation de leur fidelité. Ils se plainirent beaucoup de toutes les intrigues secretes du Baron qui tramoit toujours les menées ordinaires.

Le Comte de Frontenac les assura qu'il ne romproit jamais le lien qui les atachoit si étroitement, qu'il répareroit le tort que quelques uns de ses autres enfans pouvoient leur avoir fait. Il leur offrit des terres plus proches de lui, dans un lieu qui pût les mettre à l'abri de toutes insultes, dans lesquelles il pourroit leur donner plus à portée ce qui leur seroit necessaire.

Je m'étendrois volontiers ici un peu plus au long sur ce qui regarde ces nations. Un Conseil solennel que l'on tint exprés pour eux dans une conjoncture particuliere, m'oblige de suspendre encore tout ce qui s'y est passé de plus remarquable, par ce que les paquets de la Cour que l'on

reçus

reçut
velles
les af
contr

Qu
ceuil
être u
mieu
Front
tat M
il leu
savoi
par te
ment
Angl
roit
côté
re. L
des
Mor
com
rien

T
dans
avec
n'y
gran
la,
cadi
avo

reçût par Lacadie , me donnent de nouvelles matieres ; on laissa quelque temps les affaires des Alliez pour se préparer contre les desseins des Anglois.

Quebec qui avoit été jusques alors l'écueil de cette Nation , pouvoit aussi leur être un lieu de triomphe , s'ils prenoient mieux leurs précautions. Le Comte de Frontenac fit assembler en cette Ville l'état Major & les Capitaines de la garnison, il leur communiqua que la Cour lui faisoit savoir que le Canada étoit bien menacé par tous les préparatifs d'un grand armement que l'on faisoit ; que d'ailleurs si les Anglois ne pouvoient y réüssir , il pourroit se faire quelque entreprise de notre côté où il plairoit à Sa Majesté le prescrire. L'on fit descendre à Quebec une partie des Compagnies du gouvernement de Montreal , pour être prêtes au premier commandement : il n'y avoit du moins rien à appréhender du côté de Baston.

Toutes ses menaces , de venir fondre dans la Capitale du Canada , étoient faites avec tant de fierté que l'on eut dit qu'il n'y devoit rester pierre sur pierre. Ces grands projets s'évanoüirent de ce côté-là , & quoi que l'on scût derechef de Lacadie par le nommé de Premont , qu'il y avoit à Baston une grande disette de vi-

vres & de munitions de guerre, & qu'il paroïssoit entr'eux une mes-intelligence; quoique l'on scût, dis-je, ces particularitez, les Anglois ne laissoient pas de menacer toujourns le Canada, & de se fortifier en même temps chez eux le plus vite & le mieux qu'ils pouvoient.

Ils réüffirent si mal devant le Fort de Nachouat, qui est dans la riviere saint Jean en Lacadie, que l'on méprisoit d'ailleurs tout ce qu'ils pouvoient entreprendre. Six à sept cens Anglois & Sauvages Alliez l'attaquerent inutilement: ils firent, Madame, au retour de Nachouat une expedition où leur mauvaise Foi parut; ils pillerent & enleverent tous les meubles des habitans de Chignitou ou Beaubassin, nonobstant la neutralité qui s'étoit faite entre eux; ils brûlerent les maisons de ceux qui avoient fui dans les bois, & tuèrent tous les Bestiaux qu'ils pûrent attraper. Que ne firent-ils point à Villieu Commandant de Pentagouet, qu'ils prirent dans le temps qu'il fut envoyé pour faire un échange de prisonniers. Cet Officier qui s'étoit embarqué dans une chaloupe avec des Anglois, ne pût arriver au jour fixé par le mauvais temps qui l'empêcha de tenir le large d'une riviere. Est-il permis de violer le droit des gens, parce que l'on passe

fin te
laqu
mier
me c
beau
fon
un p
sang
L
un
l'on
se p
L'In
les
Sol
lere
dor
rer
Co
Ba
&
un
jou
pe
fil
de
or
du
P

un temps limité dans une conjoncture en laquelle l'on fait ses efforts pour son premier dessein. On l'arrêta, on le mit même dans une prison fort étroite où il pâtit beaucoup : il trouva le secret de mander son desastre au Comte de Frontenac, sur un petit morceau de papier écrit de son sang, faute d'encre.

La Cour ayant mandé qu'il se faisoit un grand armement contre le Canada, l'on prit toutes sortes de précautions pour se prévaloir à Quebec contre les Anglois. L'Ingenieur, le Vasseur, en fit rétablir les Fortifications dans sa perfection, les Soldats qui étoient en garnison y travaillerent ; les Bourgeois furent exempts de donner des corvées, parce qu'ils fournirent du bled pour la subsistance de six Compagnies : les habitans des côtes de Baupré de l'isle d'Orleans, terres du Sud & des autres quartiers, fournirent chacun un homme par maison pendant quinze jours.

L'Eté occupa insensiblement les trouppes, l'on se trouva à la fin en état de résister aux forces que l'on pouvoit envoyer de la vieille & nouvelle Angleterre. Les ordres furent donnez aux habitans du bas du fleuve de se tenir sur leurs gardes, & l'on devoit aussi faire passer les bestiaux

des isles, dans la profondeur des bois.

Le Comte de Fronténac qui savoit la consequence de n'être point surpris tout-à-coup par l'arrivée d'une flotte ennemie, fit plusieurs détachemens pour apprendre ce qui se passeroit chez les ennemis, il dépêcha huit Abenaguis pour Baston; ils amenerent un Anglois qui paroissoit si stupide, que l'on n'en pût tirer aucune lumiere. Cinquante Sauvages du Saut & de la Montagne, avec quelques Nepiciriens, accompagnez de Belestre & de Battilli Officiers, partirent de Montreal pour aller du côté des Aniez, d'Orange, de Corlard, & d'Hisope. Ils aporтерent des chevelures des habitans d'Orange & de Corlard, ils amenerent deux prisonniers au Saut qui furent si maltraitez de coups de bâton que l'on ne pût se rendre à Montreal. Ces Sauvages étoient trop irritez pour ne se pas venger des duretez que l'on eût à Londres contre de leurs camarades qui avoient été pris en la baye d'Hudson. L'autre prisonnier dit qu'il étoit venu des nouvelles que l'on parloit beaucoup de Paix en Europe, que l'on s'attendoit aussi que nous irions attaquer Orange dans le temps qu'il paroîtroit une flotte de France du côté de Manathe. L'on fit donc tous les préparatifs necessaires pour les premiers mouve-

mens

L'on

d'écc

nem

Je

partir

fut c

les c

l'allé

Saur

con

ti le

tena

sujé

me

Fra

me

me

me

pou

am

les

bie

de

cou

ne

rer

er

en

s'

mens qui se feroient de l'ordre de la Cour; L'on acheta pour cet effet tous les canots d'écorce qui se trouverent dans le gouvernement de Montreal & des trois Rivières.

Joseph , Chef des Sokokis qui sont parmi nous , enleva un Anglois auquel il fut contraint de casser la tête , pour tous les cris qu'il fit , qui auroient pû donner l'allarme , il fit rencontre d'une bande de Sauvages Loups. Après deux jours de conférence qu'ils eurent ensemble , ceux-ci le chargerent de dire au Comte de Frontenac que s'ils n'aprehendoient pas avec sujet son indignation & le châtement que meritoit un coup qu'ils avoient fait à saint François sur nous , ils viendroient se remettre dans leur premiere habitation.

Il le renvoya les assurer de sa part , que pourvû qu'ils voulussent être sages , & amener leurs femmes & leurs enfans , il les recevroit encore. Ces gens-ci étoient bien établis aux trois Rivières ; c'étoient de si grands ivrognes qu'après s'être beaucoup endettez avec leurs Marchands qu'ils ne pouvoient plus payer , ils se réfugièrent sur les terres des Anglois.

L'on amena une Iroquoise qui avoit été prise proche de Corlard , & il revint en même temps un guerrier du Saut qui s'étoit séparé de son parti pour favoriser

qui se passoit chez les Aniez ; il leur fit croire qu'il avoit quitté nos intérêts pour venir demeurer chez eux : il ne voulut jamais aller à Orange quelques instances que les Flamands lui fissent. Après qu'il eut appris assez de particularitez , il trouva le moyen de revenir à Montreal. Theganifforens, considerable d'Onnontagué, l'assura que les Iroquois étoient sur le point de faire une députation generale de la part des cinq Nations pour conclure la Paix avec nous ; que, sur ce qu'un ministre Anglois qui étoit chez les Aniez leur avoit reproché qu'ils la négocioient sans la participation du gouverneur d'Orange, ces Sauvages avoient répondu qu'ils imitoient en cela les Anglois qui avoient fait la même chose.

Les Chefs des Aniez qui étoient las de la guerre ne sçavoient, Madame, comment faire savoir au Comte de Frontenac l'envie qu'ils avoient de se détacher des Anglois. Ils prièrent en même temps ce guerrier de se charger de leur part d'un Collier qu'ils envoyoit à leurs freres les Iroquois du Saut. Ce Collier leur témoignoit qu'ils avoient résolu de venir demeurer avec eux, qu'ils fissent donc effort de le faire agréer au Comte de Frontenac, mais que cela se fit en secret, de

crainte que les Anglois ne vissent à la traverse les en empêcher. L'Iroquoise rapporta aussi que trente Hurons de Michilimakinak étoient venus à Orange, auxquels le Gouverneur avoit donné des terres pour faire un Village.

Aubert de Millevaches Canadien, revenant de Bayone à Quebec, prit un petit bâtiment Anglois qui fut vendu huit mille livres, que De Mui Capitaine arriva de Plaisance avec une partie du détachement d'habitans & de soldats qui avoient été envoyez l'année passée pour l'expédition de Saint Jean en l'isle de Terre-neuve.

Les Onneyouts qui avoient une forte passion de faire la Paix avec nous, députerent Otaxesté un de leurs Chefs, pour assurer le Comte de Frontenac qu'ils se préparoient tout de bon à venir s'établir parmi les François, & qu'ils envoyoit d'avance un jeune esclave François. Ce Chef étant de retour chez sa nation, les Onnontaguez furent en peine d'apprendre la reception qui lui avoit été faite. Otaxesté leur en rendit compte lui-même, ils résolurent sur cet aveu d'envoyer deux Considerables, pour apporter des Colliers au nom de toutes les nations. Il arriva un contre-temps qui donna un rude échec à ce premier projet. L'Iroquois est si porté

à la vengeance, que rien au monde ne peut étouffer son ressentiment, qu'il n'ait auparavant lavé ses mains dans le sang de quelqu'un. L'envoi de ces Colliers fut détourné par la broûillerie de quelques jeunes gens qui vouloient vanger la mort d'un Considerable de leur Nation, tué par un de nos partis, & de six autres par les Algonkins.

Les Anciens jugerent à propos de renvoyer en attendant Otaxesté avec trois Colliers. Le premier marquoit la cause du retardement des Ambassadeurs. Ils disoient par le second, qu'ils gémissoient depuis ces deux coups qui avoient été faits sur eux; mais qu'ils ne perdoient pourtant pas courage, & que le sac des Colliers & des provisions de leurs députez étoient encore sur leur natte pour venir.

Ils demandoient par le troisième, s'ils seroient bien reçûs, & qu'on leur fit réponse par trois Onneyouts du Saut, qui accompagnoient Otaxesté, qu'ils ont suspendu le départ des autres, jusqu'à ce qu'ils sachent la volonté d'Onontio, afin que les Ambassadeurs des quatre autres Nations puissent descendre avec eux.

Ils prièrent aussi les Jesuites, par un quatrième Collier, de prier Dieu pour le succès de la Paix, & de ménager pour ces

effe
Fro

éto
tou

d'e

Pa

en

ve

tro

gr

fo

pe

ét

qu

ce

le

p

q

v

te

effet les bonnes graces du Comte de Frontenac.

Tout cela étoit parfaitement bon ; l'on étoit d'ailleurs si accoutumé de recevoir tous ces Colliers, qui marquoient tant d'empressement pour une ferme & solide Paix, que l'on crût bien que ce n'étoit encore que des amusemens. Les Anglois venoient toujours à la traverse pour la troubler. Ils envoyerent aux Iroquois un grand Collier pour les assurer qu'ils faisoient plus que jamais des préparatifs, pour nous faire la guerre. Un Sauvage qui étoit venu avec Otaxesté ne croyoit pas que l'on pût écouter fort favorablement ce Collier. Enfin le Comte de Frontenac leur renvoya trois Onneyouts comme ils l'avoient souhaité, avec un seul Collier, qui leur dit qu'ils pouvoient venir, pourvu que ce fut au plus tard à la fin de Septembre, en executant au préalable ce qu'il leur avoit ordonné de faire lorsqu'ils voudroient traiter véritablement de la Paix. Les Iroquois du Saut envoyerent aussi Couchecouchetouéha porter aux Aniez la réponse du Collier secret qu'ils avoient reçu ; ils leur dirent par le leur qu'ils seroient les bien venus s'ils vouloient s'établir parmi les François, mais qu'il falloit que ce fut dans peu.

Les Iroquois cherchoient en attendant l'occasion d'apaiser le sang de leurs Camarades, qui avoient été tuez dans ces deux partis dont je viens de parler. Ils en envoyerent pour cet effet qui firent coup à la Prairie de la Madeleine, ils y tuerent un homme; ils enleverent les chevelures de deux autres, dont l'un vit encore. Celui-ci se vengea bien de sa blessure, ayant tué dans le moment deux Iroquois, dont il enleva par droit des represailles les chevelures.

Il y eut de grands troubles chez les Outaouaks, il sembloit, Madame, que toutes les Nations de ces quartiers vouloient se faire la guerre aux uns & aux autres. Les Sioux avoient fait deux coups sur les Miamis, & ceux-ci furent attaquez par les Sauteurs. Le Baron Huron de Michilimakinak, qui n'est pas de la famille des Sastharhetsis avoit abandonné nos intérêts, il s'établit chez les Miamis avec trois ou quatre Familles, & ne cessoit d'avoir des liaisons avec les Iroquois.

Perron, dont j'ai beaucoup parlé d'ailleurs, qui étoit fort connu de toutes les Nations, fut pillé par les Miamis, & auroit même été brûlé si les Outagamis, ou Renards, ne s'y étoient opposés. Nous ne laissâmes pas d'avoir toujours pour amis

les Pouteouatemis, les Sakis, & les Hurons, qui tuerent en cinq à six mois de temps plus de cent Guerriers Tsonnontouans.

Le dernier coup qui fut fait par le Rat, Chef Huron fut sur le lac Herier, où cinquante-cinq Iroquois furent taillez en pieces, après un combat de plus de deux heures. Ils se battirent dans des canots d'écorce à coups de flèches, de fusils, & de haches d'armes.

Cette défaite renversa toutes les mesures que le Baron avoit prises avec ces mêmes Iroquois, pour détruire entierement les Miamis. Le Rat ne manqua pas après le combat de donner avis aux Miamis de se tenir sur leur garde, & de se méfier du Baron qu'ils devoient regarder comme un ennemi domestique. Enfin toutes ces Nations Outaouakes qui étoient descenduës exprès pour voir le Comte de Frontenac, eurent une Audiance publique. La première Nation qui commença à lui ouvrir son cœur, furent les Kiskakons, dont le Chef porta la parole en ces termes.

Longecamp Chef des Kiskakons.

Nôtre Pere ! Nous sommes venus vous rendre visite, nous avons de la joye de vous voir en bonne santé à l'âge où vous êtes de soixante & quatorze ans. Qu'on prétendu les gens des terres lorsqu'ils nous

ont tuez ? Ils se sont trompez en faisant coup sur nous. Je suis choisi de vos quatre Nations pour vous le représenter.

Je passe cette affaire sous silence pour vous dire, mon Pere, que le Miami a pillé Perrot, qu'il vous a méprisé. J'entre dans les sentimens que vous pourriez avoir sur ce sujet ; & puisque le Miami fait l'insolent, nôtre Village pourra brouiller la terre. A l'égard du Renard il en a bien usé.

Les enfans viennent devant leur Pere pour savoir sa volonté. Nous sommes dans la crainte aujourd'hui que les Miamis qui se vantent de savoir faire la poudre & les armes, ne viennent renverser nos cabanes, en introduisant l'Anglois chez eux, comme quelques uns avoient déjà essayé de faire si nous n'eussions rompu leurs projets par le coup que vos enfans viennent de faire dans le lac Herier sur l'Iroquois. C'est à vous à délibérer & à nous dire vôtre pensée sur ce que je vous représente maintenant.

Autrefois, notre Pere, vous nous fournissiez la poudre & le fer pour vaincre nos ennemis, mais tout nous manque aujourd'hui, & nous avons été contraints d'abandonner nos Corps, (il vouloit dire se battre à coups de mains) pour battre ceux que nous venons de détruire. Ils ont la
poudre

pond
nous
nous
de tu
à dir
fans
teur
mi,
vous
cette
devo
en tr
nous
voye
est ta
& n
nous
dires
tion.
C
qu'il
les
Où
pit
O
Pe
fer,
vous
com
not

poudre & le fer , comment pourrons-nous nous soutenir ; ayez donc pitié de nous , & considerez qu'il n'est pas aisé de tuer des hommes avec du bois (c'est-à-dire le casse-tête.) Vous avez des enfans rebelles , nôtre Pere , voilà le Sauter qui a levé le casse-tête contre le Miami , & il va le tuer. S'il s'en venge , pouvons-nous nous dispenser d'entrer dans cette vengeance ? Dites-nous ce que nous devons faire ? Nous ne sommes point ici en traite , mais pour écouter votre parole : nous n'avons plus de Castors ; vous nous voyez tous nus , prenez pitié de nous , il est tard , la saison nous presse , nos femmes & nos enfans pourroient être en peine si nous tardions plus long-temps ; & ainsi dites-nous votre pensée afin que nous partions demain.

Ce Chef ne fit point son discours si juste qu'il n'obmit quelques particularitez dont les Sauvages étoient convenus entr'eux. Oünanguicé Chef des Pouteouatemis reprit la parole.

Oünanguicé. Chef des Pouteouatemis.

Puisque nous manquons de poudre , de fer , & de toutes les autres necessitez que vous nous envoyiez autrefois chez nous , comment voulez-vous que nous fassions , nôtre Pere ? la plupart de nos femmes

qui n'ont qu'un Castor ou deux , les enverront-elles à Montreal pour avoir leurs petites necessitez ? en chargeront-elles des ivrognes qui les boiront & ne leur porteront rien ? Ainsi n'ayant dans notre pais aucune des choses qui nous sont necessaires , & dont vous nous aviez promis l'année passée , que nous ne manquerions point ; & en nous envoyant des François qui ne sont pourtant pas venus nous voir, vous ne nous verrez plus , mon Pere , je vous le dis , si les François nous quittent, voilà la dernière fois que nous viendrons vous parler. Nous avons oublié à vous demander ce que vous souhaitiez que nous fissions à l'égard de la mort de la Fourche, c'est un Considerable tué par les Kanças, Nation fort éloignée , nous ne voulons rien resoudre sans sçavoir votre volonté.

Je vous avouë , Madame , que tout le monde fut bien surpris du discours d'Oü-nanguicé. L'on ne sçût que dire de la fermeté avec laquelle il parla. Que d'inconveniens seroient arrivez en Canada , si ce Chef eut quitté nos interêts : il auroit entraîné avec lui bien d'autres Alliez , la perte entière du commerce n'eut pas été le seul mal que l'on eut à craindre ; le pais en auroit beaucoup souffert , puisque le Castor en fait toute la richesse. Les

garnis
les dif
couru
par c
dans
qu'ils
occaf
solda
respe
Le
de c
tous
trava
les
faite
pû e
qui
roie
avoi
C
Ren
M
C
le v
auc
je l
m'e
je r
& e
L

garnisons que l'on auroit pû laisser dans les differens postes de ces Nations auroient couru risque tous les jours d'être égorgéz par ces Nations brutales. Les Commandans n'auroient eû aucune autorité lors qu'ils auroient voulu rassembler dans les occasions les Voyageurs , qui joint aux soldats imprimoient de la crainte & du respect aux Sauvages.

Les ennemis sur tout auroient profité de ce refroidissement , & d'amis que tous ces gens - ci nous sont , ils auroient travaillé eux-mêmes à nous détruire par les courses continuelles qu'ils auroient faites de toutes parts sur nous. Qui auroit pû empêcher encore nos coureurs de bois , qui se voyant privé du commerce , se seroient échapez chez les Anglois , où ils avoient porté leurs pelleteries.

Cette Audience finit par le Chef des Renards , qui ne dit qu'un mot.

Makkahemangoïa Chef des Renards.

Que dirai-je à mon Pere ? Je suis venu le voir tout nud , je ne puis lui donner aucun secours , le Siou me lie les bras , je l'ai tué , parce qu'il a commencé. Ne m'en sachez pas mauvais gré , mon Pere , je ne suis venu ici que pour vous écouter & executer votre volonté.

Le Comte de Frontenac les fit tous as-

sembler le vingt Septembre, & leur parla de la sorte.

Le Comte de Frontenac aux Outaouaks.

Un Pere aime ses enfans, & il est bien-aïse de les voir. Vous me faites plaisir de vous réjouir de ma santé à l'âge où je suis; vous voyez que j'aime la guerre; la Campagne que j'ai faite l'année passée aux Iroquois en est une preuve. Je suis bien-aïse de vous repeter que j'aime mes enfans, & que je me réjouis de les revoir aujourd'hui.

Les gens des terres n'ont point d'esprit d'avoir tué ceux de votre village; mais vous ne me dites point précisément qu'elle est la Nation qui a fait ce méchant coup. En attendant que j'en sois informé, ne gêtez point le chemin qui vient de Michilimakinak à Montreal, la riviere est belle, laissez-là en état, & ne la rougissez point.

Je sai que le Miami a été tué par les Sioux, & qu'ensuite il a perdu l'esprit; il n'a pas voulu écouter le conseil qu'on lui a donné à Michilimakinak, il auroit bien fait de l'avoir écouté, il n'auroit pas été tué comme il l'a été. Il a pillé Perrot, il est vrai, j'en tirerai satisfaction; mais vous autres gens de Michilimakinak qui ne faites qu'un même feu, n'ayez point

la p.
seul.
l'irc
& d
cela
vou
vos
des
vou
risq
vel
Eco
fait
bro

fait
nat
teo
qu.
de
ver
qu.
Mi
roi
qu
toi
en
&
de
24

la pensée de brouïller la terre. Tournez seulement vôtre casse-tête sur le païs de l'Iroquois, vous voyez qu'il y a des Chefs & des soldats François chez les Miamis, cela pourroit faire de méchantes affaires; vous vivez paisiblement dans vos cabanes, vos femmes & vos enfans vont dans vos deserts sans crainte & sans danger. Si vous rougissez la terre du Miami, vous risquerez de voir enlever souvent les chevelures à vos femmes & à vos enfans. Ecoutez bien ma parole: & puis qu'il ne fait qu'un feu avec vous, empêchez-le de brouïller la terre de ce côté-là.

Je suis content du coup que vous avez fait sur les Iroquois, vous autres quatre nations Outaouakses: vous aussi Poutéouatemis & Hurons; voila qui est bien que de fraper de même l'Iroquois, c'est de ce côté là que toutes les Nations doivent jeter leurs corps. J'empêcherai bien que l'Anglois n'apporte du secours aux Miamis: quand bien même le Miami auroit le dessein de l'y apeller; mais je sais que le Miami n'en étoit pas informé. C'étoit le Baron & Quarante Sols qui avoient engagé l'Iroquois d'aller manger le Miami & d'aller ensuite se promener dans vos deserts; je serai informé bien-tôt de cette affaire. Je vous ai fait fournir toujours la

poudre & le fer. Je suis encore dans la même résolution; mais de grandes raisons m'empêchent d'envoyer dans vôtre pais cette année ma jeunesse, en aussi grand nombre que je ferois, sans les grands desfeins que j'ai formez contre mes ennemis & les vôtres. Je ne puis pas vous ouvrir mon cœur maintenant sur les entreprises que j'ai resolu de faire lorsque les feuilles seront rouges, * vous pourrez peut-être les apprendre. Je travaille toujours à détruire l'Iroquois; & je médite sa perte, & bien-tôt vous trouverez la terre unie de ce côté-là.

A l'égard des choses qui vous sont nécessaires & à vos femmes, je vous en ferai bien-tôt porter; mais comme je suis resolu de ne penser qu'à la guerre contre l'Iroquois, je retiens ma jeunesse parce que j'en ai besoin. Lors qu'elle sera de retour elle ira voir vôtre Village, & je vous y ferai apporter ce qui vous sera nécessaire.

Il faut encore laisser reposer la *Fourche*. Je vous ai déjà dit que c'étoit moi qui le voulois venger. Je vous bouche le chemin, parce que c'est moi & ma jeunesse qui ira voir ses os. Vengez sa mort en attendant contre l'Iroquois.

AUX RENARDS.

Je parle à vous maintenant Renards. Votre jeunesse n'a point d'esprit, vous avez le cœur mal fait, mais le mien commençoit de l'être davantage. Si vous n'étiez point venus pour écoûter ma parole & faire ma volonté, j'étois resolu d'envoyer une partie de ma jeunesse de Michilimakinak pour aller voir votre Village, cela auroit été fâcheux, car sans doute vos femmes & vos enfans en auroient eû peur. J'espere que vous aurez de l'esprit maintenant, & que vous fumerez paisiblement dans le même Calumet avec les François qui vous iront voir.

Je suis content de vous, (gens de Michilimakinak) usez-en bien à l'égard du Commandant que je vous envoie, c'est lui qui vous dira ma pensée, il la fait, faites ce qu'il vous dira.

Je ne veux point que vous vous en retourniez tout nus, comme vous auriez peut-être fait si vous n'étiez venu me voir, je ferai l'année prochaine à Montreal lorsque vous descendrez, & vous n'aurez pas la peine de venir de si loin. Voila des fusils que je vous donne, de la poudre & des balles, faites-en un bon usage; ce n'est point pour tuër vos Alliez, ce n'est point pour tuër du bœuf n'y du chevreuil,

mais c'est pour tuër l'Iroquois qui manque bien plus que vous de poudre & de fer. Souvenez-vous qu'il n'y a que la guerre qui fait distinguer les véritables hommes, & c'est la guerre qui fait que je vous connois aujourd'hui par votre nom; rien ne me réjouit tant que de voir le visage d'un guerrier. Voilà ce que je vous donne, vous pourrez partir quand vous voudrez.

Le Comte de Frontenac leur ayant fait distribuer aussi-tôt ces presens, il ajouta. On ne portera plus de poudre & de fer chez les Sioux, & si ma jeunesse y en porte, je les châtierai severement. Il se fit ensuite apporter deux couvertures, deux Colliers, & quelques autres presens pour les parens de deux Chefs tuez par les Iroquois, & dit :

K O U T A K I R I N I.

Je ramasse tes os dans cette couverture, afin qu'ils se conservent chaudement, jusques à ce que sa Nation t'ait vengé.

P I N A O N.

Je pleure ta mort. Voilà ce que je donne pour essuyer les larmes de tes pa-

tens , afin qu'ils prennent soin de te venger.

Les deux Colliers se devoient pendre dans la cabane des Morts , & y demeurer jusqu'à ce que cette vengeance fut achevée.

Le Comte de Fronténac envoya ensuite d'Argenteuil avec un détachement de Soldats qui devoient monter à Michilimakinak & aux Miamis. De Vincennes devoit commander dans ce dernier poste. De Tonti Capitaine reformé, frere du Chevalier qui a toujours accompagné feu Mr. de la Sale dans tous ses voyages du Mississipi , se tenoit tout prêt pour monter à Michilimakinak , où il alloit commander dans le temps que l'on a prit que les Abenaguis faisoient la guerre aux Anglois plus que jamais.

Ils envoyerent à Quebec plusieurs chevelures , & ils firent brûler un Anglois : ce qu'ils n'avoient jamais pratiqué , pour effacer la mort d'un de leurs Chefs qui avoit été tué.

Le Collier que les Sauvages du Saut avoient envoyé aux Aniez pour réponse à celui qu'ils avoient reçu sous terre , n'eût point l'effet dont ils s'étoient flâtez. Couchecoucherouëha qui s'en étoit chargé rapporta que le plus Considerable des Aniez avoit nié qu'ils eussent dit par leur Collier

qu'ils vouloient s'habituër avec nous ; qu'ils avoient seulement demandé à parler de Paix , & qu'ils verroient ce qu'ils auroient à faire lors qu'elle seroit conclüe , voulant lui-même proposer un accommodement.

Cette année s'est plutõt passée en projets qu'en execution , & si le temps avoit pû permettre de faire quelque entreprise de consequence , celle de Manathè auroit été bien plus utile au Canada que de Baston. Les chemins par lesquels il falloit passer , les cruelles fatigues que l'on souffre au travers des bois impraticables , font souvent manquer un dessein qui paroît quelquefois aisé à entreprendre. Vous voulez bien que je finisse cette lettre en vous assurant que je suis avec beaucoup de respect ,

MADAME ,

Võtre très-humble , &c.

Fin du troisieme Tome.



T A B L E
DES LETTRES
CONTENUES
DANS CE III. TOME.

I. LETTRE.

page 1.

II. LETTRE.

Sujets des premières Guerres avec les Iroquois.

Intérêt des Peuples du Canada avec les François.

Arrivée de Mr le Comte de Frontenac de France en Canada, avec Aurionné le grand Chef des Iroquois.

Les Onnoncouans veulent faire la Paix avec les Iroquois.

On déclare la Guerre aux Anglois dans la Nouvelle Angleterre & la Nouvelle York.

T A B L E

Aurionae fait savoir à sa Nation par quatre Députez qu'il est de retour en Canada.

Gagnegoton Ambassadeur Iroquois aporet des Colliers.

Prise du Port Royal dans Lacadie par les Anglois.

Conversation particuliere de Mr de Frontenac avec Aurionae.

Les Iroquois font un grand desordre vis-à-vis de Montréal.

Le Chevalier Guillaume Phips assiege Quebec avec toutes les forces de la Nouvelle Angleterre. Il en leve le Siege avec honte.

III. L E T T R E.

Famine dans le Canada.

Députez de la part des Abenaguis de Lacadie au Comte de Frontenac, qui s'engagent à une guerre irreconciliable contre les Anglois.

Quarante Espions Iroquois s'établissent au Sant pour savoir les mouvemens des François.

Louis Ateriata Iroquois du Sant, Filleul du Roi, reçoit un Collier de la part des Iroquois.

Combat fort opiniâtré dans la Prairie de la

DES LETTRES.

la Magdeleine contre les Anglois , les Iroquois , & les Loups.

De Vallerenne Capitaine d'une Compagnie d'un détachement de la Marine , taille en pieces les ennemis.

La Forest Capitaine réformé , porte aux Outaonaks les presens du Roi. 124

IV. LETTRE.

Irruption des Iroquois entre la riviere de Richelien & le Fort des Vercheres.

Mademoiselle des Vercheres empêche que les Iroquois ne prennent ce Fort , & plusieurs autres.

Monsieur le Chevalier de Crizafi va à son secours à la tête de cent soldats.

Combat contre les Iroquois , retranchés parmi des Rochers.

Gategaronies chef d'un parti considerable d'Iroquois , est défait proche le Fort de Frontenac.

Déroute de la Chaudiere Noire , chef d'un Parti de deux cens guerriers Iroquois , par le Chevalier de Vandrenil.

Le Comte de Frontenac propose une grande Chaudiere aux Sauvages ses Alliez.

150

T A B L E

V. L E T T R E.

Huit cens Iroquois font des courses dans le gouvernement de Montreal.

Prise de trois Forts des Amiez, dans lesquels on fait trois cens prisonniers, la pluspart guerriers.

Le Canada est menacé de toutes parts.

Arrivée de deux cens canots Outaouaks, qui viennent faire la traite de leurs Pelleteries.

Les Abenaguïs de Lacadie ont de grande pourparlers avec les Anglois. 165

VI. L E T T R E.

Grands projets de la part des Anglois & des François.

Ambassade de la part des Abenaguïs d'Amirkangan de Lacadie, au Comte de Frontenac.

Les cinq Nations Iroquoises envoient deux Députés aux Iroquois du Saut de saint Louis de Montreal.

Teganifforens Ambassadeur, accompagné de dix autres, porte la parole de la part des cinq Nations Iroquoises.

Préjugé mal fondé des Outaouaks, sur ce qu'ils croyent que l'on fait la Paix avec

DES LETTRES.

les Iroquois, sans les y comprendre.

Arrivée du Pere Millet Jesuite, Esclave
chez les Iroquois, qui presente un Col-
lier au Comte de Frontenac de la part
des Iroquois Catholiques. 193

VII. LETTRE.

La grande abondance des neiges empêche
d'aller attaquer la Nation des Onnon-
taguez & des Aniez.

Louvigni part à la tête de trois cens hom-
mes, pour surprendre les Iroquois dans
leur partie de chasse.

Quatre Iroquois sont brûlez à Montreal.
Le Commandant Anglois de Pemkuit fait
assasiner des Chefs Abenagnis, qui com-
mercent de bonne foi au pied de son Fort.

Grand desordre chez les Outaouaks, qui
reçoivent les Députez des cinq Nations
Iroquoises pour faire la Paix.

Onaské Chef Outaouak, met en déroute les
Iroquois.

Le Comte de Frontenac part à l'âge de soi-
xante & quatorze ans avec un corps d'ar-
mée, pour attaquer les Onnontaguez.

Progrez de cette Campagne. 251

TABLE DES LETTRES.

VIII. LETTRE.

*La disette empêche le Comte de Frontenac
d'envoyer des Partis considerables con-
tre les Iroquois.*

Grande des-union chez les Outaouaks.

Quebec est menacé.

*Les cinq Nations Iroquoises deliberent
s'ils feront une députation generale au
Comte de Frontenac.*

*Les Anglois envoient un grand Collier aux
Iroquois, pour les détourner de la Paix.*

*Arrivée d'Otaxesté, Ambassadeur des
Onneyouts.*

Audience publique donnée aux Outaouaks.

283

Fin de la Table du III. Tome.

